

colorchecker CLASSIC



x-rite

mm

E. BURNOUF

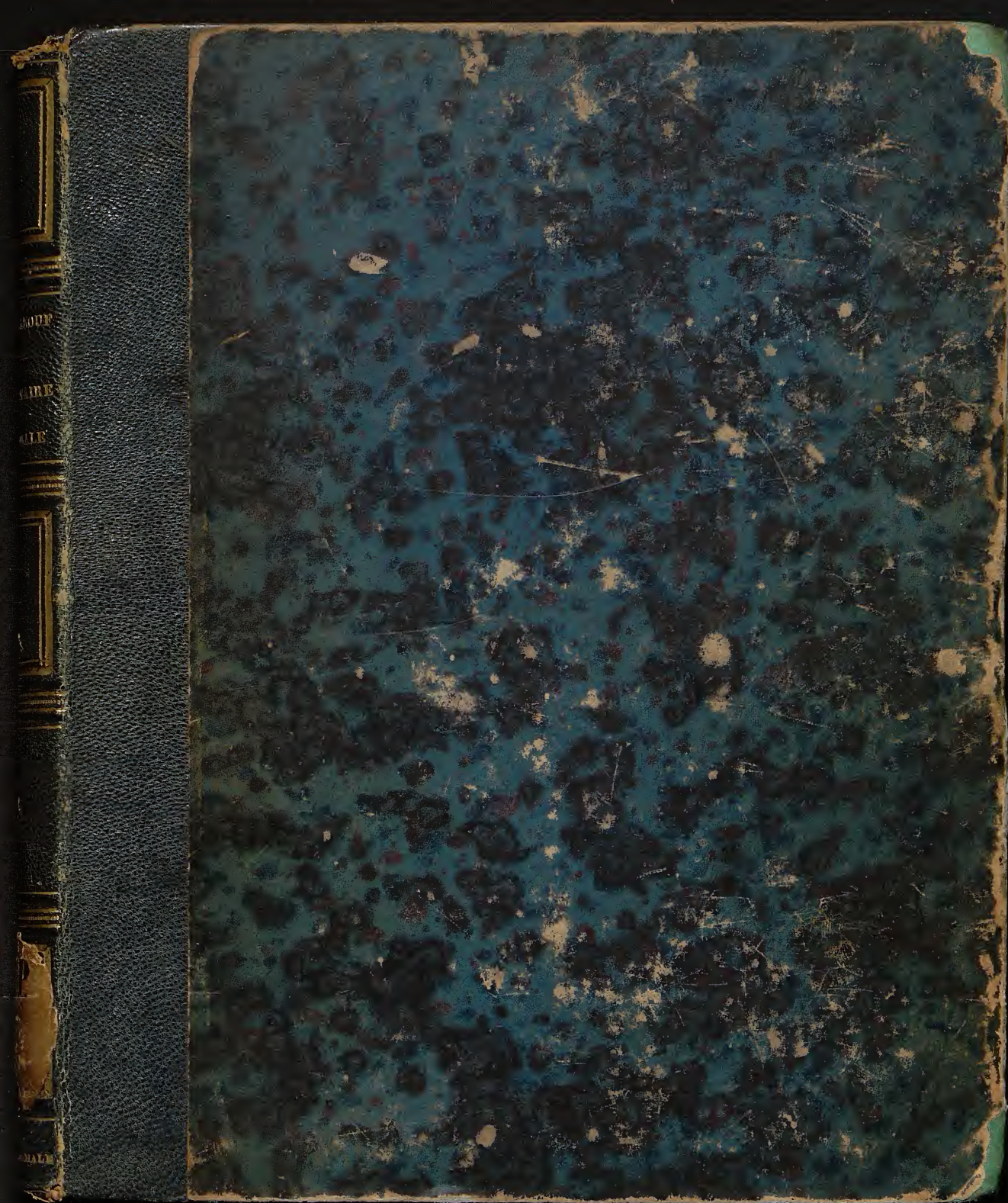
GRAMMAIRE

GÉNÉRALE

3

MR

ÉCOLE NORMALE

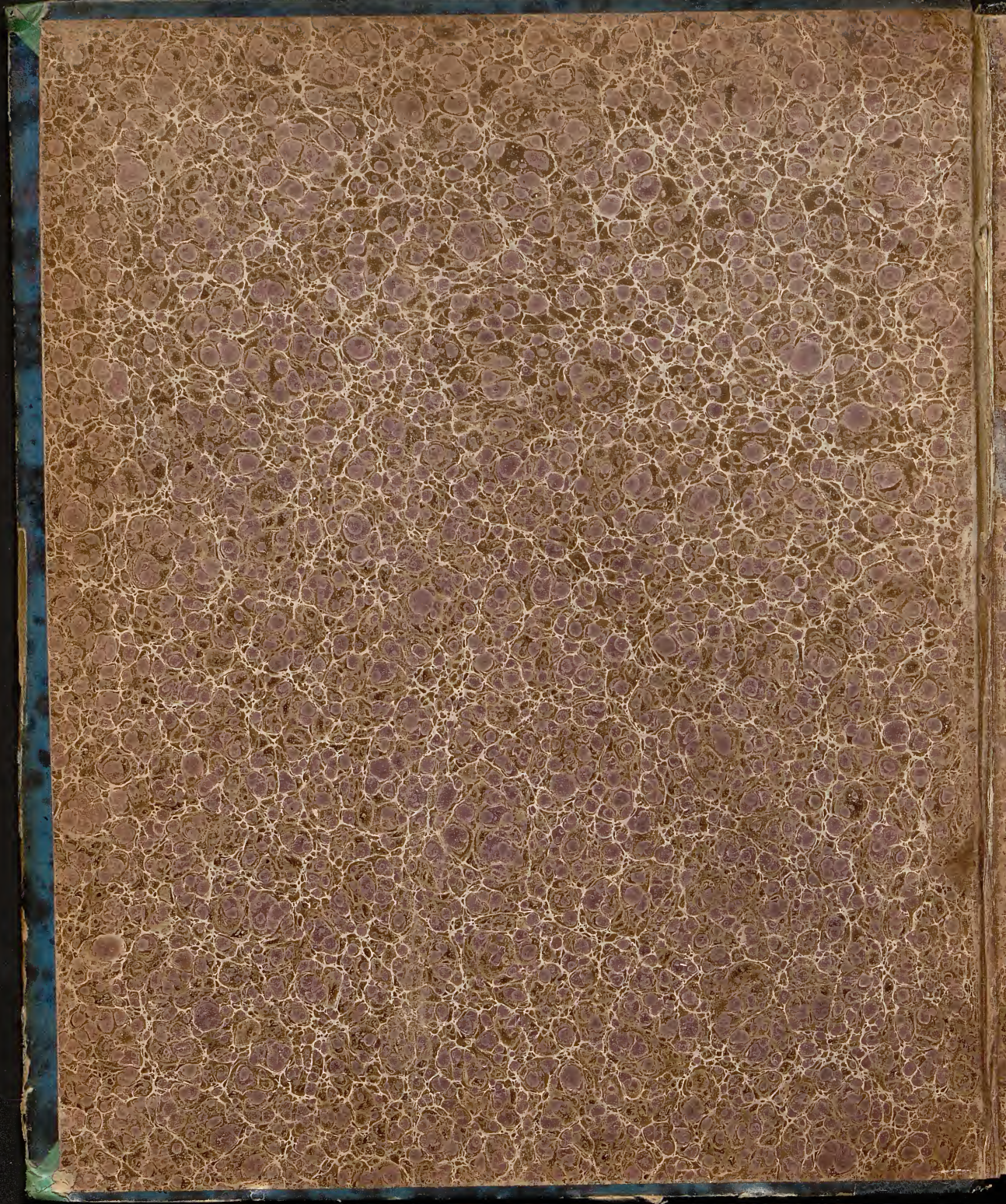


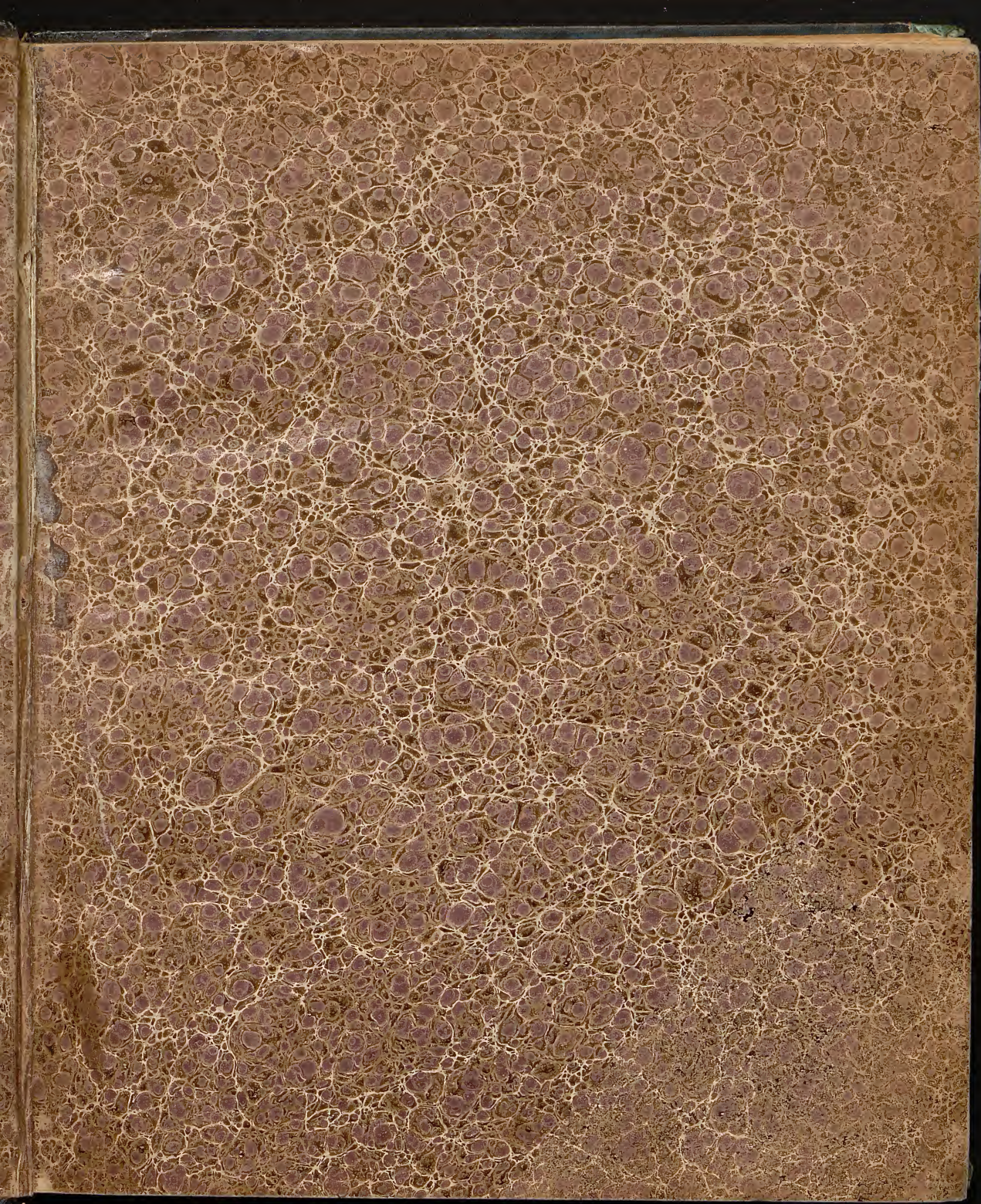
BOOK

CARE

WILE

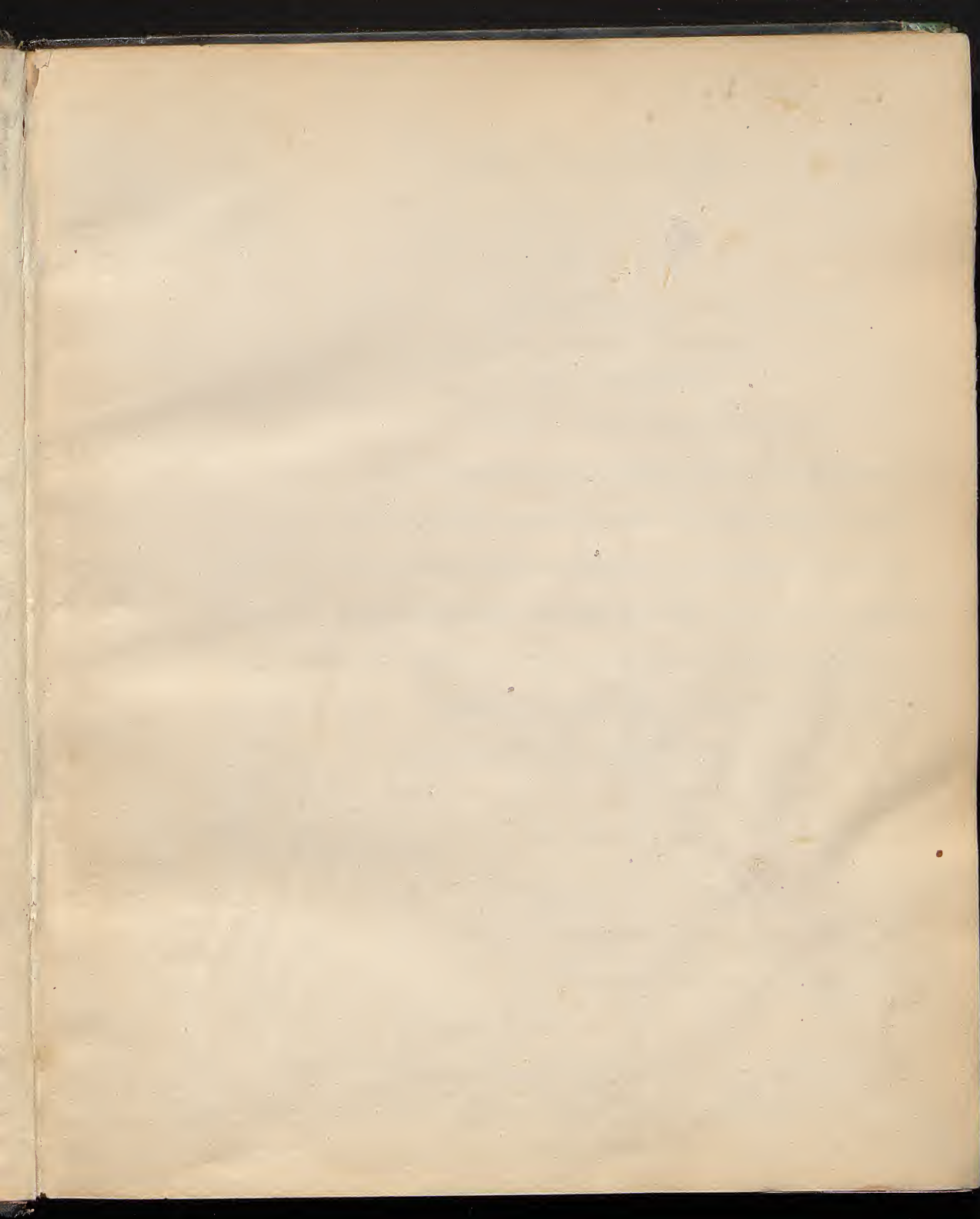
WILE





L.P.c.o. 17
8

Ms 73



Ms 73



L.P. c.o. 1.

Vingto-Troisième Leçon. (1)

Du Génitif.

Le génitif, dit Priscien, a été ainsi nommé parce qu'il engendre
les autres cas, engendré qu'il est du Nominatif. il aurait
ainsi reçu son nom de sa forme matérielle.

Le Génitif a été ainsi nommé selon Priscien et selon tous les
Grammairiens après lui parce qu'il naît du Nominatif, et qu'il
donne naissance aux autres cas obliques : „ Genitivus naturaliter
vinculum generis possidet; nascitur quidem à Nominativo; generat
autem omnes obliquos sequentes „; et dans un autre passage :
„ Generalis (c. à. d. génératif, engendrant) videtur esse hic casus
ex quo fit omnis declinatio et maxime apud Graecos solent
fieri. „ on voit que dans l'opinion de Priscien la dénomination du
génitif a été induite non de l'emploi de ce cas, mais de sa forme
même et de sa valeur étymologique. car à la différence du Nominatif
qui a reçu ce nom parce qu'il nomme les choses, le génitif a été
ainsi appelé parce qu'il engendre les autres cas, et est engendré
lui-même par le Nominatif.

Avant d'aller plus loin nous devons remarquer combien ^{soit}
~~soit~~ rigoureuse est cette dénomination grammaticale, puisque le

Puisque le nom de deux seuls cas que nous avons examinés jusqu'ici n'est pas empreint d'aucun ordre d'idée. De plus, il n'est point étayé par l'évidence que la raison donnée par l'usage soit la véritable, et que l'on n'ait été frappé que de la forme matérielle du mot, lorsque l'on a donné au génitif le nom qu'il porte.

Cela n'est point noté par il. nous pensons que le génitif a été ainsi nommé parce qu'il exprime le plus souvent le rapport de descendance, de génération: son nom a été tiré d'un seul
Emploi du plus fréquent

Il semble au contraire, ~~du Latin~~ qu'il serait plus raisonnable de supposer qu'on a pris surtout en considération un de ces rapports le plus fréquent exprimé par ce cas: par exemple, le rapport de descendance, de génération, de filiation, le rapport d'une chose ou d'une personne à celle qui en est l'auteur: le génitif étant quant à l'expression de ce rapport le cas auquel est placé le terme indiquant le père, le générateur, l'auteur, j'aime mieux croire que la désignation de génitif lui est venue du besoin où l'on s'est trouvé d'exprimer par le nom de ce cas un de ces emplois les plus généraux de ce cas. Si nous remarquons que le mot "genitivus" est une forme dérivée du radical qui signifie "engendrer", nous serons nécessairement conduits à conclure

De la quelle Génitif a été ainsi appelé d'après le rapport qu'il exprime le plus fréquemment : le rapport de l'être qui engendre à l'objet engendré.

Le génitif exprime encore d'autre rapport; celui de l'être qui possède à l'objet possédé. on l'a aussi appelé « cas possessif ».

Nous venons de voir que le rapport de génération ou de générations à l'objet engendré étoit un de ceux qu'il exprime le plus fréquemment le génitif; mais c'est par le seul rapport qui soit indiqué par un cas. ils sont même dans les langues anciennes si nombreux, qu'on ne peut espérer de les énumérer tous. D'ailleurs pour celui qui s'occupe de Grammaire générale, il est seulement nécessaire de présenter le plus grand nombre de rapports que ce cas est chargé d'exprimer.

Le génitif exprime, par exemple, le rapport d'appartenance, comme l'appellent les Grammairiens, p. 2. 3, le rapport de l'être qui possède, à l'être ou à l'objet possédé : « liber Petri » le rapport qui existe entre l'objet qui possède et l'objet possédé a fait donner au génitif la dénomination plus philosophique de « cas possessif » quand nous voyons les Grammairiens modernes se servir pour désigner le génitif d'un des rapports qu'il exprime le plus fréquemment, n'est-il pas naturel de croire que les anciens Grammairiens ont aussi tiré la dénomination de génitif, d'un des rapports qu'il exprime le plus fréquemment, celui de génération?

et ainsi en résumé nous voyons jusqu'ici le génitif servir à l'indication de deux grands rapports; rapport d'engendrement et rapport de possession.

Nous entendons par ~~rapports~~ rapports exprimés par le génitif, non pas qu'il les engendre, mais qu'il en constate la présence dans le langage.

Il est nécessaire ici de nous entendre sur le sens que nous attribuons à ces mots: // rapports exprimés par le génitif //, et en effet le rapport de l'objet qui engendré l'objet engendré; celui de l'objet qui possède à l'objet possédé, ne sont point créés par le génitif: ils sont seulement exprimés par ce cas... Ce double rapport l'esprit l'aperçoit, et le génitif en constate la présence dans le langage: il en est de même pour le autre cas, f. à. d. qu'ils sont de simples opposés de rapports.

Autre rapports du Génitif.

Le génitif exprime encore d'autres rapports qui rentrent plus ou moins aisément dans ceux que nous avons indiqués: par exemple, le rapport d'un sujet à une qualité: // fortitudo regis // le sujet, ou ce qui soutient, c'est le roi //; la qualité, c'est le courage // . remarquons que ce rapport peut être renversé tout comme les rapports précédents, et qu'on peut obtenir ainsi le rapport de

La qualité au sujet. Seulement il ne faut pas, comme Beauzée, donner pour exemple, ce mot-là : *puer optima indolis* : car cet exemple est mal choisi, et voici pourquoi. Dans cette phrase : *le doucement de l'enfant*, c'est l'enfant qui est possesseur. Donc en rendant au rapport, et en disant : *puer optima indolis*, le second terme *optima indolis*, devrait être à son tour celui qui possède. et au contraire le possesseur, c'est encore l'enfant : Donc le rapport n'est pas rendu.

Le gératif exprime encore le rapport de la matière à la forme, *vas auri*, ou de la forme à la matière, *aurum vasis* ; le rapport de l'effet à la cause, *creator mundi* ; celui de la cause à l'effet, *fiarum rationis* ; le rapport du tout à la partie : *caput hominis* ; celui du contenu au contenant *modius frumenti* ; on peut rendre ces rapports, et on a celui du contenant au contenu : *frumentum modii*. Beauzée plaie ici le rapport de l'objet à l'action : *metus supplicii* ; celui de l'individu à l'espèce : *oppidum Antiochie*, mais il ne nous est point démontré que l'idée philosophique qui rapporte de cet exemple doit celle qui a été exprimée par Beauzée. il est certain que le gératif dans la langue qui possèdent ce cas, sert à l'expression d'un nombre considérable de rapports, qui reviennent le plus souvent au simple rapport de juxtaposition. ainsi, en français, nous disons *la ville de Paris*, sans que pour cela la préposition *de*, qui est pour nous l'opposant du rapport exprimé par le gératif latin, soit le rapport de génération, ou celui de possession, ou celui de la matière à

La forme, ou de l'individu à l'espèce. Dans les langues anciennes, le nom de la ville quand on veut l'exprimer avec « urb » est mis au même cas que le mot, et exprime la même idée que nous exprimons en français au moyen de la préposition « de », et que les anciens ont exprimé quelquefois avec le génitif comme dans le cas de « oppidum Antiochie ».

Le cas exemplé, il est clair que le rapport par le l'objet marqué du signe du rapport : ainsi dans « filius Philippi » nous trouvons le rapport de l'être générateur à l'être engendré, que fait le Génitif ? il détermine ~~est~~ l'or dur de, le mot rase restreignant l'idée d'or, c'est celui qui vient le rapport. Dans le rase d'or, le mot or détermine l'idée de rase ; c'est d'or qui vient le rapport.

Dans cette exposition des différentes valeurs du génitif, nous avons voulu exposer le diverse rapports qu'il exprime le plus fréquemment. nous avons dû remarquer dans les divers exemples indiqués plus haut que le rapport part en quelque sorte de l'objet marqué du signe du rapport, (f. à. l.) de la désinence du génitif, ou grammaticalement parlant, que le rapport part du génitif pour aller à l'autre mot. or, ici la grammaire représente fidèlement ce qui se passe dans l'esprit : c'est en effet du mot marqué du signe du rapport que part le rapport logique exprimé par le signe. Dans « filius Philippi », quel est l'être générateur ? — « Philippi » quel est le mot qui grammaticalement porte le signe du génitif ? — « Philippi » — si c'est ce

Nom même qui exprime l'idée de génératif, il est clair que le génitif doit être
 rattaché au mot, qui dans la proposition soutient le rapport. c'est pourquoi on a
 Poth Royal et d'autres grammairiens, nous ont dit que dans « filius Philippi »,
 il ne faut pas trouver le rapport de l'être engendré avec l'être qui engendre, mais le
 rapport de l'être génératif à l'être engendré. Beauzée n'a donc pas d'une
 manière exacte, lorsqu'il dit que partout le mot qui est au génitif est le terme où
 aboutit le rapport, ou grammaticalement parlant, est le terme conséquent, et l'autre
 mot est le terme antécédent. le même grammairien pense que P. Royal a commis
 l'ordre véritable : mais il ne nous semble pas qu'il soit nécessaire de conclure que
 parce que « filius » est antécédent de « Philippi », le rapport parte de « filius » terme
 antécédent pour aboutir à « Philippi » terme conséquent. voici, je crois, la manière
 la plus logique de considérer la théorie du génitif, et de formuler d'une manière
 précise le plus grand nombre de rapports exprimés par ce cas. en premier lieu,
 il est vrai que c'est le terme appelé par Beauzée conséquent, qui porte le signe
 du génitif. 2^e. il est également vrai que c'est de ce terme que part le rapport
 exprimé par le génitif. prenons un exemple : « aurum vase », l'or du (vase)
 vase. comme c'est la chose dont le vase est formé qui frappe d'abord l'esprit,
 l'esprit nomme d'abord cette chose qui est « l'or » ; puis il la détermine en
 indiquant qu'elle appartient au « vase ». qui fait ici le mot « vase » : il
 détermine la chose dont l'esprit parle, l'or, « l'or » nous devons donc conclure
 de là que le rapport de « vase » à « l'or », quoiqu'en réalité il appartienne aux
 deux termes par la nature du rapport, vient cependant plus spécialement,

Plus directement du mot » vase », en tant que ce mot ajoute à la substance » or », une détermination particulière. Dans cette expression : » l'or du vase », le mot » du vase » venant restreindre l'idée d'or et la particulariser, le nouveau rapport qui existe entre » vase » et » or », est caractérisé par le mot » vase », plutôt que par le mot » or ». Dans l'exemple inverse » le vase d'or », nous trouvons au contraire que le rapport de détermination part du 2^e terme, & non du premier. C'est évidemment le mot » or » qui détermine le mot » vase ». il semble donc que Beauzée a confondu le rapport particulier du conséquent et de l'antécédent avec l'importance qu'ils ont dans la proposition totale.

Dans la proposition : » l'or du vase est brillant », » l'or du vase » pris à part offre le rapport de la forme à la matière. mais dans la proposition entière, l'importance est pour le mot or, c'est le rapport de la matière à la forme. — ainsi, en général, le génitif est le signe de rapport : on le appelle avec raison » déterminatif », ou » partitif » completif.

Dans cette proposition, » l'or du vase est brillant » il y a deux choses à distinguer. L'analyse de cette proposition nous donne » l'or du vase » pour sujet ; » est brillant » à la fois pour copule et pour attribut. ici l'attention de l'esprit se porte tout entière sur le sujet » l'or du vase » se présente à l'esprit de celui qui écoute, de même qu'à l'esprit de celui qui parle, comme un tout complexe, une unité. c'est le effet qui produit dans la proposition totale, le sujet » l'or du vase ». mais si nous prenons

L'analyse des deux mots « l'or » - « durasse », pour les analyser et rechercher le rapport
 qu'ils expriment, nous trouverons qu'il y a entre « or » et « durasse » un rapport qui
 vient du « durasse », et qui est celui de la forme à la matière. L'analyse nous autorise
 donc à voir deux choses dans cette expression « l'or durasse ». D'abord un tout
 relativement à la proposition; puis, dans ce tout, deux parties. ce tout est construit
 par le rapport qui existe entre les deux termes qui le composent. mais quel est ce
 rapport? c'est celui de la matière à la forme, ou de la forme à la matière. Si
 nous partons de la proposition entière: « l'or durasse est brillant », nous trouverons
 que l'importance est tout entière pour la matière ou pour « l'or ». mais si nous
 analysons à part l'expression « l'or durasse », il nous paraîtra évident que ce
 qui est capital dans cette expression, c'est le mot « durasse », parce que c'est celui
 qui vient la détermination du mot « or ». maintenant si ces observations sont vraies,
 comme ce terme « durasse » porte le signe du génitif, c'est du terme qui exprime visiblement
 le rapport, qu'il doit porter le rapport même qu'il exprime, et pas suite la formule
 du rapport; si donc on veut cataloguer les différents usages du génitif, et donner
 une règle pour apprécier les rapports de tels qu'ils expriment, il faudra toujours
 déduire l'expression du rapport du mot même qui en porte l'impression. il suit
 encore de là que le génitif est un cas qu'il faudrait appeler « complétif », puisqu'il
 détermine et complète l'autre terme auquel il est joint. c'est aussi pour cela
 que Beauzée l'a appelé « déterminatif ». De ce que le génitif est un
 complément, il faut qu'il soit toujours précédé d'un terme, et ce terme s'appelle
 antécédent. De là cette règle de grammaire que le génitif est toujours

Précédé d'un Substantif. —

On a dit que le génitif est toujours précédé d'un Substantif. il faut restreindre cette règle. L'adjectif, le verbe, l'adverbe prennent quelquefois le génitif. car l'explication par l'ellipse d'un nom est inutile et fautive. la seule ellipse est celle d'une idée. ainsi le mot *pu* détermine l'état de honte (état ou affection de l'âme) a pu le génitif par l'influence secrète de ce substantif *honte* renfermé dans *pu*, mais que jamais personne de latin n'a songé à sous-entendre.

Les Grammairiens sont bien vite obligés de restreindre cette règle pour y faire entrer les expressions telles que *plena* *rima*, *misere* *nostra*, *ubi* *tororum*. ici le génitif n'est plus le complément d'un nom substantif, mais d'un adjectif, d'un verbe et d'un adverbe. Le Grammairien frappé de l'emploi le plus général du génitif, savoir: qu'il est le complément du substantif, ont conjecturé qu'au lieu de ces phrases, il fallait faire l'ellipse d'un nom réellement sous-entendu. ainsi *misere* *malorum* a été pris pour *misere* *miserationum* *malorum*. mais il semble qu'on ait recouru à cette explication, pour pouvoir trouver dans le génitif placé après un adjectif, un verbe ou un adverbe, le même phénomène qu'on a vu dans le génitif placé après un nom. ainsi, en grec, un certain nombre de verbes exprimant l'idée d'un seul gouvernement du génitif. il en est de même de certains verbes

Patience qui indiquent un état ou une affection de l'âme, comme : *penitet*,
puer, *torquet*, les génitifs qui suivent ces verbes sont le complément
 d'idée, qui sont continues dans ces verbes. ainsi dans *penitet culpa mea*,
 on peut retrouver un rapport semblable à celui de *metat periculi*,
 entre la faute et le repentir dont l'idée est continue dans *penitet* : c'est,
 comme on l'a dit : *penitet culpa mea* tunc, nous savons que
 les verbes ne sont, grammaticalement parlant, que des attributs joints
 à une copule, ou des attributs conjugués. or, ces attributs, quelle que soit
 la nature du mot qui les compose, perdent toujours, comme tout les
 autres mots, recevoir une ou plusieurs déterminations. ceci apparaît
 avec évidence en français on l'on dit : *j'ai honte de ma faute* : il n'est
 pas étonnant que le mot qui exprime *penitet*, une situation de l'âme,
 comme : *penitet*, *puer*, puisse avoir un déterminatif, quand nous
 voyons en français un déterminatif exposé de la manière la plus
 visible dans : *j'ai honte de ma faute*. dans *penitet culpa mea*,
 nous devons voir le repentir déterminé par *culpa* ; comme
vas n'est pas le substantif, ainsi dans *vas auri*.

De même pour les adjectifs : l'idée qu'ils
 renferment applique la présence du Génitif.

Il en est de même, je crois, des adjectifs qui ont un complément :
plenus par exemple est un mot qui indique ce qui a de la plénitude,

oppe?

De l'abondance; de même // aride // exprime l'état de celui qui a de l'aridité. L'idée abstraite d'aridité et toutes les autres idées contenues dans ces adjectifs reçoivent leur complément du génitif qui les suit; et dans tous les adjectifs de cette espèce, c'est l'idée qui s'y trouve contenue, qui détermine le génitif.

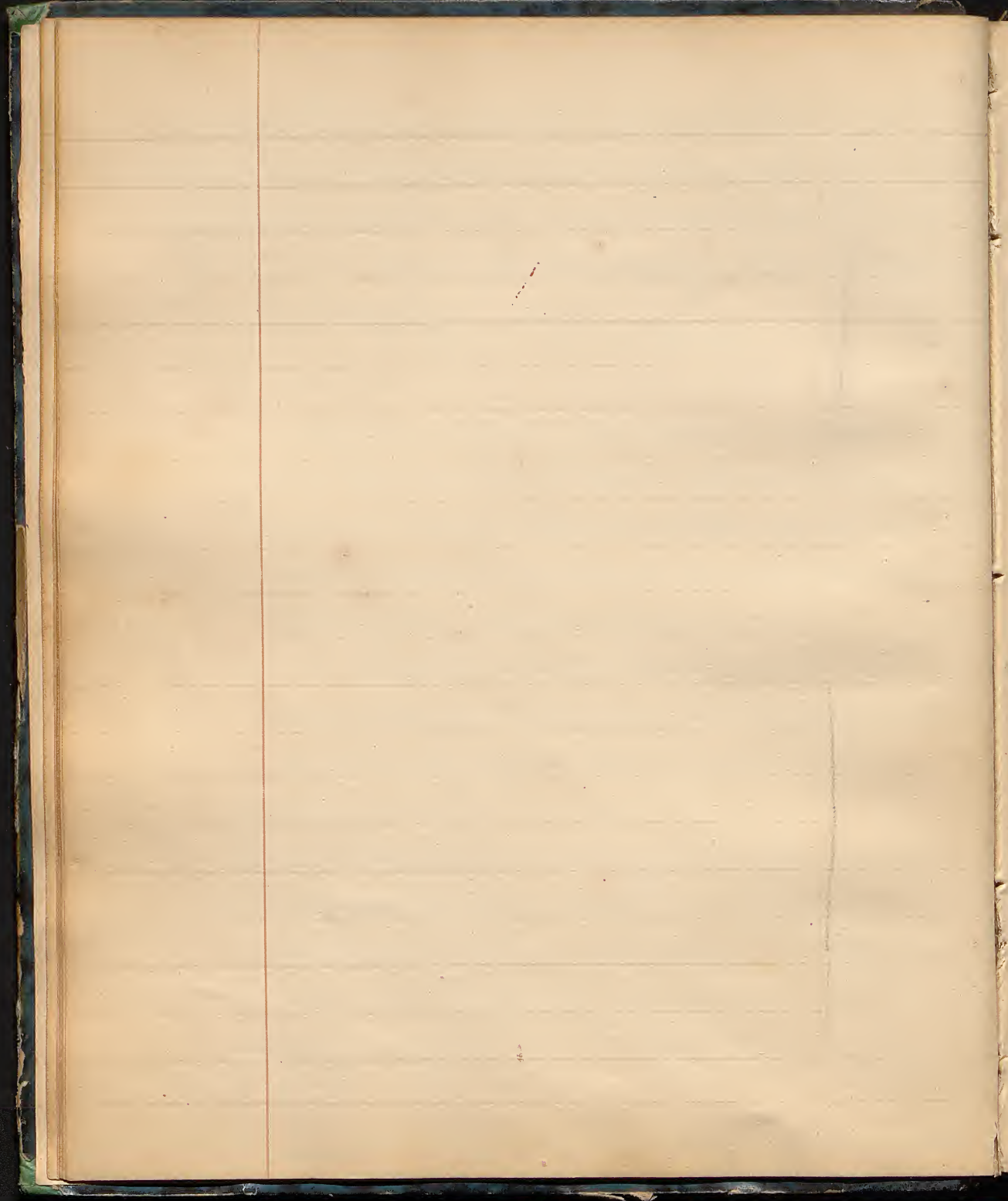
De même pour les adverbes.

Cette explication s'applique également de la même manière la plus satisfaisante aux adverbes. Les adverbes en forment aussi le plus souvent une idée dont la détermination peut être opérée au moyen du génitif. ainsi dans // ubi terrarum // il y a l'idée de lieu; c'est comme si l'on disait: // in quo loco terrarum? //

Les adverbes, adjectifs et verbes ont donc en eux une idée qui en est la portion substantive, laquelle a besoin d'un complément qui doit se mettre au cas de l'apposant de rapport.

Si donc nous le sumons à ce que nous venons de dire du génitif employé après les verbes, les adjectifs et les adverbes, nous trouverons qu'il y a double adjectif, verbes ou adverbes, une idée qui en est comme la portion substantive; que cette idée peut être complète, peut avoir besoin d'être suivie d'un terme que l'on appelle // complément //, que ce terme doit se mettre au cas affecté

ad. 9. / Et supposant du rapport qu'il soit fait avec le terme antérieur; et que si
 de rapport est d'après l'usage de la langue indiquée par le génitif, il n'y
 a rien de surprenant à ce que le génitif soit dans ces cas employé
 après un adjectif, un verbe ou un adverbe.



Vingt-Quatrième Leçon.

Case. (Suite). Datif, Accusatif, Ablatif, Vocatif.

Le Datif est le cas qui ~~indique le rapport entre celui qui donne et celui à qui l'on donne... mais l'usage propre de ce cas est d'exprimer un rapport de tendance vers un objet. C'est aussi celui de l'Accusatif... si le terme de tendance est placé d'abord au lieu autre que le premier terme du rapport, ordinairement on emploie l'Accusatif. cette règle n'est pas rigoureuse; car dans cette phrase: *ce infirmus quo deos latio* //; le Datif est employé. la raison est que l'esprit s'est arrêté sur l'idée de repos, de localisation du Digneur *latio*. Si l'on considère le mouvement, l'Accusatif eût été nécessaire.~~

Le troisième cas, selon la Grammaire Latine, est appelé le Datif. ce cas exprime le rapport qui existe entre celui qui donne et celui à qui l'on donne. mais ce rapport n'est point le plus général de ceux qui sont indiqués par le Datif, et tel usage de ce cas dans les langues qui le possèdent, montre qu'il exprime, à proprement parler, un rapport de tendance et de direction vers un objet. nous verrons bientôt que le rapport de tendance et de direction est aussi celui qu'exprime l'Accusatif. mais nous aurons soin d'observer la différence assez peu marquée du reste qui se trouve entre ces deux rapports, au moins d'après le génie de la langue latine. pour le moment, nous

Notons seulement la ressemblance générale du Datif et de l'Accusatif. Dans la langue ancienne, quand le terme d'étendue et de direction est placé dans un lieu autre que le premier terme du rapport, le mot indiquant le terme d'étendue ou de direction se met à l'Accusatif. Cependant l'usage de la langue latine justifie par les exemples de bons auteurs suffit pour démontrer que cette distinction n'est pas tout-à-jours rigoureusement observée, et que souvent le terme auquel aboutit la tendance ou la Direction, est mis au Datif, contrairement au principe posé tout à l'heure. ainsi, dans Virgile: « ite clamor coelo », « inferatque deos Latio ». Dans cette dernière expression, le Datif est employé pour exprimer quelque chose apportée par Enée s'arrêtent dans le Latium; donc l'idée de repos, de localisation domine. Si, au contraire, on s'était arrêté davantage sur l'idée du mouvement par lequel les Dieux sont apportés de Troie en Italie, on mettrait l'Accusatif pour exprimer le mouvement. ainsi l'Accusatif est le terme général du mouvement; et le Datif semble être le terme d'aboutissement, de repos, pour l'objet en mouvement.

Le Datif est donc le terme d'aboutissement. en français où il n'y a pas de cas, la préposition à plus le nom, indique le rapport le plus général de ceux qui expriment le Datif; et cette préposition répond à l'Accusatif Latin avec ad.

En français, il n'y a pas de cas proprement dit qui répond au Datif;

l'est la préposition „à“ qui est chargée d'exprimer le rapport de tendance le plus général de ceux qui sont exprimés par le Datif. Or, il est bon de remarquer que la préposition „à“ n'est autre que l'altération Romane ou Française de la préposition latine „ad“; de sorte que si l'on voulait désigner d'une manière particulière le cas auquel répond en latin celui que les Grammairiens Français, par une imitation servile de „ad“ de la langue latine, ont appelé le Datif, ce serait l'accusatif latin avec la préposition „ad“ qu'il faudrait nommer. on peut donc dire qu'en français il y a une confusion de datif et de l'accusatif, puis que le Datif, ou ce qu'on nomme le Datif n'est pas composé d'autre élément que d'une préposition dont le complément doit être mis en latin à l'accusatif.

L'accusatif. — L'accusatif exprime la tendance avec mouvement. toutes les prépositions, tous les verbes qui indiquent cette tendance prennent l'accusatif après eux. — un verbe est actif quand il est accompagné d'un terme qui complète directement le sens du verbe; et vulgairement: un verbe est actif quand il gouverne l'accusatif.

Comme le Datif, l'accusatif exprime le terme d'un mouvement de tendance. la seule différence entre ces deux cas, c'est que le Datif exprime la tendance d'une manière générale, tandis que l'accusatif exprime plus particulièrement la tendance avec mouvement. voilà pourquoi toutes les prépositions qui expriment un mouvement, une direction pure,

Ainsi que tous les verbes qui impliquent attraction de mouvement, sont suivis de l'accusatif. cette observation peut jeter quelque jour sur la théorie du verbe dit actif, en même temps que sur celle du verbe dit complémental. en effet, examinons l'exemple: « panem dare homini », on y voit le verb-actif, « dare », suivi du double complément, « panem » et « homini ». on dit ici que le verbe « dare » est actif, parce qu'il gouverne l'accusatif; il serait plus philosophique de dire que le caractère du verb-actif consiste en ce qu'il est nécessairement accompagné d'un terme qui complète et active directement le sens du verbe même. (dare), deus, panem dare homini est un verb-actif, parce que l'action exprimée par le verbe a pour terme et complément indispensable le mot, « panem ». or le rapport particulier indiqué par ce complément ou ce terme, sert l'accusatif qui est chargé de l'exprimer. De ce que le verbe dit actif est ainsi, d'après l'usage de la langue ancienne, suivi d'un terme à l'accusatif, on en a tiré cette règle, qui n'est après tout que l'expression du fait, savoir: que tout verb-actif est celui qui est suivi d'un accusatif: il serait plus exact de dire, en partant du terme complémentair pour caractériser le verbe qui le précède, que l'accusatif caractérise le verb-actif.

L'accusatif est le cas du terme auquel aboutit le mouvement, et de plus le cas du complément direct.

De quoi précède, il résulte que l'accusatif peut être appelé d'une

Manière générale le cas assigné au terme auquel aboutit le mouvement.
 De plus, l'accusatif est d'après l'usage des langues anciennes spécialement affecté à l'indication du complément direct, complément qui active l'idée exprimée par le verbe actif, qui en un mot le caractérise. —

L'ablatif exprime le rapport qui consiste dans l'entièrement d'une chose d'un lieu d'autre.

L'ablatif exprime en latin le rapport particulier qu'on a voulu désigner par le nom même qui porte ce cas, rapport qui consiste dans l'entièrement ou la séparation d'un objet d'un lieu d'autre. L'ablatif indique qu'une chose est extraite d'une autre. tel est, à peu près, le rapport le plus général exprimé par ce cas. Tous les verbes qui indiquent mouvement d'extinction d'un lieu prennent l'ablatif en latin. mais ce n'est pas le seul rapport qu'indique ce cas. —

De plus, rapport de Causation.

Par suite d'une analogie facile à comprendre, il exprime aussi le rapport de Causation rendu en français au moyen de la préposition "par". ce cas on peut considérer l'effet à l'égard de la ^{cause} cause qui le produit, comme sortant de cette cause, s'en détachant, en un mot, comme enlevé du lieu où la cause réside.

De plus, rapport d'instrument ou agent.

L'ablatif exprime donc la cause, et par suite l'instrument à l'aide duquel se fait une chose. —

Employé avec certaines prépositions, l'ablatif indique le cas de "location" de certains idiomes.

Enfin l'ablatif employé après un certain nombre de prépositions, indiquant le repos dans le lieu, répond au cas que dans certains idiomes on appelle cas de location ou locatif. en résumé, on trouve dans l'ablatif trois rapports qui, philosophiquement parlant, viennent à un seul; le rapport d'ablation, de cause et d'instrument ou d'agent. en outre, et par suite de l'usage spécial de la langue ancienne qui manque de locatif, on voit l'ablatif précéder de certaines prépositions remplis cette lacune.

Le Vocatif n'exprime par d'autre rapport que celui de la personne qui parle à celle qui écoute. il est en dehors du cadre de la proposition.

Le Vocatif est un cas qui n'exprime par aucun rapport de la même espèce que ceux qu'on vient d'analyser. ce n'est ni le rapport de la cause à l'effet, ni le rapport de caution, ni le rapport d'endurance et de tenue. à vrai dire, le Vocatif n'exprime aucun rapport spécial, si ce n'est le rapport particulier qui se trouve dans le discours entre celui qui parle et celui auquel on parle. le Vocatif peut donc être dit un cas placé en dehors du cadre de la proposition. en effet, on ne voit pas qu'il se rattache plus spécialement à une partie quelconque de la proposition; et en a

Sont, il diffère complètement de l'autre car tel que l'ablatif, l'accusatif, le datif et le génitif, qui ne sont jamais isolés, mais sont toujours placés dans une relation quelconque avec un ou plusieurs des éléments qui concourent à former la partie de la proposition. —

Le Vocatif est un cas dramatique: il met en scène l'auditeur: il s'approche beaucoup de l'interjection; mais quelle on le joint parfois: il appelle la personne; et souvent ce n'est que le nom même de la personne qui est invoqué.

Le Vocatif est une espèce de cas dramatique: il est d'usage que quand le discours, au lieu d'être simplement historique, reçoit la forme du drame, quand la personne à laquelle s'adresse le discours est mise expressément en scène, et invitée d'une manière directe à prendre part, ou au moins à l'écouter. Tout a point de vue, le vocatif se distingue de la manière la plus nette de l'autre cas, et en même temps il offre un rapport important à constater avec une classe de mots dont quelques uns sont destinés aussi à appeler l'attention de celui ou de ceux à qui s'adresse le discours et à leur faire prendre une part plus directe aux communications de celui qui parle; j'en citerai deux: « l'interjection », classe de mots dont nous examinerons plus tard la nature, mais que nous connaissons assez déjà pour savoir qu'en toute langue, il y en a un certain nombre, dont l'unique destination est de attirer l'attention de celui qui écoute, ou plus généralement encore d'appeler sa participation au

Discours de celui qui parle. le rapport du vocatif avec quelque une des
 interjections est même si naturel, qu'on trouve des vocatifs précédés d'une
 interjection proprement dite, comme; dans la forme apocope. Souvent peu
 reconnaissable donné par les langues anciennes à ce cas, il manquait quelque
 chose pour l'éclaircissement de l'Idée que ces deux jouent dans la proposition;
 comme si la destination ne devait être parfaitement remplie que lors qu'un
 de notre destiner spécialement à appeler la personne à qui l'on parle se
 trouve placé devant lui. aussi le vocatif est-il le plus souvent que le même
 même de la personne à laquelle on parle précédé d'une interjection.

On peut nier que le vocatif soit un cas: car il n'exprime aucun
 rapport de l'espèce de cas d'un autre cas. il est inutile à la proposition, qui
 marche toute seule sans lui. il sert dans le dialogue seulement.

On voit qu'on pourrait nier que le vocatif fût un cas proprement dit;
 car il n'exprime pas un rapport de la même espèce que ceux qu'on voit indiqués
 par les autres cas. les autres cas, en effet, sont destinés à reproduire dans le
 langage les rapports ou quelques uns des rapports que l'esprit aperçoit entre
 les réalités. avant d'être dans le langage, le rapport se trouvant déjà
 dans la nature, et l'esprit qui le conçoit, n'a plus qu'à le exprimer, au
 moyen soit d'affixions, comme dans les langues anciennes, soit de préposition
 et de particules, comme dans les langues modernes. il n'est pas de même
 du rapport exprimé par le vocatif, quoique le rapport ait, comme les

précédent, la réalité. ce n'est plus un rapport établi entre la réalité du
 même ordre. c'est un rapport placé en dehors de la réalité, rapport exclusivement
 relatif à l'ordre de l'énonciation, rapport exclusivement établi entre celui qui
 parle et celui auquel on parle, rapport par lequel n'est en aucune façon modifiée
 la série du rapport exprimé dans la proposition. la proposition, l'expression
 d'un jugement, qui n'est lui-même que l'opposé du rapport specus par l'esprit
 entre les choses, pourrait se dérouler intacte avec son vocatif. rien de
 nouveau n'est introduit dans la proposition par l'addition du cas, comme
 rien ne lui est retranché, s'il vient à disparaître. en un mot, ce cas n'a
 d'intérêt que pour celui qui parle, en tant qu'il est en rapport avec un
 individu auquel il parle. aussi le vocatif, important pour le dialogue,
 n'est plus qu'une utilité médiocre, un fin que le discours est considéré
 comme l'expression du rapport plus ou moins nombreux aperçu par
 l'esprit entre la réalité extérieure ou intérieure qu'il a intérêt
 de connaître.

Il faut remarquer que le Sycar que nous avons examiné
 n'est pas le seul que le langage humain puisse admettre. il y a
 certaines langues où le nombre du cas est bien autrement grand, et
 cela, dans des langues moins perfectionnées que le grec. d'ailleurs,
 il ne faut pas croire que cette multiplicité du cas soit une preuve
 directe et nette de supériorité. on y supplée dans le grec et le latin, en
 donnant plusieurs valeurs au même cas.

Nous venons de passer en revue le cas de langue Grecque et Latine :
 Si nous n'avons pas indiqué un plus grand nombre de cas, c'est que nous
 avons dû, pour assurer notre marche, éviter d'introduire dans l'étude
 philosophique de la langue ancienne d'autres systèmes de langues, qui
 nous sont tout ou plus imparfaitement connus. mais si l'on veut
 comprendre d'une manière plus nette ce qu'on entend par le cas, et quelle est leur
 distinction dans la langue, on a besoin de dire qu'il s'agit de cas qui
 possèdent la langue ancienne est loin d'égaler celle qu'on trouve dans
 plusieurs anciens idiomes, quelque fois même dans des langues moins
 cultivées que celle de l'antiquité classique. il y a des langues par leur par-
 te plus ou moins avancées relativement à la civilisation, qui possèdent
 un nombre considérable de cas. mais il ne faut point s'y tromper : on
 conçoit qu'une langue ait été et soit une bonne langue dirigée dans ce sens,
 qu'on se propose d'exprimer d'une manière particulière chacun des
 rapports aperçus par l'esprit : au lieu d'un cas unique pour la forme
 et multiple pour le sens, on trouvera dans cette langue trois cas
 distincts pour la forme, comme ils le sont pour la signification.
 la langue qui possède un grand nombre de formes de cas, ne font
 donc qu'exprimer d'une manière distincte, ce que d'autres idiomes
 indiquent d'une manière plus confuse par un nombre de formes plus
 limité. mais quoique dans le dernier idiome, le petit nombre de
 cas semble d'abord une pauvreté, comparé à la richesse d'un idiome

Qui ont une forme spéciale pour indiquer chaque rapport, il n'en faut pas conclure que la langue a forme peu nombreuse ne puisse, comme la première, exprimer d'une manière heureuse le rapport à l'indication desquels les cas sont destinés.

Outre les cas, il y a un autre système chargé de les suppléer: c'est celui des prépositions. jointes à certains cas, elles indiquent les rapports que les cas seuls ne suffisent point à exprimer.

Dans presque toutes les langues où le système des cas est adopté, on en voit un autre chargé de les compléter, et souvent même de les suppléer, comme dans quelques dialectes modernes: c'est le système des prépositions. Les prépositions sont dans un rapport tellement intime avec la théorie de ces, qu'on ne peut parler de ce dernier sans en dire quelque chose. Dans les langues anciennes, par exemple, et notamment dans celles qui sont l'objet de nos études, on voit à cet égard les cas et concurremment employer avec eux, des mots, qui, pris à part, n'expriment qu'un rapport vague et indéterminé, mais qui, joints aux termes auxquels on les attache, indiquent avec précision quelques-uns des rapports qu'on voit les cas spécialement chargés d'exprimer.

Observons pourtant que pour être conséquenter une langue doit adopter exclusivement l'un ou l'autre système. C'est ce qu'on n'a pas fait le latin, ni le grec; et par conséquent il y a

Souvent surabondance dans leur expression. mais dans le système analytique qu'ils tendaient à prendre, le cas se marquant le rapport qu'd'une manière confuse, ils sentaient le besoin de l'exprimer d'une manière plus générale et plus complète au moyen de mots indépendants. on conçoit comment il est opérée la transition de langues anciennes à nos langues modernes. *J*

Il y a seulement à observer que pour être conséquente au système d'idiotisme synthétique, une langue devrait se servir exclusivement de formes appelées "car", en rejetant toute préposition; comme pour suivre rigoureusement le système analytique, un idiome devrait employer que des prépositions, en rejetant les formes spéciales appelées "car". peu de langues ont suivi strictement l'un ou l'autre système; de sorte que dans les idiomes qui comme le Grec et le Latin ont fait usage d'un de ces proportions inégales d'un des systèmes, on doit dire qu'ils y ont souvent surabondance, et que, par exemple, les verbes: "éprouer", "abréger", "transire", "introduire", verbes dont le rapport avec le complément qui doit suivre est suffisamment exprimé par le "car" du complément, forment avec la préposition qu'ils contiennent une sorte de tautologie, une véritable répétition.

Quand dans la préposition, le régime du verbe est encore placé



De la préposition que le verbe contient lui-même, pour s'étonner par devoir
 que la langue qui a pu arriver par l'analyse à distinguer entre le mot,
 comme l'esprit avait distingué entre les choses, le rapport qu'ils
 soutiennent l'un à l'égard de l'autre; que le langage, dis-je, en même
 temps qu'il attache aux mots des dissonances spéciales pour marquer ce
 rapport, ait fait un pas de plus, et ait découvert des mots spéciaux
 chargés d'exprimer des rapports, et tellement construits qu'ils
 puissent être mis dans la proposition d'une manière isolée. on
 s'étonnera moins encore que ces deux systèmes aient été employés
 concurremment. car si on conceit facilement qu'un simple rapport
 exprimé par le cas, on ait senti le besoin de l'exprimer d'une manière plus
 générale encore et en même temps plus complète: on a aussi reconnu
 la nécessité de compléter le rapport que le cas exprime par l'addition
 de mots chargés d'exprimer le rapport lui-même; ajoutant ainsi à
 l'expression déjà assez complète du rapport par le cas un complément
 plus clair encore, celui de la préposition.

La facilité avec laquelle on a dû passer de l'emploi du premier système
 au second permet en même temps de comprendre comment le second dut
 remplacer le premier. il sera aisé encore de se faire une idée nette
 de la généralité de la langue moderne qui sortent du idiome ancien,
 et de la suppression du mode d'expression antique pour faire place
 à un système qui semble en être l'opposé; mais qui n'est au fond que

La production naturelle et presque nécessaire de l'analyse dans le langage. par là encore on comprendra de quel intérêt il était pour Auguste, par exemple, d'ajouter au premier mot la préposition qui exprime le rapport de même ordre et on verra que ce fait indique que de l'époque à laquelle on le rapporte, il y avait un commencement de cette dégradation de la langue latine qui devait donner successivement naissance aux différents modes ou au système d'expression dont le latin donnait déjà l'exemple et qui a été appliqué dans toute son étendue et sur une plus vaste échelle.

Des Nombres et des Genres.

Nous avons dans la dernière Leçon présenté la théorie des cas : nous allons dans celle-ci examiner deux autres modifications importantes des noms, savoir les nombres et les genres.

I. Nombres.

Les Nombres sont les rapports sous lesquels l'esprit envisage les choses quant à leur relation avec l'unité ou la pluralité. — De l'idée de ce nombre l'homme a passé à une forme spéciale pour le reproduire. — aussi en Grec, en latin et en français, le nombre... le singulier exprime le rapport de la chose à l'unité, le duel, le rapport de la chose au nombre Deux, le pluriel s'entend par lui-même.

Les nombres peuvent être appelés les rapports sous lesquels l'esprit envisage les choses, lorsqu'il en considère la relation à l'unité ou à la pluralité, une fois que l'homme en possession de l'idée de nombre a besoin d'indiquer que la chose dont il parle est dans un rapport particulier avec un nombre quelconque, on comprend facilement que dans les langues à flexions, une forme particulière, une modification spéciale du nom soit chargée d'exprimer le rapport particulier de la

chose avec l'unité ou la pluralité. De là vient que les langues
Synthétiques ont presque toutes adopté dans la déclinaison, la
distinction d'un ou de plusieurs. on compte dans la langue Grecque
trois nombres distincts, le singulier, le duel et le pluriel; en latin
deux nombres, le singulier et le pluriel. — le singulier exprime le
rapport de la chose à l'unité. il est usité quand l'esprit veut indiquer
qu'une chose dont il parle est en rapport avec l'unité. — le duel de la
langue grecque est une forme qui lui est propre, mais qui se trouve
également dans plusieurs anciens idiomes. le duel indique qu'une
chose dont on parle est tout le point d'un ou de deux, plus il s'en faut
l'unité, qu'elle doit être rangée parmi les choses qui sont en pluralité;
mais qu'elle ne dépasse pas parmi ces choses le nombre // deux. //
il n'est pas besoin d'indiquer ce qu'on entend par pluriel. l'étymologie
et l'origine de cette signification, l'opposition de ce nombre avec le
nombre singulier, suffisent pour en faire comprendre la valeur.

Plusieurs Questions à résoudre.

Maintenant que nous connaissons d'une manière générale
ce que sont les nombres, plusieurs questions se présentent à nous à
l'occasion de ce fait.

- 1^o quelle est l'origine de la distinction des nombres?
- 2^o les nombres sont-ils absolument nécessaires dans la langue?
- 3^o parmi les nombres, en est-il qui puissent être dits plus

Il est aussi bon que le actuel ^a.

4^e Si l'on n'est pas nécessairement, point. on trouvera dans certaines langues, un système d'expression qui en tourne lieu &c. — telle sont les questions que nous devons résoudre, si nous voulons sortir de la Grammaire spéciale qui nous sert de base pour arriver à une théorie plus générale sur les modifications spéciales du nombre.

1^o Origine de la distinction des nombres: elle vient du besoin qu'a l'esprit d'exprimer le rapport nouveau sous lequel il envisage la réalité par rapport à l'idée de nombre.

Quant à la première question, en exposant, comme nous venons de le faire, ce qu'il faut bien entendre par singulier, dual et pluriel, nous avons suffisamment indiqué l'origine de ces modifications diverses du nombre: car nous avons dit qu'elles prennent naissance dans le besoin qu'éprouvait l'homme d'exprimer, en parlant de la réalité, le rapport que présentait cette réalité ou les parties qui la composent avec l'idée abstraite et métaphysique du nombre. pour la précision de sa pensée, l'homme a besoin d'exprimer ce rapport, et la langue doit lui fournir un moyen de le produire au dehors, soit qu'elle admette la flexion, ou tout autre procédé. l'origine du nombre vient donc du besoin qu'a l'esprit d'indiquer d'une manière précise un rapport nouveau sous lequel il envisage la réalité.

Toutes les langues n'ont pas le trois nombre: le Duel,
par exemple, manque presque partout. — Qu'est le Duel ?

D'où vient que parmi les langues qui expriment le rapport ci-dessus
indiqué au moyen de flexions, il en est qui possèdent plus ou moins de
nombre ? D'où vient que le duel manque dans certains idiomes où il
est remplacé par le pluriel ? — nous avons besoin pour répondre nettement
à cette question, de nous faire une idée de l'origine spéciale du duel, qui en
prenant naissance dans ^{l'expression} ~~la~~ générale qu'éprouve l'homme d'exprimer
le rapport qui présente la réalité avec l'idée abstraite du nombre,
doit cependant son origine à une observation fort ancienne fournie
par la structure du corps humain.

Le Duel vient sans doute de la structure du corps
humain, où la plupart des membres sont doubles. — Mais si vrai,
quand la langue vieillit où le duel tend à disparaître, il
reste toujours pour le pied, la main, le genou etc.

Il semble en effet que soit à l'observation de cette dualité qui se
répète dans un certain nombre de nos organes, qu'est due l'origine du
nombre Duel. la vue de deux pieds, de deux mains, de deux
yeux et d'autres organes doubles, ou par bonne heure inspirée
à l'homme l'idée de marquer par une forme spéciale le rapport

Qui n'est plus celui de l'Unité, et qui n'est pas encore celui de la pluralité. car on s'avisait que dans la langue qui à mesure qu'elle se civilise, tendait à se dégagez de forme moins utile pour se conserver que les modifications nécessaires à l'expression des rapports universels et fréquents; dans ces langues le Dual n'a persisté que pour la partie double du corps humain.

(Dans l'ancien Persan, on rencontre dans le mot qui signifient „ pied „ „ main „ des formes qui ne sont ni singulier, ni pluriel, et qu'à bord on est fort embarrassé d'expliquer. mais en y réfléchissant, on découvre que ce sont bien évidemment du Dual. à cela nous pouvons joindre l'exemple du latin où ambo n'est autre chose qu'un Dual identique au Dual grec „ dyo „ : de même que le mot „ Deo „ qui avant tout doit être au Dual : c'est le Grec „ dyo „ —)

Il y a des idiomes où le Dual a complètement disparu; mais il est resté pour les mots qui dans ces langues désignent la main et le pied; et une forme spéciale que l'analyse grammaticale et la philologie comparée rattachent à la forme du Dual de la langue qui le possédait encore. mais si dans ces cas le Dual a persisté, nous sommes autorisés à dire que c'est aussi dans ces cas qu'il a été primitivement inventé.

Dans le membre du corps, le Dual s'est étendu à tout le cas où l'homme a dû désigner deux unités.

On fait le Dual admis pour exprimer la dualité des parties du

corps humain, on comprend comment le nombre si comme de s'est étendu dans la langue, et a été appliqué toutes les fois que l'homme a dû entretenir son semblable de deux réalités. mais le langage s'étant entre dans ce royaume de désigner au moyen de flexions le rapport que présentent les réalités auroit dû de degré de la notion du nombre, on peut se demander pourquoi il s'est arrêté au Dual, pourquoi il n'a pas imaginé une forme spéciale, quand la réalité est au nombre de trois, Quatre, cinq; pourquoi il n'a pas fait passer la réalité par l'échelle de tous les nombres.

Dans ce royaume, s'est-on arrêté au Dual? non, certaines langues ont du Triel; mais les langues sont en petit nombre, et elles n'ont pas été jusqu'au Quatriel. - ce qui est été assez inutile. les langues n'ont en général besoin que d'exprimer l'unité ou la pluralité: un dual grand rapporte indéfini sont fréquents; pour les autres, les langues ont des mots spéciaux, du nom
 du Nombre.

Des idiomes anciens répondent à cette question. il y a en effet un dialecte appartenant à une nation peu civilisée qui possède un nombre que j'appellerai „Triel“, destiné à exprimer la réalité prise à trois fois. il est vrai de dire aussi que ces idiomes sont en petit nombre, et qu'ils ne sont pas assez conséquents pour

Possèdent un "Triplé", presque tous les idiomes expriment l'unité, et lui
 opposent la pluralité, pour exprimer l'unité et la dualité, et lui opposent
 la pluralité, et à considérer l'origine du nombre et les circonstances où
 ils se produisent dans le langage, on comprendra comment le langage s'est
 arrêté à exprimer les deux grands rapports de nombre les plus fréquents.
 car on ne voit jamais un idiome chercher à exprimer qu'à qui se produit
 fréquemment dans le discours; l'expression que nous appelons "Triplé",
 par exemple, existant dans peu d'idiomes, parce qu'elle se présente
 rarement. ajoutons que la langue qui possède la modification du
 nom appelé nombre, possède également pour tous les degrés de l'échelle
 du nombre, des mots spéciaux, comme un, deux, trois, quatre, cinq &c...;
 et l'emploi de ces mots spéciaux est d'un usage si facile qu'on conçoit
 que les langues n'aient pas cherché à attacher l'idée du nombre au
 nom par une modification spéciale de ce nom, mais se soient bornées à
 + exprimer les deux rapports généraux, et, on peut dire, infinis d'unité
 et de pluralité. remarquons en effet le rapport exprimé fréquemment
 par ce qu'on appelle dans la déclinaison Grecque et Latine le nombre,
 c'est le rapport de la dualité à l'unité d'une part, et à la pluralité, d'
 l'autre. si le nombre Singulier est tout-précis, le nombre pluriel est
 tout-vague; il exprime une série infinie d'unités, deux, trois, dix,
 cent, mille. aussi l'Esprit en employant le pluriel n'a-t-il pas voulu
 exprimer d'une manière spéciale un nombre; il ne s'est pas proposé

D'attacher au nom une flexion qui en indique la quotité, mais qui indique si ce nom s'agit d'un rapport de singularité ou de pluralité. soit quelle est au fond la véritable valeur du nombre dans la désinaison; ce n'est par une idée précise du nombre que vous exprimez à l'aide d'une modification: des mots spéciaux qui passent par le même degré de l'échelle des nombres sont chargés de marquer rigoureusement la quotité.

(Vois la note A, à la fin de la 3^e leçon.)

2.^o - Les nombres sont-ils indispensables? non: on peut s'en passer, puisque les noms de nombres peuvent représenter tous les nombres possibles.

Cette considération nous conduit à traiter la seconde question de savoir, jusqu'à quel point les nombres peuvent-ils être indispensables dans le langage? Si le langage, comme nous venons de le dire, a toujours pour exprimer le rapport de la réalité à un ou plusieurs des degrés de l'échelle des nombres, la réponse du nom spécial, la question est résolue; et on doit dire que l'expression du nombre singulier et pluriel au moyen d'une modification particulière du substantif, n'est pas rigoureusement nécessaire: aussi voit-on pourquoi le Dual ne se trouve pas dans toutes les langues synthétiques: quant à celles qui n'ont point de flexions, d'organisme, elles expriment le singulier par *un*, le pluriel par

Un adjectif signifiant beaucoup; et l'autre rapport de la réalité avec le diminutif et du nombre par 2, 3, 4, 5, &c... puisque nous trouvons que le Dictionnaire justifie l'observation a priori, savoir que le nombre ne soit pas absolument nécessaire dans la langue: vient que la question est résolue par la logique et l'expérience.

3^e. L'un est-il moins nécessaire que l'autre?
oui: le Dual qui manque à certaines Langues.

Nous examinons parmi le nombre que possèdent certaines langues, par exemple il qui soient plus nécessaires les uns que les autres? les observations que nous avons faites sur le dual, l'exemple du latin qui en est privé, prouvent que si quelque chose est nécessaire dans un fait aussi accidentel que le nombre, c'est le Singulier, c'est le Pluriel, et non le Dual. le petit nombre d'idiomes qui possèdent le dual, son usage a été restreint dans la langue même qui le possèdent, (car tous les mots sont loin d'avoir les trois nombres) le fait avec raison regardé comme moins nécessaire.

Nous avons examiné sur le nombre, toutes les questions que nous nous étions posées en commençant: il nous reste à étudier une autre modification du nom, celle du genre. C'est la seconde partie de cette leçon.

II. Genres.

Les genres sont la forme au moyen desquelles le mot, qui représente la réalité, sont attachés à la distinction des sexes. cette distinction nous est fournie par l'observation de l'homme et des animaux. il a fallu que le nom se reproduisît avec la distinction que l'esprit découvre entre le mâle et la femelle. quand ils furent différents, il différença le nom, « boq » et « poule ». quand il fut plus instruit, il ne modifia plus que la désinence du nom « capet », « capra ». —

On entend par genre la forme au moyen desquelles le mot, qui représente la réalité externe ou interne, sont attachés à la distinction des sexes : distinction qui nous est fournie par l'observation de l'homme et des animaux.

Quand l'homme a jeté pour la première fois le regard sur les animaux qui l'entouraient, il a remarqué des animaux identiques quant aux formes extérieures ; toutefois il lui a été facile de faire une distinction fondamentale, celle du mâle et de la femelle. Cette distinction fut favorisée d'abord un grand nombre de cas par la différence naturelle qui sépare dans certaines espèces la femelle du mâle, et qui ne permet pas de les confondre, quoiqu'ils soient tous deux cependant de la même famille par suite,

La langue ont donné au mâle un nom différent de celui de la femelle. il fallait en effet que le nom que la langue (si par hasard la langue à former d'uthétique) assignait à chacun d'un être, portât la marque de la différence qu'on avait observée en eux. De la langue est venue la mesure de la civilisation, à mesure que l'homme a divisé les espèces en esclavage pour son usage particulier, la distinction dut devenir de plus en plus nette, elle dut s'étendre à mesure qu'il avançait dans la connaissance de l'état. Si, au commencement, les caractères spécifiques qui distinguaient le mâle de la femelle, dut l'engager à donner deux noms différents à deux êtres de même famille, au fœtus et à la poule, par exemple. il dut bientôt exprimer cette même distinction pour des animaux d'une autre famille, par quelque modification du nom.

L'homme étendit aux plantes la distinction des sexes, Et même aux idées abstraites : c'est ce qui donne de la poésie au langage.

Il est facile de comprendre que l'homme n'en est pas là. L'idée de sexe lui avait présentée les êtres sous un rapport particulier : cette vue le conduisit à appliquer la distinction de sexe à des objets de la nature où il ne lui étoit pas possible de le reconnaître, aux substances végétales, qu'il donna d'une énergie qu'il soupçonnait peut-être déjà, mais dont on ne voit pas la preuve dans la

constitution de ce corps. cette transition d'idée est d'une
conséquence très-grave pour la formation du langage qui
l'adopteront. une fois que l'homme s'est rangé le objet qui
l'entourant sous une idée superficielle, il doit faire la même
chose pour lui en abstraire. ainsi le appetite, le fait de
l'intelligence, tout tel tel réalités intérieures recurent avec le
nom qui les distingue une forme particulière qui les range
dans une des catégories que l'homme avait assignées aux
Sens. cette conception tend à donner au langage de la couleur,
de la vie, de la poésie. elle identifie le langage à la réalité,
elle le fait jouir d'une vie qui ne se trouve que dans la réalité,
le parle de couleur de la nature, l'anime d'une poésie
nouvelle.

On distingue trois genres. le masculin et le
féminin naissent naturellement; mais la nature? il vient
sans doute de l'embarras qu'éprouve l'esprit d'arranger dans
l'un ou l'autre des certains objets. c'est une conception de
l'esprit. dans les actes de l'esprit, ceux qui sont doués d'imagerie
sont masculins; de production, sont féminins; neutres,
ceux qui ne changent par l'état de l'âme.

Maintenant que nous connaissons ce que c'est que le

Genre, quelle est son origine, quelle en sont les conséquences pour la langue qui l'a ont adopté, voyons combien on distingue de genres. on en compte trois, le genre masculin, le genre féminin et le genre neutre. les deux premiers sont donnés par la nature. c'est la première découverte que l'étude de l'animal et de l'homme ait fournie au langage naissant. il n'en est pas de même du neutre; il vient sans doute de l'embarras qu'éprouve l'homme de placer dans telle ou telle catégorie les objets dans lesquels il ne distingue par les sexes. le neutre n'est donc pour nous qu'une invention de l'esprit. à mesure que l'homme s'avance dans la classification des mots, il a senti le besoin d'exprimer ce qui, parmi les idées abstraites, les actes de l'intelligence, les uns sont masculins ou féminins, les autres neutres: tous les actes de l'esprit doués d'un pouvoir énergique sont masculins; productifs féminins; enfin ceux qui ne mettent par l'esprit dans un état nouveau, sont neutres. il y a des langues où toutes les plantes sont du genre neutre; d'autres où les arbres sont féminins; d'autres enfin où les arbres sont divisés en classes de masculins et de féminins; et on conçoit le système de ces dernières langues: car il y a en Botanique des plantes où le sexe existe dans l'individu distinct.

Après d'absolu dans l'indication du Genre: c'est abandonner à l'arbitraire de chaque peuple, excepté du moins pour le signe animal. On voit donc en général que pour les genres les langues présentent

Bien coup d'arbitraire. il n'y a rien en effet, si l'on excepte l'état
 du degré animal qui nécessite pour tel mot, l'adoption de tel ou
 tel genre. or, si nous voyons les langues qui ont adopté les genres
 variés quant aux genres assignés à des choses semblables, il en
 résulte qu'il n'y a point dans l'indication du genre une loi
 absolue et nécessaire. en un mot, comme on voit dans les langues
 de race identique désigner par des noms dissimilables,
 il y a la quelque chose de personnel à chaque peuple, mais rien de
 nécessaire, d'absolu.

Les genres ne sont pas nécessaires. il y a des langues
 qui n'en ont pas, et qui devant le nom ayant besoin de cette
 indication mettent « homme », ou « femme. »

Et si il n'y a rien de nécessaire, il s'en suit que les genres exp-
 riment ne peuvent l'être; et il y a en effet des langues qui n'ont
 pas plus de genre que de nombre; ces langues inorganiques
 indiquent le sexe par le nom de mâle et de femelle, et d'
 homme et de femme: et ces mots d'homme et de femme joints
 au nom de la réalité suffisent pour remplacer les genres des
 autres idiomes. mais il y a une distinction importante à faire,
 c'est que ces langues ne peuvent user d'un procédé que dans des limites,
 et cette distinction s'établit entre les idiomes qui jouissent ou ne

possèdent par la faculté d'attacher le genre aux désinences du nom,
une différence tout à l'avantage de l'idiot qui le possède.

(voir à la fin
la note B.)

Ainsi le Chinois n'a pas connu la distinction de genre par
une modification du nom même de l'objet. aussi n'a-t-il point
cette poésie de langage du Grec et du Latin.

Dans le Chinois, par exemple, qui n'a pas de genre proprement
dit, on conçoit qu'il exprime par l'addition du mot homme et femme,
tous les objets qui ont du sexe; mais il n'indiquera nullement le
genre des objets qui n'ont point de sexe. il en donnera par, par exemple,
de genre à la table, puis qu'il ne lui connaît pas de sexe. il le fera
encore moins pour le dieu général. il résulte de là que toute cette
poésie de langage qui possède le Grec et le Latin, manquera au
Chinois et à tous les idiomes inorganiques en général. mais non
seulement un Chinois ne donnera pas aux choses un air de genre;
mais il aurait encore, s'il voulait apprendre la langue latine par
exemple, de difficultés infinies à entreprendre la distinction de
genre établie dans cette langue. il comprendrait bien pourquoi « viri »
et « viri » étant si différents, sont de genre différent; mais il
ne pourrait comprendre comment on a donné un genre féminin au
mot « tabula », et un genre neutre au mot « castrum », parce qu'il

N'y a rien dans son esprit qui l'en duise à ranger un objet dans l'une des trois catégories de plus, il n'aura pas l'idée d'existence, puisque le mot prend sa naissance dans l'embarras qu'éprouve l'esprit de classer un objet dans une catégorie. pour le Chinois il n'y a d'existence dans le langage que là où il y a une chose dans la réalité. L'idée de sup. et l'idée d'existence sont pour lui corrélatives.

Avec ce système de langue inorganique, la poésie disparaît, comme nous l'avons dit tout à l'heure; en outre, il est impossible de personnifier la réalité. Dans les langues organiques, non-seulement chaque mot agit sur la réalité; mais la personification devient facile. cette figure d'un si grand effet dans la poésie donne à toute réalité une vie, une âme comme à la réalité humaine; elle fait jouer aux fleuves, aux Montagnes, au côté dramatique. elle anime le discours. or ceci considéré comme expression grammaticale manque entièrement à la langue Chinoise. Le Chinois mettra bien un génie dans la Montagne; mais on ne verra jamais la Montagne, le Fleuve, jouer dans les poèmes le rôle animé que, grâce à la Grammaire, ils jouent dans les langues organiques.

C'est par qu'on le système d'existence n'aît son inconvénient: ainsi l'arbitraire qu'il admet jette dans l'embarras ceux qui veulent en rendre compte en fait. ainsi en Français, où il n'y a que

Deux genres, le masculin n'a d'autre valeur que de marquer l'opposition au féminin. — Son vague et indétermination. J

Nous avons parlé des avantages, mais nullement des inconvénients que présentent les langues anciennes, le Grec et le Latin. cependant il est certain qu'il existe de l'embarras dans leurs procédés. nous avons vu en effet que les genres n'étaient pas un loi absolue, ni certains, qu'ils étaient arbitraires. or, nous les traitons en général, nous nous plaçons dans une des deux Catégories: leur classement dans telle ou telle Catégorie est souvent inapplicable: De plus, le genre neutre est superflu; on peut même dire qu'il n'est pas un genre: car c'est particulièrement la classe des objets qui n'ont pas de sexe en français, nous n'avons que les masculins et les féminins: le masculin n'exprime pas un sexe, mais seulement l'opposition au féminin. De tout cela, il résulte dans le langage quelque chose de vague, de désordonné, un véritable embarras, dont nous apercevions que trop ceux qui apprennent ces langues.

Ainsi pour résumer, nous avons dit que les genres n'étaient pas nécessaires, puis qu'ils pourraient être remplacés par les mots "homme" et "femme", attachés aux réalités qui existent dans la nature; que l'adoption des genres était une convention humaine qui jetait sur le langage un voile de la poésie, que les langues au contraire qui n'avaient pas de genres ne pouvaient personifier les réalités;

Mais d'un autre côté, nous avons reconnu dans les procédés des langues organiques, dans la distinction des genres, quelque désordre qui embarrasse ceux qui apprennent leur idiome. J

Note A. — le pluriel est-il nécessaire? — non. — les noms de nombres en tiennent lieu. — oui, sans doute, quand il s'agit du pluriel défini. car il y a dans le pluriel une distinction établie. il y a deux sortes de pluriel: pluriel défini et pluriel indéfini. de même il y a deux manières d'exprimer le pluriel: soit par des noms de nombres, soit par une flexion particulière d'aut les mots eux-mêmes. dans cette seconde manière on trouve quelque chose de bien plus absolu, de plus général, que dans la première qui offre toujours un nombre particulier. ainsi parmi les nombres, les uns sont définis, les autres indéfinis: les singuliers et le pluriel sont indéfinis; tous les autres sont définis. nous avouons que le pluriel n'est pas nécessaire pour le nombre défini. mais l'est-il pour les nombres indéfinis? — pas davantage. dès l'origine, les choses se représentent à l'homme, groupées, accumulées: voilà pourquoi les idées paraissent d'abord synthétiques, mais, aussi, bornées. nous parlons des idées des réalités individuelles. ainsi l'homme voit un homme, il a l'idée d'un homme: mais pour arriver à cette représentation le mot « les hommes », il faut qu'il passe par tous les nombres

Intermédiaires, deux, trois, quatre, cinq, mille, million &c; ; il faut qu'il
 arrive à plusieurs, à « beaucoup d'hommes ». alors il n'agit plus
 pour lui qu'd'attendre l'idée abstraite de l'homme. alors s'il n'a pas
 le pluriel il dira « tous les hommes » ou, comme les Espagnols, « la totalité
 d'hommes ». c'est ainsi que les langues à tonistique reproduisent la même
 idée que nous; mais elles l'expriment d'une manière moins nette et
 moins concise. et il est clair que les langues qui peuvent dire « les
 hommes », « hommes », « os de hommes », ont une grande
 supériorité sur les autres.

Note B. — L'Espagnol, quand il a donné des noms aux
 choses qui l'entourent, a donné un nom au Coq et un nom à la poule,
 un nom au Cheval et un nom à la Cavale, &c. &c., qu'il a donné
 des noms différents aux animaux, qui, quoiqu'ils soient de même espèce
 pour les naturalistes modernes, paraissent différents aux yeux d'un
 Spectateur peu instruit. mais il a ensuite rencontré des choses
 dans lesquelles le mâle et la femelle sont identiques. c'est ainsi
 qu'il a vu des poissons mâles et femelles avoir la même forme,
 de même que certains oiseaux: alors quand il a voulu marquer
 dans ces cas la différence du Sexe, il a joint au nom de l'animal
 le mot « homme » ou le mot « femme ». quand, au contraire, il n'a
 pas vu de Sexe, il n'a pas mis de genre: il n'en avait aucun
 besoin dans son système d'expression. dans les langues au contraire où

Le mot est identique à la réalité, quand on voit par exemple « asinus »
 et « asina », on reconnaît deux états bien distincts. alors cette
 habitude une fois introduite dans l'esprit, la langue est entraînée à
 reconnaître des genres. le Chinois ne les exprimant que dans les
 noms et en core à côté du mot, par un mot qui n'en fait point partie
 intégrante, n'a dû le mettre que quand il était absolument nécessaire.
 Il n'y a pas eu la réaction du langage sur l'esprit, réaction qu'opère
 l'habitude d'exprimer au moyen de flexions. une fois un certain
 nombre de formes inventées, elles prennent tant d'autorité sur
 l'esprit, qu'il en naît dans le langage un certain nombre de
 formes semblables. le point sur lequel il faut particulièrement
 insister ici, est la réaction du langage sur l'esprit : c'est là le
 motif de la différence qui sépare nos langues des langues chinoises.

Vingt-Sixième Leçon.

Des Adjectifs.

L'homme par la puissance d'abstraction dont il est doué, détache des objets extérieurs les qualités qu'il y a reconnues. Le langage doit donc avoir une classe de mots qui reproduisent les résultats de cette abstraction, elle existe en effet : c'est la classe des adjectifs.

Supposons que l'homme a pu reconnaître d'un certain nombre d'objets extérieurs qu'il n'est pas long-temps sans reconnaître en eux certains attributs et certaines qualités : il ne les reconnaît que parce qu'il peut par une abstraction, dont il sent en lui la puissance, les détacher du tout dont elles font partie. Or si l'homme ne peut connaître les individus sans reconnaître en même temps le pouvoir de séparer les qualités dont ils sont doués, il suit que le langage pour être complet doit posséder une classe de mots pour les qualités, comme il en possède une pour les objets. Cette classe de mots dont la nécessité se trouve ainsi démontrée à priori existe en effet dans le langage : elle est connue des grammairiens sous le nom d'adjectifs, de Qualificatifs, de Attributifs, de Déterminatifs, terme qui à vrai dire renferme à peu près l'un dans l'autre. Les adjectifs, pour nous servir de la dénomination vulgaire, composent donc cette vaste classe de mots qui représentent certaines qualités que l'on trouve autour des objets ou dans les objets que l'on a sous les yeux. telle est la notion de

Plus générale que l'on puisse se faire des adjectifs.

Quelles sont les qualités désignées ci-dessus^e de quelle espèce sont-elles? — ce sont point des qualités qui caractérisent un individu au point d'en faire un être exceptionnel. Les qualités qui représentent les adjectifs sont des qualités communes à plusieurs objets.

Nous avons besoin d'examiner avec plus d'attention la nature et en quelque sorte la génération des adjectifs pour comprendre d'un manière précise tout ce que renferme cette notion. nous avons dit que les adjectifs étaient des mots qui représentent dans le langage les qualités vues par l'esprit dans la réalité. mais quelles sont les qualités, ou de quelle espèce sont ces qualités? la qualité ou les qualités que représente l'adjectif sont-elles de ces attributs singuliers et comme de ces éléments propres qui caractérisent assez profondément un objet pour en faire un individu unique et en quelque sorte exceptionnel dans la nature? il est certain qu'il n'est pas ainsi: et quel qu'inhérent que nous supposions la qualité représentée par l'adjectif à l'objet dont elle fait partie, on peut dire que les adjectifs ne représentent que des qualités, qui ont pu être vues au moins dans deux objets. que l'on trouve, par exemple, dans la foule des êtres qui nous entourent, un individu unique, d'une constitution spéciale, aucun de ces caractères qui feront sa spécialité, sa personnalité, ne devra se retrouver dans les êtres au milieu desquels il est placé. il est évident que pour ces

Caractère il n'y aura pas d'adjectif car aucun de ces caractères ne pourroit être détaché de l'individu qui en est doué, sans que la personnalité de l'individu ne fût en quelque sorte détruite. on peut donc affirmer que les adjectifs ne représentent jamais que des qualités communes à plusieurs êtres. quelque inhérent que soit la qualité à l'objet qui la supporte, il faut toujours pour qu'un adjectif puisse légitimement recevoir ce nom, que la qualité dont il est le signe, soit commune à plusieurs choses. c'est ce caractère de l'adjectif, savoir qu'il représente une qualité, et qu'il ne représente qu'une qualité commune à plusieurs objets, qui nous a servi à établir pour nous mettre en état de nous former une idée nette de l'emploi de l'adjectif. nous allons voir quelles conséquences découlent de ce principe que nous venons de poser.

L'adjectif représente une qualité, et une qualité commune à plusieurs objets: Que bien suit-il ?

De ce que les adjectifs sont des mots qui représentent des attributs, des qualités, en un mot des éléments que l'on abstrait des choses, et de plus de ce que les adjectifs représentent des qualités communes à un certain nombre de choses, il s'en suit qu'ils ne représentent pas eux-mêmes des individus spécifiques et déterminés.

Les adjectifs ne représentent point des individus spécifiques et déterminés. ils représentent l'idée abstraite d'une qualité.

Ce qui donne naissance à l'adjectif, c'est uniquement l'abstraction.

En effet, comparez l'adjectif « Rouge », avec l'adjectif « Bleu » : ce qui les distingue l'un de l'autre, comme ce qui leur a donné naissance, en un mot ce qui constitue leurs individualités, c'est ce procédé propre à l'intelligence et que l'on appelle abstraction. il n'y a pas dans la nature un être que l'on puisse appeler « le Rouge », « le Bleu », et que l'on puisse successivement ajouter aux objets auxquels il convient. mais « le Rouge », et « le Bleu » sont des qualités que l'esprit sépare de l'être auxquels elles paraissent unies, qu'il lie au langage, lequel à son tour en compose une classe de mots à l'aide de laquelle l'esprit pourra représenter par le langage ce qu'il voit dans la réalité, et attacher dans le discours l'attribut à l'individu, tout comme il le voit inhérent à cet individu dans la réalité.

Emploi des adjectifs. — ils ne peuvent être joints qu'à des mots représentant des réalités individuelles.

De la nature des adjectifs se déduit de la manière la plus facile leur emploi dans le langage. en effet, ils ne peuvent être joints qu'à des mots représentant des réalités individuelles. il suit encore de là que les adjectifs, en tant que représentant des qualités des choses, servent à parachever, à compléter l'individualité de l'objet auquel ils sont joints. avec la facilité que nous possédons d'extraire des choses les qualités qui leur sont inhérentes ; puis de former de toutes ces qualités abstraites une classe de mots dont chacun répond à une qualité spéciale, lorsque

Dans la réalité ayant rencontré un objet dans lequel nous saisissons une qualité déjà reconnue par nous, nous voulons exprimer par le langage l'existence de cette qualité; nous tirons de la classe du mot dont nous parlons tout ce qu'il nous faut. Si. à. D. de la classe du adjectif, le terme représentant la qualité que nous voulons faire connaître par le langage: en d'autres termes, nous attachons un adjectif au substantif, Si. à. D. qui peut représenter d'une manière complète ce que nous voyons dans la réalité, nous demandons au langage outre le nom de la réalité, le nom ou le nom de la qualité ou du qualifié dont elle nous paraît pourvue. il en résulte que l'adjectif complet et achevé la notion que nous donnons d'un objet externe, en prononçant le nom qu'il porte dans le langage. le mot "Cheval", par exemple, nom substantif commun, pour nous servir du langage de la Grammaire, est pour nous qui nous écoute un mot vague, un mot qui fait connaître une réalité spéciale, mais qui ne dit rien de la qualité propre au cheval dont nous voulons parler. mais si nous disons "cheval noir", l'individu dont nous parlons est déterminé, particularisé et même individualisé de la manière la plus complète.

Objection. — vague et général de sa nature, comment l'adjectif peut-il déterminer une individualité?

Ici, nous avons besoin de répondre à une objection. comment se fait-il que vague et général de sa nature, l'adjectif puisse déterminer, particulariser le rôle que joue le substantif? ne paraît-il pas en contradiction avec son

Origine ? en effet, les mots, "noir", "blanc", "rouge", etc., pris en eux-mêmes, ne répondent, ainsi qu'on l'a vu ou tout à l'heure, à aucune individualité spéciale existant comme telle dans la nature. mais nous devons nous rappeler que si les adjectifs, produits de l'analyse et de l'abstraction, sont par leur nature même des mots vagues et flottants, cette généralité et ce caractère de vague que nous devons leur reconnaître, n'appartiennent qu'à l'adjectif isolé.

L'adjectif isolé est vague. appliqué à un substantif, il devient aussi spécial que la qualité elle-même. il y a Réciprocité entre l'adjectif et la qualité.

Il ne faut pas dire que l'adjectif pris à part ne peut pas en lui-même être aussi général, aussi vague qu'on le trouve la qualité qu'il représente, au moment où il plaît à l'esprit de le détacher de l'individu qui en est doué. au contraire, quand par une opération opposée, l'adjectif est par le langage attaché à un substantif spécial, il sert alors à la détermination particulière de l'objet, tout comme la qualité qui représente l'adjectif au moment où elle est saisie dans l'objet et reconnue comme inséparable de l'objet, sert à distinguer cet objet de tout autre objet de la même nature, et à l'individualiser de la manière la plus complète. en un mot, il y a une identité absolue entre la qualité et l'adjectif considéré dans l'objet. la qualité de

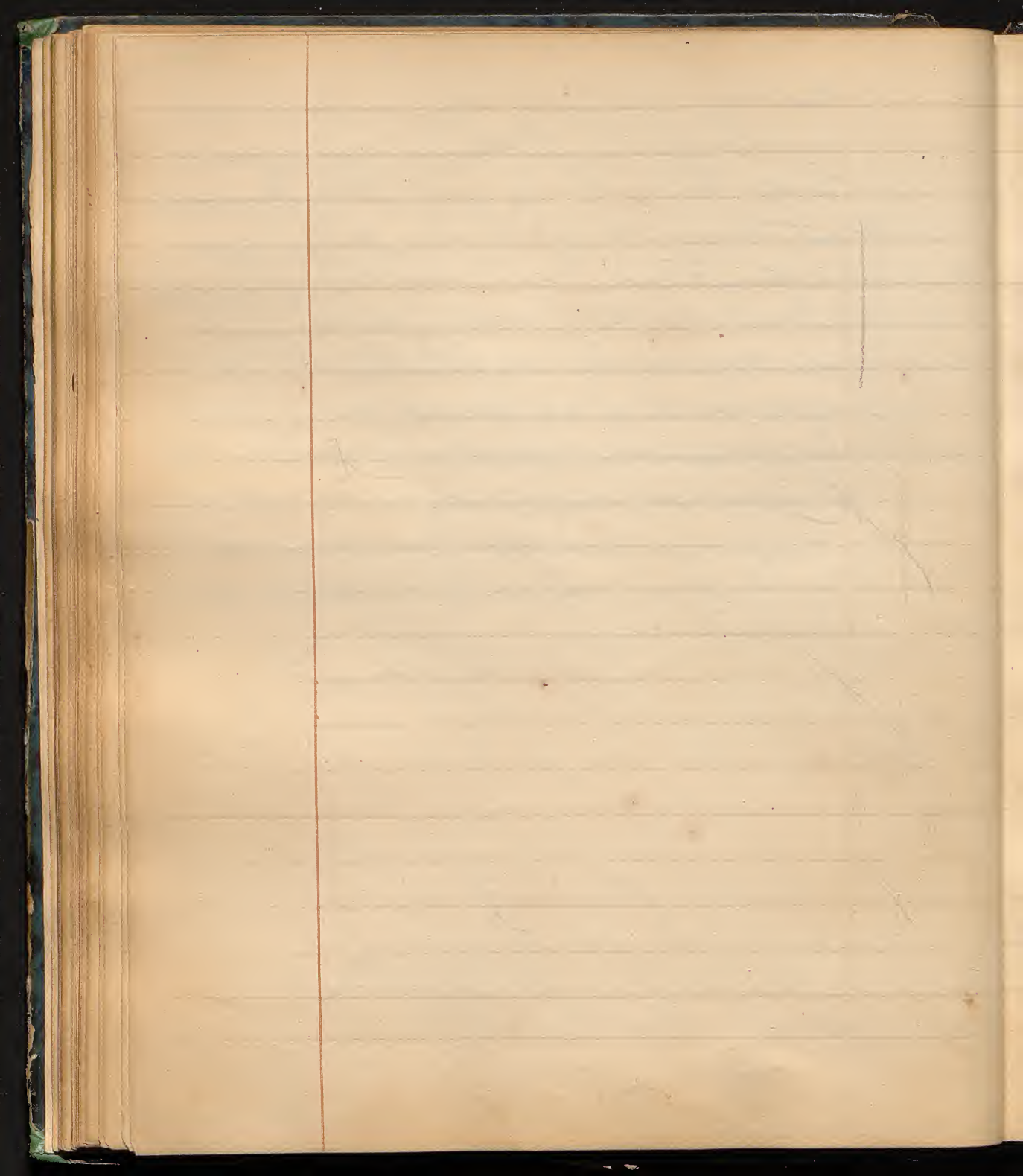
Déterminer, et sert à son individualité. considéré à part de l'objet, abstraction faite de l'objet, la qualité n'est plus qu'un attribut commun, plus ou moins général, plus ou moins vague, et qui n'a point d'existence réelle, individuelle, hors de l'individu qui la soutient. de même l'adjectif considéré à part du substantif exprime une notion générale; joint au substantif, il fait partie de son déterminé; il intervient comme un des éléments qui le constituent. en un mot en cas de l'addition de l'adjectif ou du qualificatif au substantif auquel il convient, tend à reproduire dans le langage, l'unité de la qualité avec l'objet qui semble inséparable dans la nature, mais qui ne l'était pas tellement que l'esprit ne pût en vertu de l'abstraction, dont il se sent doué, la détacher de l'objet, une fois qu'il l'a eue reconnue dans plus d'un objet. voilà comment s'opère ce phénomène singulier, que le général sert à préciser le particulier, phénomène qui semble au premier coup d'oeil en opposition complète avec l'origine et la nature propre de l'adjectif.

C'est un point de vue : l'adjectif qui sert à une proposition tout entière, par cela seul qu'il est le résultat et l'expression d'un jugement.

Les adjectifs ont encore besoin d'être envisagés, et tant que qualificatifs, sous un nouveau point de vue, et ce point de vue est implicitement et intimement contenu dans le premier. L'élément nouveau

L'un nous trouve dans l'adjectif, c'est que tout adjectif au
 moment qu'il est joint à un substantif qu'il détermine, représente
 par cela même une proposition toute entière. ainsi, « la montagne
 haute » représente pour l'esprit, s'il veut analyser les termes dont il se
 sert, le mot: « la montagne qui est haute », ou « la montagne à laquelle
 convient la qualification appelée hauteur ». cela est si vrai qu'il y a des
 cas où nous reconnaissons la facilité avec laquelle le copule précédé du
 relatif, qui « peut être insérément un substantif et un adjectif.
 ainsi dans ces deux phrases: « la montagne haute s'aperçoit de loin »;
 et « la montagne qui est haute s'aperçoit de loin », il n'y a rien
 absolument de changé. de part et d'autre, nous voyons un attribut
 particulier attaché par l'esprit à un sujet. seulement dans le second
 cas l'esprit a en quelque sorte forcé le langage à exprimer au dehors
 ce qui est implicitement contenu dans le mot: « la montagne », et
 « haute »; et en effet quand l'esprit aperçoit un objet avec toutes
 ses qualités, et qu'il lui plaît de mettre en relief une de ces
 qualités, il juge par là qu'il a implicitement reconnu la coexistence
 de la qualité avec l'objet. Si maintenant l'esprit veut parler sa
 pensée, comme la pensée contient implicitement un jugement, le
 langage devra, quel qu'il soit le procédé qu'il emploie, nous
 présenter une proposition, puisqu'au fond que l'esprit a conçu un
 jugement et qu'il veut produire au dehors ce jugement, le résultat

Dans le langage est une proposition. or, comme dans ce cas, c. à. d. quand
l'esprit veut affirmer une qualité d'un objet, le langage lui fournit un
adjectif, nous pourrions être certains qu'il y a dans l'adjectif une proposition
tout entière, et qu'un adjectif joint à un substantif implique toujours
nécessairement l'existence, entre le substantif et l'adjectif, de la copule,
un des trois éléments nécessaires à la proposition. nous pourrions
encore aller plus loin; et de ce que nous venons d'admettre, il me semble
légitime de conclure que l'adjectif seul tel qu'il est conçu par le
langage, tel que nous le présentons à l'Esprit, contient virtuellement en
lui-même une copule prête en quelque sorte à recevoir le sujet quel qu'il
soit, et qui manque à la constitution définitive de la proposition
dont l'adjectif contient en lui-même déjà deux éléments, la copule et
l'attribut. —



Vingt-septième Leçon.

De l'adjectif. (suite.)

L'adjectif sert 1.^o d'attribut à une proposition; 2.^o d'attributif à un objet, en lui ajoutant un caractère nouveau. ces deux emplois n'en font qu'un, s'il est vrai que l'adjectif dans le second cas représente une proposition dont la Copule serait disparue.

Les observations que nous avons faites dans la dernière leçon sur l'analyse de l'adjectif doivent à en faire connaître le double emploi. Ainsi l'adjectif sert d'attribut à une proposition, comme dans *la montagne est haute*; quelquefois même d'attribut, dans certaines langues, à lui la Copule: ainsi en latin, *ille et mons*. En second lieu, l'adjectif sert à déterminer un objet, et à le distinguer par l'addition d'un caractère nouveau, de tout autre objet aux quels il est identique. il est clair que ces deux emplois, logiquement parlant, n'en font qu'un, et qu'ils entrent tous deux dans le caractère de l'adjectif qui est d'être attributif. cela est vrai, surtout si on admet l'analyse que nous avons précédemment donnée de l'adjectif, analyse qui nous a permis d'y reconnaître l'existence de la copule, d'exprimer même de la proposition, implicitement contenue. en effet l'adjectif que les langues anciennes plaçant si près du substantif qu'il en suit le genre et le nombre, n'est dans cette théorie que l'attribut d'une proposition dont la copule a disparu par suite de la rapidité du langage. tout comme l'esprit aperçoit dans la

Montagne la qualité de « haute », de même le langage qui tend à reproduire, autant qu'il lui est possible, la totalité de l'idée, attache immédiatement la qualité au sujet qui la supporte. voilà pourquoi le langage peut se dispenser d'exprimer la copule que nous trouvons implicitement comprise dans l'adjectif. il y a synthèse dans l'esprit, et le langage s'efforce avec le moyen qu'il possède de reproduire aussi facilement qu'il peut cette synthèse par laquelle les idées trouvées par l'observation sont intimement unies les uns aux autres.

Cette théorie est confirmée par l'exemple de la langue Japonaise : dans tout l'adjectif on trouve le radical qui est l'expression de la qualité, plus une affixe qui n'est autre que le verbe être. en sorte que la haute montagne = elle est haute la montagne.

Il n'est pas inutile pour appuyer l'analyse que nous avons donnée la dernière fois de l'adjectif, analyse de laquelle nous faisons dériver les emplois divers de cette partie du discours et qui pour nous est la base de la théorie que nous en présentons, de rendre compte de l'usage d'une des langues les plus reculées de l'Asie, qui reproduit d'une manière très-compacte, tout les éléments que nous avons trouvés dans l'analyse de l'adjectif. nous avons dit qu dans « la montagne haute l'aperçoit de loin », l'analyse permettait de reconnaître une double proposition : 1^o une proposition principale : « la montagne l'aperçoit de loin » : 2^o une

proposition incidente tendant à préciser ou à déterminer d'une manière quelconque le sujet de la proposition principale. cette proposition incidente se distingue de l'adjectif, qui dans la proposition principale modifie le sujet de cette proposition. si l'adjectif contient réellement une proposition, « la montagne haute » signifiant à « la montagne qui est haute ». or, dans la langue japonaise, on trouve dans tout l'adjectif un radical représentant la qualité qui fait l'adjectif, plus la copule qui est le verbe substantif « être ». ainsi pour les japonais « la montagne haute » revient à « elle est haute la montagne ».

He croyoit pas que notre méthode d'expression soit la plus naturelle. le japonais représente mieux ce qui se passe dans l'esprit : c'est l'est la qualité qui frappe d'abord, puisque c'est ce qui se présente le plus à l'esprit. la langue qui affirmera l'existence de la qualité avant celle de l'objet sera plus naturelle : c'est le cas du japonais.

Il semble, accoutumé que nous sommes aux procédés rapides de nos langues que « la montagne haute », soit une manière plus naturelle d'exprimer l'idée. il n'en est rien cependant, si pas « naturelle » on entend plus conforme à l'expression de l'idée représentée par les mots. en effet la formule de la langue japonaise peut être dite plus naturelle, in cas que elle représente plus fidèlement ce qui s'opère en nous. supposons nous en face d'une montagne élevée : qu'est ce qui nous frappe d'abord, ou de la hauteur de la montagne ou de la montagne elle-même ? si il est vrai de dire que

Les deux idées doivent se présenter simultanément à l'esprit pour que
 le fait de connaissance ait lieu, il est également incontestable que c'est
 à la qualité que l'esprit donne la plus grande partie de son attention. il
 est incontestable que dans les individus ce sont les caractères qui les
 distinguent, les attributs qui les singularisent, que nous connaissons
 d'abord et auxquels nous faisons plutôt attention. et cela est si vrai,
 qu'un individu ne nous est connu que par les caractères qui le
 sont spécialement propres. or, si c'est bien la qualité qui nous frappe
 d'abord, si c'est bien elle qui attire spécialement notre attention, toute langue
 qui pourra l'existence de la qualité avant celle de l'objet, sera plus naturelle
 que celle qui placera l'objet avant la qualité; en usant qu'elle
 reproduira d'une manière plus fidèle la marche de l'esprit dans
 l'acquisition de l'idée complète de l'objet. Dans la langue japonaise, il
 n'en passe rien autre chose. ainsi dans la proposition: y il est haute
 la montagne, nous trouvons d'abord l'affirmation de la qualité
 comme existante; puis l'indication de l'objet auquel convient cette
 qualité: la montagne. Si les observations que nous venons de faire
 sont exactes, il est évident que le procédé japonais tend à reproduire
 avec une fidélité remarquable la marche que nous avons reconnue
 être la plus naturelle dans l'esprit.

La différence qui existe entre les deux procédés, c'est que le
 nôtre est plus rapide, et plus favorable à la poésie.

Maintenant quelle différence y a-t-il entre le procédé japonais et celui de la langue qui comme la nôtre juxtapose la qualité à l'objet auquel elle convient ? il y a cette différence qu'au lieu de nous faire assister au travail de l'esprit dans l'acquisition de la notion, et au lieu de reproduire lentement ce travail au moyen de cette proposition *「elle est haute」*, qui précède *「la montagne」*, la langue qui place immédiatement l'adjectif auprès du substantif font disparaître ce travail de l'esprit, et étendent ou au moins cachent sous le vêtement de l'acte l'affirmation de l'existence implicitement contenue dans l'adjectif. il en résulte que le procédé de la dernière langue est plus rapide et par conséquent plus favorable à la poésie que celui de la langue qui comme le japonais résout l'adjectif dans le thème logique.

Remarquons bien aussi que l'adjectif japonais est *「indéclinable」*. c'est une formule concrète qui contient une Copule

Et un attribut extérieurement exprimé.

Une particularité qu'il ne faut pas oublier et qui résulte de la composition de l'adjectif dans la langue japonaise, c'est qu'il est *「indéclinable」*. en effet au radical exprimant la qualité qui constitue à proprement parler l'adjectif, est joint l'auxiliaire *「être」* à la troisième personne. il en résulte que l'adjectif est une formule concrète, qui contient une Copule et un attribut extérieurement exprimé; ainsi tout adjectif en cette langue signifie: *「il est rouge」*, *「il est bleu」*. cette différence est importante; et elle fait d'autant mieux ressortir les caractères propres de

L'adjectif dans le système de la langue qui le conçoit comme inhérent au substantif.

Dans nos langues on conçoit que l'adjectif suit la destinée du substantif, comme la qualité suit celle de l'objet.

Dans ce dernier langage on conçoit que l'adjectif suit la destinée du substantif, tendant à s'en rapprocher de plus en plus, et que le substantif exprime sur cette partie du discours une sorte d'attraction marquée par la déclinaison. C'est de là en effet qu'il résulte tel nombre et tel genre. Cela doit être. Si l'adjectif est bien dans le langage ce que la qualité est dans la nature, puis que la qualité inhérente à l'objet suit nécessairement le diverse accident qui peuvent modifier cet objet. Le rôle de l'adjectif est mis dans tout son jour par la différence même du procédé dont nous venons de parler, procédé qui montre l'adjectif envisagé d'une manière beaucoup plus indépendante qu'il est dans nos langues, en ce que l'un des termes de la proposition, que nos langues en ont fait disparaître y est explicitement et extérieurement exprimé.

Nous venons d'exposer la théorie de l'adjectif, théorie justifiée par leur emploi dans les langues anciennes et modernes. Nous nous proposons à nous faire une idée exacte de la nature intime de cette partie du discours. Pour pénétrer plus avant dans les secrets de la langue, nous allons comparer l'adjectif que nous appellerons « Européen », à l'adjectif d'une langue de l'Asie; et cette comparaison nous a permis de comprendre d'une manière plus nette

La nature et la valeur de l'adjectif, tel qu'on nous le connaît dans notre langue - il nous reste à donner quelques éclaircissements sur une classe particulière d'adjectif, qui a tous les caractères de cette catégorie de mots, mais qui s'en distingue par quelques attributs qu'il est bon d'indiquer. —

Catégorie d'adjectif : „ adjectif naturel „, adjectif intellectuel „. Classification peu utile. —

Plusieurs Grammairiens ont cherché à établir des catégories parmi les adjectifs. quelques adjectifs, tels que „ blanc „, „ rouge „ ont été appelés par eux „ adjectifs naturels „. D'autres, tels que ceux dont nous venons parler, ont reçu le nom „ d'adjectifs intellectuels „. il nous semble que cette classification est au fond peu utile. on a sans plus la formation de l'adjectif en disant avec tout les Grammairiens que les adjectifs sont les mots qui représentent les qualités, tout comme les substantifs représentent les individus.

Il y a une classe de mots qui se rattachent aux adjectifs : ils appartiennent à certains sens de l'esprit, et ont été appelés ^{quelques fois} „ métaphysiques „. ils se rattachent à ce que les Logiciens appellent des propositions universelles, limitées ou individuelles. ainsi les langues ont des mots destinés à donner ces trois caractères aux propositions : ainsi „ tout „, „ quelque „, „ chaque „. —

Il est vrai cependant de dire qu'il existe dans presque toutes les langues un certain nombre de termes que leur emploi rattache irrégulièrement à la catégorie de l'adjectif, qui dans leur origine appartiennent à certains sens de

L'esprit, et en ont pu par conséquent être appelés par quelques Grammairiens, « adjectifs métaphysiques ». ainsi souvent il nous arrive en parlant de l'objet externe ou l'interne d'insinuer des propositions universelles, limitées ou individuelles. Dans le premier cas, si celui qui parle donne au sujet de la proposition un sens très-général, universel; si par exemple il applique une qualité quelconque à tout tel individu d'une classe, les logiciens disent que la proposition est universelle. D'un autre part, si l'objet dont on parle est désigné d'une manière reconnaissable, si l'individu est spécifique, on dit que la proposition est singulière ou individuelle. enfin si la qualité n'est attribuée par l'esprit qu'à un certain nombre d'individus, la proposition n'est plus alors ni universelle, ni individuelle: elle est seulement limitée au nombre d'objets dont on parle. ces trois espèces de propositions donnent lieu à l'emploi de trois mots ou de trois espres de mots dont l'un indique l'universalité, l'autre l'individualité, et le 3^e un certain nombre seulement d'objets dont on parle. or beaucoup de langues, et entre autres la langue française, nous présentent des mots destinés à donner aux propositions de triple caractère que nous venons de leur reconnaître.

Ainsi dans cette phrase: « tout homme est mortel », « chaque homme est mortel », « tout », et « chaque » sont des adjectifs, mais ce sont des adjectifs d'une espèce différente de ceux que nous avons examinés. leur but est d'indiquer quel esprit attribue la qualité de mortel à la totalité

Des états dont il parle. en un mot adjectif sont destinés par la langue à figurer dans les propositions d'état universelles. nous pourrions donc dire que les adjectifs "tout", "chaque", "chacun", &c. sont le produit d'un tel particulier de l'esprit, que leur existence est due à la nécessité d'exprimer certains rapports sous lesquels sont envisagés les réalités. la classe de cet adjectif que nous ne devons pas énumérer ici, parce que le usage de la langue ne sont pas en ce point uniformes, est quelquefois tout considérable.

Comme tous les adjectifs ce mot suit la destinée du Substantif; mais ils expriment aussi des vues abstraites et purement métaphysiques; ils ont aussi une existence moins réelle que cet autre adjectif, qui prennent également naissance dans les vues particulières de l'esprit. "tout", "chaque" n'existent nullement dans les objets.

Quel que soit le nombre de ces adjectifs, on trouve toujours que leur caractère est d'une part de suivre, comme tous les mots de la classe à laquelle ils appartiennent, la destinée du substantif; de l'autre, d'exprimer des vues abstraites et purement métaphysiques, & la différence de l'autre adjectif qui représentent toujours une qualité inhérente à un objet, soit intérieur soit extérieur. L'idée contenue dans l'adjectif "tout", dans l'adjectif distributif "chaque", dans l'adjectif négatif "nul", "aucun", est certainement d'une autre nature que celle que produisent les adjectifs représentant les qualités appartenant aux objets extérieurs, ou même les

Adjectifs représentent des qualités à l'aide desquelles l'esprit veut modifier certains actes de l'âme ou de l'intelligence; cette dernière classe d'adjectifs prend bien, comme celle des adjectifs, "tout", "chaque", "aucun", son origine dans les faits particuliers de l'esprit: mais on peut dire qu'ils ont une existence plus réelle que les adjectifs "tout", "chaque", "de..."; qui n'existent en aucune façon dans les objets auxquels on les attribue. Quel que l'homme sente en lui-même, et qu'il observe autant qu'il lui est possible, les faits qui se passent dans son intelligence, la comparaison de ces faits entre eux peut certainement le mettre en état d'y reconnaître certaines qualités, certains caractères, qui dans le langage parlé, donneront naissance à des adjectifs. L'adjectif ici sortira de l'individu ou de l'objet; tout comme quand nous examinons des objets extérieurs, nous pourrions abstraire la qualité de la substance. mais on ne peut en aucune façon identifier ces adjectifs des faits de l'intelligence avec les adjectifs tels que "tout", "chaque", "de...". Ces adjectifs en effet, ou pour mieux dire, l'idée qui leur donne naissance, n'existe pas plus dans les objets intérieurs qu'extérieurs. ils appartiennent en propre à une vue particulière de l'esprit, qui s'élève du particulier, au général, à l'universel, éprouve le besoin de marquer la proposition dans laquelle ils sont exprimés au trois degrés d'un caractère spécial, auquel l'individualité, la généralité, l'universalité puissent être reconnues. (Voilà pourquoi quelques

Grammaticaux sont en contestation.)

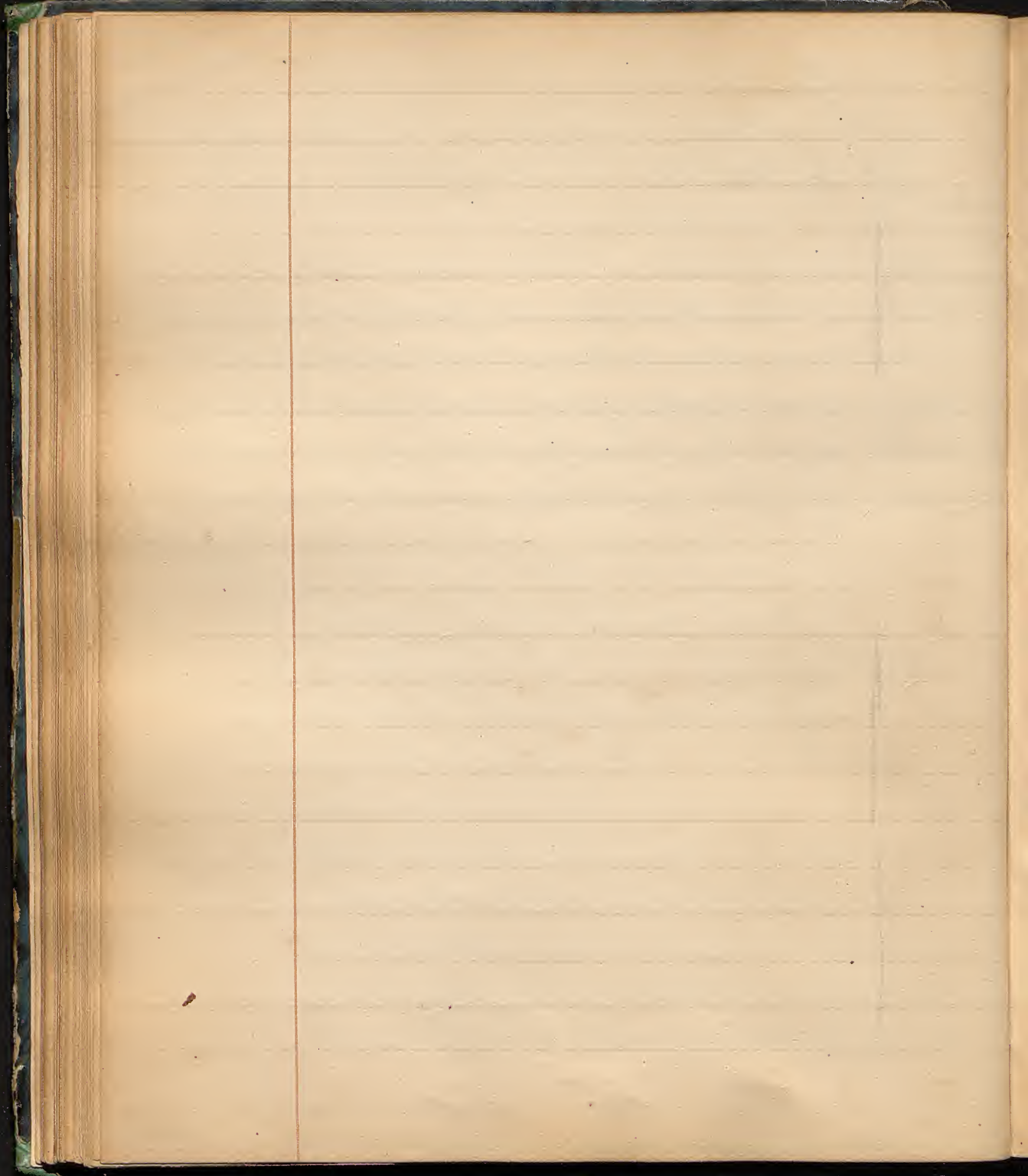
Ces mots peuvent être regardés comme des adjectifs : ils s'en diffèrent
L'un par l'origine et non par l'emploi : du reste, ils prêtent aux langues une
singulière précision.

La véritable nature de ces mots est à peine reconnaisable avec raison pour
des adjectifs, on peut les distinguer de cette classe de mots non point par leur
emploi, mais par leur origine. et nous verrons, à leur exemple, en même temps
que nous rangerons ces mots dans la classe des adjectifs proprement dits,
faire ressortir ce qu'ils ont de propre et montrer que ce sont des mots exprimant
des idées abstraites, mots qui prêtent aux langues une précision
en leur permettant de reproduire au moyen de sons un nombre souvent
considérable d'idées abstraites, que la réalité ne fournit pas directement,
mais dont l'esprit a besoin d'être marqué, s'il veut exprimer d'une manière
complète et précise tous les rapports sous lesquels il l'envisage. —

9
voies internes et
idiot.

cette vue est
très juste.

(Des grammairiens
sans doute cités
plus haut.)



Vingt-troisième Leçon.

De l'Adjectif. (suite.)

Nous avons distingué une classe d'adjectifs destinée à marquer l'étendue d'une proposition. Les Logiciens considèrent la proposition sous trois points de vue. Pour les propositions particulières nous avons *aliquis*, *quelqu'un*, *certain*, *quidam*, *certus*. C'est un véritable adjectif.

Nous avons vu que les langues anciennes comme la langue française possèdent un certain nombre d'adjectifs dont nous avons fait une classe à part, adjectifs destinés à marquer le plus ou moins d'étendue d'une proposition. L'étendue de la proposition est considérée par les Logiciens sous trois points de vue. 1.^o la proposition est générale, absolue, universelle; 2.^o elle est particulière, sans toutefois être limitée; 3.^o enfin elle est singulière, f. à. d. ne porte que sur un individu désigné par des caractères spéciaux. Les mots *« tout »*, *« omnis »*, *« universus »*, *« pas »*, *« non »* et les mots *« nul »*, *« aucun »*, qui en sont la négation, sont destinés à marquer la première espèce de proposition. De même les propositions particulières, celles qui sont limitées à un certain nombre d'objets ou d'individus que l'on veut désigner d'une manière vague, ont aussi des adjectifs qui leur correspondent et désignent quelle est l'étendue de ces propositions. Ce sont, par exemple *« aliquis »*, *« quelqu'un »*, *« certain »*, *« quis »*. Quand on dit: *« quelqu'un est entré »*, par ce mot *quelqu'un*, on entend l'un des

Individuel qui font partie de l'humanité. il y a dans l'emploi de ce mot une sorte d'ellipse, qui, si elle était rétablie, nous montrerait, „quel qu'un,„ précédant un substantif qu'il qualifie et détermine. or nous avons appelé adjectif ce qui qualifie et détermine; par conséquent „quel qu'un,„ ou „quelqu'un,„ répondant à „quelque homme,„ est un véritable adjectif.

Cet adjectif désigne les Individus, mais sans les préciser, tellement que son caractère propre est l'indétermination.

Quant à la valeur de cet adjectif qui appartient à la classe de ceux que nous avons indiqués dans la dernière leçon, et qui font l'objet de celle-ci, on peut dire qu'il désigne les Individus sans les préciser rigoureusement, et il est en effet si loin de préciser les individus auxquels il se rapporte, qu'au contraire il a été inventé par le langage par suite de l'impuissance où se trouve celui qui parle, de désigner avec précision l'individu dont il parle. le caractère de ce mot et de ceux qui lui ressemblent est donc l'indétermination.

Comme le mot „tout,„ il représente une ou plusieurs parties de l'esprit.

Si maintenant on compare ce caractère à celui des adjectifs précédemment examinés, et à celui de l'adjectif „tout,„ on reconnaîtra qu'il est de la même espèce. „quel qu'un,„ „quelque,„ „certain,„ „bien,„ sont des mots qui nous devons appeler adjectifs et qu'il faut en

Même temps regardés comme appartenant à la même catégorie que le mot „tout“ pris également comme adjectif. c'est qu'en effet, le même que le mot „tout“, cet adjectif représente une vue particulière de l'esprit à l'occasion d'un objet.

Cet adjectif (quelque, quelque un) a pour but d'attirer l'attention sur un objet sans le désigner précisément. consultons l'Étymologie

Voici pour le caractère de cet adjectif; il nous reste maintenant à rechercher dans quelles propositions il se doit entrer. or, ici nous trouvons que le mot „quelque“ ou „quelque un“ courent bien à l'apex des propositions dans lesquelles nous les rencontrons; ces propositions se trouvant limitées à un objet, ayant pour but d'attirer l'attention sur cet objet sans le désigner précisément. l'étymologie confirme encore l'application que nous venons de donner.

Dans quelque un, un indique qu'il ne s'agit que d'un seul individu. il a d'abord eu la valeur nominative. cette valeur a disparu et fait place à un seul plus vague, si bien qu'on l'a confondu avec l'article. c'est une vue fautive. un répond au seul de unus dans certaines phrases latines; et en latin, il n'y avait pas d'article. est un adjectif indéterminé.

Commençons par le mot un, qui présente de la manière la plus vague l'individu dont il est parlé dans la proposition. quand on dit: „un homme est venu“, il paraît évident que l'adoption du numératif „un“ dans cette phrase a pris son origine dans le fait que réellement il n'y a qu'un homme, et

Que celui qui parle n'eût attiré l'attention de celui qui l'écoute sur un homme, il semble ainsi qu'a qui a déterminé à se servir du numératif „un“, c'est l'unité de l'individu qui a donné lieu à un jugement analogue de l'esprit. mais comme il a pu arriver que l'homme ne fût pas désigné d'une manière spéciale, le manque de désignation particulière accusant dans celui qui parle l'impuissance ou l'absence de désir de le faire connaître avec plus de précision, le mot „un“ adopté d'abord comme expression numérative,

x

est devenu dans le cas de la proposition que nous examinons, synonyme de cette idée : „un certain individu que je ne nomme, ou que je ne puis pas désigner davantage, est venu“. on voit comment le sens du numératif a peu à peu disparu pour faire place à un autre sens plus vague et plus général. ce sens l'est tellement que les Grammairiens l'ont presque toujours confondu „un“ avec l'article. car on fait deux classes d'articles : dans la première on place „le“, „la“, dans la seconde „un“, „une“.

Nous ne pouvons partager cette vue qui appartient à Dumasail. nous regardons au contraire „un“ comme un adjectif de l'espèce de ceux que nous venons d'examiner, et si vague que l'on trouve dans ce mot, n'autorise pas à le considérer comme un article. car, comme nous le venons, il manque du caractère propre de l'article : la langue latine emploie „un“ dans le même sens que la langue française; mais il est évident que la 6^{me} son premier sens est le sens numératif. Dumasail a cité plusieurs exemples de cet emploi, en y ajoutant cette

Réflexion: « Quant au mot „un“, désignant un qui dans, c'est un mot qui nous
 vient du latin „per exemple dans un phrasal; qui est hic homo? an ad
 amator? — sic est unus socius violentissimus. — sic est unus pater familiaris. —
 forte unam adspicio adolescentulam. » — il est remarquable que Donot
 commentant ce passage dit que Tercius a parlé selon un usage régulier et que s'il
 a dit „unam“, au lieu de „quamdam“, c'est qu'il y était autorisé par l'usage de
 son temps. ad exemplum imprimitur ad id autem qui se conformaient à
 l'usage de la langue parlée, nous montrent le mot „un“ employé dans le
 même sens en latin qu'en français. —

Quelque est plus difficile à appliquer. aliquid en latin vient de
quis interrogatif et de „alius“, qui répondrait à notre mot „autre“, dans un
 phrasal: „comme dit l'autre“. Dans quelque, nous trouvons le „quel“
 interrogatif et le relatif que, comme si on disait: „quel qu'il soit“.

Quant au mot „quelque“, il est plus difficile de rendre compte de la signi-
 fication à travers laquelle on a passé pour parvenir à ce mot dans des particularités
 qui paraissent lui assigner solidement, et l'appliquer à un individu qu'on
 ne peut, ou qu'on ne veut pas désigner spécialement. Latin „aliquid“
 qui signifie „quelqu'un“, paraît formé de „alius“, et de „quid“. S'il n'y avait
 par exemple que „quid“, on pourrait croire que le mot a perdu son premier
 sens d'interrogation pour arriver à désigner ce rapport vague „un homme
 quel qu'il soit“. Quant à alius, on ne voit pas ce qu'il a apporté à la

signification du composé. d'autre mot tel que „Luiquis“, s'appliquent plus facilement; c'est le pronom interrogatif répété. le mot français „quelqu'un“ se compose de „quelque“, avec le numératif „un“, on voit toujours dominer dans ce mot l'emploi du relatif ou du interrogatif relatif. ce relatif invite l'esprit à se bien entendre un mot avec lequel on le met en rapport. il y a dans l'emploi de ce mot une ellipse par laquelle ^{pas} ne passe l'esprit de ceux qui des premiers s'en sont servis, mais qui doit être remplie par le grammairien, s'il veut prendre ce mot avec son idée précise. —

D'autres adjectifs sont ceux qu'on appelle „pronoms démonstratifs“, avec l'article. —

Enfin la langue présente encore des mots destinés à désigner un individu d'une manière singulière, et à appeler sur lui l'attention, de sorte qu'on ne puisse le confondre avec d'autre. ces adjectifs (car nous les appelons ainsi, parce qu'on nous les trouve avec le caractère de déterminatifs) se divisent en deux classes. la première comprendra les adjectifs, ou comme on les a appelés les pronoms démonstratifs, „ce“, „celui“, „celle“, et même les mots „le“, „la“, quand ils sont employés pour rappeler un nom substantif dont il a été parlé précédemment, comme dans cette phrase: „la vertu fait le bonheur de l'homme; il faut l'aimer.“ la 2^e classe comprendra l'article „le“, „la“, en grec „ὁ“, „ἡ“, „τό“ —

La première classe de ce pronom démonstratif; il attire
l'attention sur l'objet dont on parle, et qui, s'il n'est pas présent, est imaginé
l'être: - celui a un sens un peu différent: il généralise: celui qui pratique
la vertu; f. à. D. l'homme qui s'en....

Commençons par la première classe, et choisissons nos exemples dans
la langue française, afin de nous en faire une idée plus nette. « ce », « cet », « celui »,
« celle », « cela » sont des adjectifs proprement dits, qui appellent l'attention
de l'auditeur sur un objet dont on parle, et qui, s'il n'est pas présent, est
au moins imaginé comme présent. quand on dit: « cet homme », « cet »
désigne un être particulier, reconnaissable, qui est, pour ainsi dire, sous la main
de celui qui parle, et que l'on fait remarquer singulièrement. Si le mot
« cet homme » se trouve dans la suite d'un discours, où il a été question
d'un individu de l'espèce humaine, le mot « cet » reporte aussitôt l'esprit
sur cet individu, quand même il serait absent. le mot « celui ». Dans
cette phrase: « celui qui pratique la vertu », présente un sens un peu
différent; et « celui » étant pour nous la réunion et comme la
synthèse de deux mots, il vient à dire: « cet homme qui pratique la
vertu »; mais ici « cet » n'a plus la valeur d'un déterminatif spécial,
et « cet homme qui » ou « celui qui » répondent à peu près exactement à
« l'homme qui ». aussi tout en considérant « celui » comme un adjectif qui,
quand il est suivi du relatif qui le détermine, désigne l'homme d'une

manière singulière, si nous ramenons « celui » à son élément premier, nous trouvons qu'il est une expression abrégée dans laquelle l'article paraît toujours comme l'élément intégrant.

En langue ancienne possèdent un mot de cette espèce. en latin, « ille », « ille », sont des expressions de rapports plus vagues et plus généraux, rapports qui seraient rendus d'une manière plus précise par les pronoms « hic », « hoc », « hoc » —

Cette classe se divise en deux sections: hic, hac, qui désignent l'individu d'une manière positive; il, ille, qui ne déterminent pas l'objet et font attendre un relatif avec une proposition pour donner un sens précis. *

Cette première classe se subdivise donc d'elle-même en deux sections dont le caractère commun est toujours de désigner l'objet ou l'individu d'une manière reconnaissable, mais plus ou moins positive. hic, hac, hoc en latin répondent parfaitement à la troisième espèce de ces propositions dont le but est de déterminer un individu d'une manière toute spéciale. « Ille », « il » comme en français, « celui », « celle » quoiqu'appartenant à la même espèce de propositions, peuvent cependant se rattacher à la 2^e classe sous un certain point de vue. quoique désignant des individus singuliers, ils peuvent être regardés comme appartenant à des propositions particulières, en ce qu'ils désignent par cet individu d'une manière reconnaissable, mais ne

font qu'appelés sus eux l'attention, l'espèce. le mot „cu“, „et“, comme „hic“, en latin activent et complètent pas eux-mêmes la désignation de l'individu. quand nous avons dit „et homme“, ou „hic homo“, nous avons dit tout ce qu'il faut pour que l'homme soit complètement déterminé. en cō. il de même de „cui“, „ille“, „iste“, dans le sens de „celui qui“, ? peut-on dire que la désignation soit ici aussi complète ? il est clair que non ; et nous voyons déjà que ce mot ne l'activent pas complètement. ce sont que des termes qui invitent l'esprit à attendre un relatif et pas suite une proposition ; et de plus ce n'est que cette proposition qui détermine avec précision l'individu dont on parle. —

De même le, la, destinés à rappeler une chose dont on a parlé, désignent les objets d'une manière précise.

Ainsi nous arrivons à la 3^e classe de propositions, propositions spéciales, individuelles. il en est de même de „le“, „la“, „lequel“ employés comme adjectifs de cette espèce, f. à. D. destinés à rappeler une chose dont on a déjà parlé. dans les phrases françaises que nous avons traitées à l'heure, „le“ représente l'adjectif latin „ille“, dans ce cas „le“, „la“, „lequel“ sont des adjectifs de l'espèce de ceux dont nous venons de parler, f. à. D. de ces adjectifs qui désignent les objets d'une manière plus ou moins précise, suivant qu'ils les mettent plus ou moins sous les yeux de l'auditeur. —

Deuxième classe. Et articles. ils désignent l'objet avec un degré
moins fort de détermination. — Du reste le, la semble venir de ille,
illa, dans le phrase on est motum signifiant point de cette, avec
la précision de hic.

Ce fait précédent nous sert de transition pour passer à la 2^e grande
classe d'adjectifs dont nous nous occupons maintenant. ces adjectifs
sont le, ha, les, diris, etc, comme nous le verrons tout à l'heure, du
latin ille, illa, illud. nous venons de dire que la première classe
désigne d'une manière singulière l'objet dont on parle. la 2^e classe
désigne bien aussi l'objet, mais plus particulièrement l'individu,
mais avec un degré moins fort de détermination. non seulement la
détermination est à moins marquée, elle est encore même un peu
différente. lorsqu'en latin on disait: illa quam vocant philoso-
phiam, il est évident que l'on avait intention de dire: cette
philosophie dont je parle. cette expression illa appartient à la
première subdivision des adjectifs de la classe que nous examinons.
quand cet adjectif est placé devant un substantif comme dans illa
philosophia, il paraît perdre sa valeur déterminative, et entre
dans la 2^e classe, celle des articles le, la, les. il est assez difficile
de marquer le progrès de cette altération, parce que l'article, dérivant
de cet adjectif ille, et n'ayant de valeur déterminative qu'un peu

Qu'il a conservé, en tant qu'adjectif, il est toujours permis quand on cherche des exemples de ce mot de faire dominer à son gré la valeur de l'adjectif ou celle de l'article; dans cette phrase: « illa philosophia quae vocatur Stoica », on peut dire que « illa » est un pronom, « cette », mais en même temps comme la proposition relative « quae vocatur Stoica » a un déterminatif suffisant dans « philosophia », et que d'un autre côté la langue latine ne possède pas le mot qui nous donne l'article, on pourrait dire aussi que « illa » est un mot surabondant et qu'il se présente sous le même jour que l'article, lorsque celui-ci n'a pas encore perdu complètement la trace de son origine. il semble donc que l'article vient de l'adjectif déterminatif « ille » qui dirige l'objet d'une manière déjà moins précise que « hic ».

Il n'est pas difficile de ramener l'article à la valeur adjectivale qu'il a eu d'abord, dans l'homme qui entre, il homo qui... de même que l'on rapproche il et elle de l'article dans « illa philosophia quae vocatur Stoica », c.à.d. « la philosophie qui s'appelle stoïque ». — ainsi dans Cicéron: « Tobiae » — « motetio » —

On comprend maintenant comment ce passage a pu et dû philosophiquement se faire; car, bien que dans son état et son emploi actuel l'article indique vaguement l'objet ou l'individu auquel il est joint, et non pas d'une manière précise et déterminée comme « ce » et « cette »: cependant si on lator ou voulait dire: « l'homme

Qui entre dans ce moment, on trouverait une proposition qui se rendrait à
 elle-ci: «cet homme qui entre dans ce moment», il est donc facile de
 rappeler l'article à son origine adjectif, de même qu'en ôtant à «ce»
 «cette», «ille», quelque chose de leur caractère spécial et déterminé, on en
 voit aisément se former l'article. cela est si vrai que l'article dans
 le principe tenait beaucoup de l'adjectif. quand si l'on voulait en
 latin, c. à. d. dans une langue qui ne possédait pas l'article, désigner
 spécialement un mot et attirer l'attention sur ce mot, il le faisait
 précéder de l'article *eo*. ainsi «*eo bibere*» venait à «*ce mot*
bibere». là il est facile de reconnaître combien l'article possède
 encore de sa valeur adjectif, ou, pour nous servir d'une expression
 plus exacte, d'adjectif indicatif, f. à. d. d'adjectif de la classe de
 ceux dont nous nous occupons maintenant. — 6

Vingt-neuvième Leçon.

De l'Article. (Suite.)

Origine et formation de l'Article

Pour terminer ce que nous avons dit précédemment sur l'article, nous devons rechercher quel en est l'origine, et le suivre depuis sa formation première jusqu'à son dernier développement.

Au moyen âge on sentit le besoin de l'article, et il naquit du pronom de la 3^e personne, « ille », qui portait toute indication; il faut dire cependant que d'abord notre article garda quelque chose du pronom indicatif, et ne s'employa que quand il fallut désigner spécialement un objet.

Au moyen âge et dans les plus anciens monuments de la langue française, le besoin de l'article se fait sentir, et c'est le mot appelé par les Grammaires, pronom de la 3^e personne, dont les formes donnent naissance à l'article Romain ou Français. au XIII^e siècle, Saint-Thomas qui enseignait en latin, pour appeler l'attention de son auditeur sur le mot qu'il voulait lui signaler spécialement, éprouvait le besoin d'un article dont la langue vulgaire lui donnait déjà l'idée. ce n'était plus le mot grec « το », comme dans le langage de Cicéron, mais un mot de la langue vulgaire « li ». c'est que « li » ou « el » était déjà connue depuis long-temps dans la langue, comme une altération de « ille ».

Depuis long-temps ce mot avait perdu sa valeur de pronom indicatif, pour prendre celle de l'article. L'usage dont nous parlons s'est perpétué jusqu'au milieu du XVII^e Siècle; et un Grammairien (Dumarsais) a cité cette phrase d'un philosophe, qui disant en latin, cédait aux inspirations de la langue vulgaire et disait: *de tantum excludit omnia*, f. à. d. le mot *tantum* exclut tout le reste. main en même temps que nous pourrions constater dans la langue vulgaire l'emploi d'un mot dérivé du latin *ille*, et d'où dérive notre article lui-même *le*, *la*, *les*, nous n'aurions pas oublié de constater un fait également important, si le mot *li*, *li*, *il*, *ou*, *el*, *ou*, *lo*, avait déjà la valeur d'article français, il est évident qu'il n'était pas aussi généralement employé. Avec l'emploi de l'article s'était perpétué pas plusieurs cas l'absence de ce mot, et quoique l'article eût dû sa naissance à un besoin senti par toute la langue moderne; le français dérivé du latin, conservant dans un grand nombre de cas, le tracé de son origine, s'était comme la langue dont il dérivait se passait fréquemment de l'article. ainsi on employa d'abord l'article dans les phrases où l'on avait besoin de désigner plus spécialement l'objet, de mettre sous les yeux de l'auditeur, d'attirer sur lui son attention.

On n'en sentait pas le besoin dans les ppds généraux à cette époque où il avait encore une valeur déterminative.

On le négligea au contraire, ou pour mieux dire, on n'en sentit

Par le besoin d'une phrase générale, d'une proposition qui exprimait
 un jugement absolu, d'une telle enfin où le mot même suffisait à la
 détermination précise de l'idée qu'elle représentait. ainsi dans cette phrase :
 « pauvreté il est par vice », la langue française ne mettait pas d'article,
 parce que pour celui qui parlait, comme pour celui qui écoutait, la proposition
 comme l'idée sur laquelle elle porte, était suffisamment précisée par le
 simple prononcé du nom substantif représentant ce vice. il y a
 mieux : l'article ayant été inventé pour attirer spécialement l'attention
 de l'esprit sur un objet singulier, comme dans cette phrase, le mot «
 « pauvreté » et « vice » sont pris d'une manière absolue et dans leur sens
 le plus général, on ne dut pas sentir la nécessité d'employer l'article,
 qui par l'espèce de détermination qu'il apporte dans le discours, eût
 ôté à la proposition le caractère de généralité qu'on voulait lui donner.
 plus tard l'habitude de joindre l'article à un grand nombre de substantifs
 qu'on voulait désigner d'une manière spéciale, entraîna le langage à
 le joindre à toute espèce de substantif, et à l'étendue de ce pp
 où l'emploi qu'on en fait est en quelque sorte en contradiction avec
 son origine. En effet dans la proposition générale comme « l'homme
 est mortel » il paraît que l'article a une destination différente de
 celle qu'il avait eue à l'origine où il était exclusivement affecté à
 la désignation précise et spéciale du nom qu'il précédait.

L'article a été amené par l'analogie à paraître partout en perdant sa valeur primitive. Ce n'est plus un pronom : c'est un article tout simple, sans aucune valeur spéciale.

L'analogie qui guide l'esprit à son insu, nous semble suffisamment rendre compte du double emploi de l'article, dont l'application a embarrassé les grammairiens. Ils n'ont pas fait attention que le double emploi de l'article, celui qu'on en fait dans les propositions générales, comme "la terre est ronde", venait du premier par analogie. Laisant de côté l'origine du mot, ils l'ont pris tel qu'on le présente maintenant la langue française, et n'y ont vu lui une qu'une expression de cas, lui autre qu'une expression de nombre. Il fallait, comme semble, suivre une autre marche, et pour connaître la valeur de l'article français, le prendre à sa naissance, le suivre dans son développement, en un mot en faire l'histoire. On eût vu alors l'article sortir d'un pronom indicatif latin destiné à attirer l'attention de celui qui écoute sur un objet particulier; on eût vu l'article conservé dans son emploi primitif la trace de cette origine, et n'être au commencement, comme il est dans Homère, qu'un pronom indicatif, déjà plus général que le pronom indicatif proprement dit. puis tenant compte de la loi de l'analogie qui tend à faire passer tout le fait de la langue sous une règle commune, on eût vu l'article s'étendre peu à peu à des cas pour lesquels il n'était pas primitivement

l'inventé, perdu en même temps le caractère de spécificité qu'il devait à son origine, et enfin arrivés au point d'être usités dans des phrases, pour lesquelles il n'avait par été inventé primitivement, et n'avoir de nouveau emploi une destination nouvelle qui semble contradictoire avec celle qu'il tenait de son origine. —

Note

Le chapitre de l'article dans le Grammaire Générale de P. Royer, est assez facile; Dans la Grammaire Générale et raisonnée de P. Royer, l'article a été traité d'une manière très peu supérieure, mais à ce chapitre Ducloux, Secrétaire perpétuel de l'Académie a joint d'importantes remarques dont nous allons donner un extrait. (Ch. cb. VII, pp. 102 et 199.)

la distinction d'article défini, indéfini, indéterminé ne sert qu'à éviter la confusion sur la nature de l'article, non pas qu'un mot ne puisse être pris dans un sens indéfini, mais alors il ne prend pas l'article: ainsi j'ai été traité avec honneur, il ne s'agit point de spécifier l'homme particulier qu'on m'a pu faire avec honneur, équivaut à Honorablement.

Il n'y a qu'une espèce d'article: «le», «la», «les»: il tient un nom d'une signification vague pour lui en donner une précise et déterminée: il se met devant tout les substantifs; à moins qu'il n'y ait un autre prépositif qui détermine le sujet et fasse la fonction de l'adjectif: ainsi «tout», «chaque», «quelqu'un», «certain», «un», «deux», &c... cet adjectif se met après le substantif déterminant les noms communs qui peuvent être considérés universellement, particulièrement, singulièrement, collectivement, distributivement.

L'article détermine et individualise le nom commun ou appellatif dont il est le prépositif, et il substantifie les adjectifs. on ne le met point en français devant les noms propres, parce que le nom propre ne peut marquer qu'un individu.

À l'égard de ce que les Grammairiens disent de l'article indéfini, partitif. Or il est aisé d'avoir ou qu'en sont point de l'article, ou que c'est l'article tel que nous venons de le marquer.

Un homme en adit; un marque l'unité numérique ou certain, quidam, puisque le même tour de phrase s'emploie pour les latins, qui n'avaient point d'article: forte unam aspicio adolecentulam, Cic. — unam est pour quandam. On est en français ce qu'il est en latin, on l'on disait uni et una, comme nous disons les uns.

De est point l'article pluriel indéfini de en (comme le prétend F. de); c'est la préposition de unie par une contraction avec l'article de, pour signifier un seul partitif individuel. ainsi des savans m'ont dit, est la même chose que certain, quelque, de des de entre des savans m'ont dit.

Et ainsi il n'y a qu'un article proprement dit, et les autres particuliers que l'on qualifie d'articles sont de toute autre nature; mais il y a plusieurs mots qui font la fonction d'article tels que les nombres cardinaux, les adjectifs possessifs, enfin tous ce qui détermine suffisamment un objet.

Pour éclaircir d'autant plus la question concernant l'article, examinons son origine, suivons-en l'usage et comparons enfin ses avantages et ses inconvénients. L'article tire son origine du pronom ille que les Latins

Employaient souvent pour donner plus de force au discours. » *illa* *urum* *domina* *fortuna* » ; » *ille* *ego* ».

Quoique ce pronom démonstratif et métaphysique répond plus aujourd'hui à notre *ce* qu'à notre *le*, notre premier article *le* ou *la*, qu'on trouve si souvent pour *le* dans Villahardouin, était démonstratif dans son origine ; mais à force d'être employé, il ne fut plus qu'un pronom explicatif ; *le* et ensuite *le* devint insaisissablement le pronom inséparable de tous les substantifs, de façon qu'en se joignant à un adjectif seul, il le fait prendre substantivement.

Reste à savoir si l'article est nécessaire ? s'il n'est qu'utile ? quand il l'est ? s'il y a du inconvénient ?

L'article répété, comme il l'est dans le français, rend le discours languissant : c'est un inconvénient, s'il est inutile. et dans plusieurs occasions on pourrait le supprimer sans que la phrase en souffrît. le latin n'est souvent d'un tour si vif que parce qu'il retranche pronom personnel, article, préposition ; ainsi : » *vincens* *Sic*, *Annibal* ; *victoria* *ut* *in* *ca* » en outre, il y a souvent beaucoup de caprice dans l'emploi de l'article.

Mais il est aussi des cas où il détermine le sens avec une précision qui ne s'y trouverait plus, si on le supprimait. ainsi dans cet exemple :

» Charles est fils de Louis. »

» Charles est un fils de Louis. »

» Charles est le fils de Louis. »

1^o quand il est indéterminé qui peut être commun à plusieurs choses ;

2.^o adjectif numérique un qui suppose pluralité d'antécédent ;

3.^o article indiquant un adjectif singulier. —

{ L'article est nécessaire ; et pourtant les Latins n'étaient point embarrassés à rendre ce idées avec clarté et sans article. leurs phrases, dans la corrélation, peuvent être un peu plus longues qu'elles ne le sont ; mais dans tous les autres cas, ils ont un grand avantage de concision sur notre langue.

De tout ce qui précède, on peut conclure que l'article sert souvent à la précision, et quoiqu'il y ait des occasions où il n'est que d'une nécessité d'usage ; c'est sans doute ce qui a fait dire un peu trop légèrement par Jules Scaliger, en parlant de l'article, « otiosum loquacissimumque tibi instrumentum ». —

(Cetle remarque de Scaliger n'est cependant pas fautive ; il a fort bien senti l'abus que fait notre langue de l'article, qui n'est plus, pour ainsi dire, en français qu'un accompagnement nécessaire du substantif, sans aucune valeur que celle d'indiquer le genre et le nombre.)

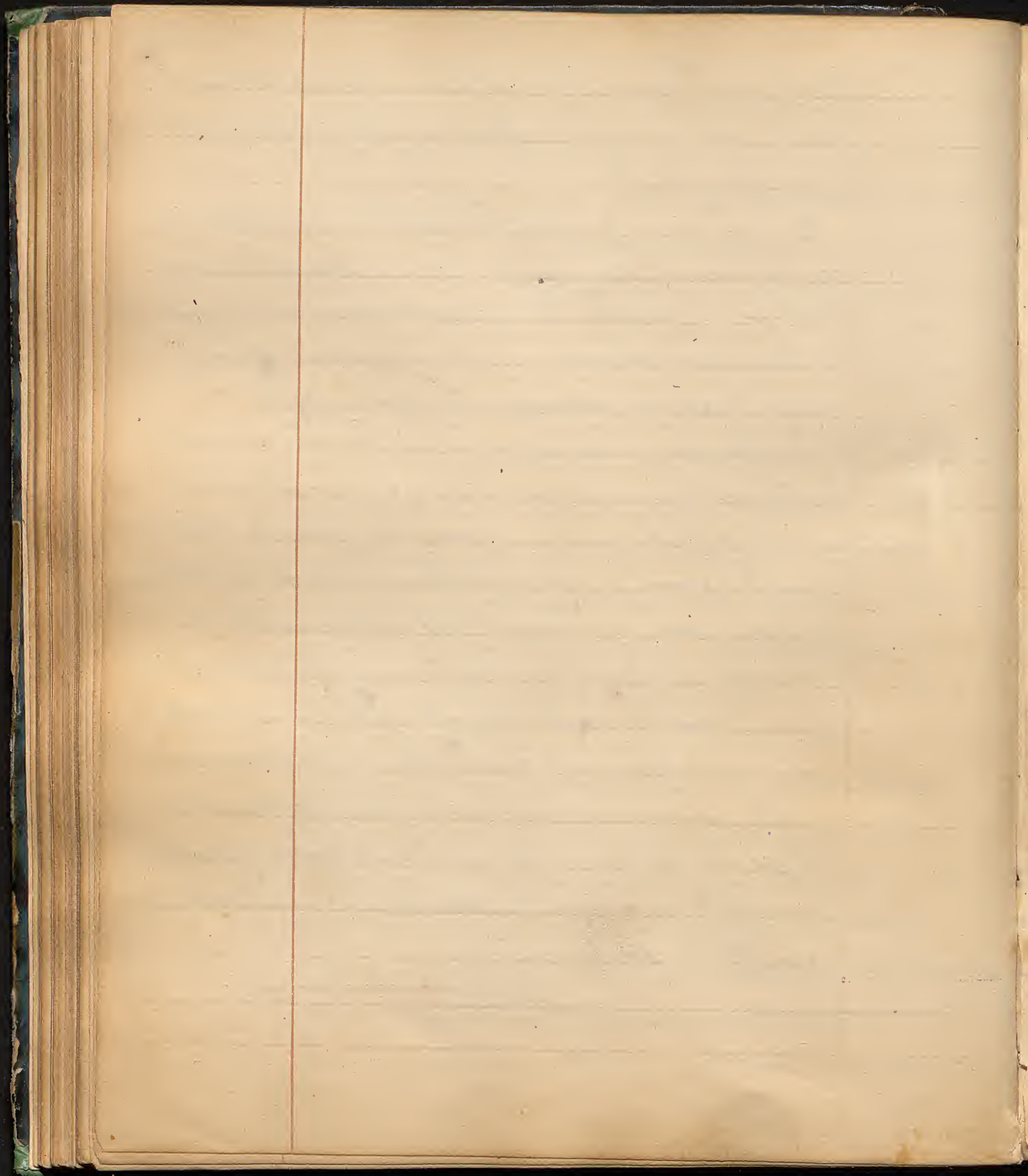
Ducloux ajoute :

Je finirai ce qui concerne l'article par l'examen d'une question sur laquelle l'Académie a souvent été consultée ; c'est au sujet du pronom suppléant le et la, que je distingue fort de l'article. on demande à une femme : « êtes-vous mariée ? » elle doit répondre : « je le suis » et non pas « je la suis ». Si la question est faite à plusieurs, la réponse est encore « nous le sommes », et non pas « nous les sommes ». mais si la question s'adressait à une femme entre plusieurs autres, on lui demanderait : « êtes-vous la mariée, la

Nouvelle mariée. ^e la réponse serait: „j'le suis“. — „telle-voilà nouvelle mariée“. — „j'le suis“. le pronom suppléant „le“ répond à toute phrase pareille, quel qu'il s'adue qu'elle ait.....

Voici la règle toutes les fois qu'il s'agit d'adjectifs, soit masculins ou féminins, singuliers ou pluriels, ou d'une proposition résumée par ellipse, le est un pronom de tout genre et de tout nombre. S'il s'agit de substantifs, on y répond par le, la, les, suivant le genre et le nombre..... Tout consiste donc dans la règle sub ce pronom, à distinguer les substantifs, les adjectifs et les ellipses.

Des Grammairiens demandent pourquoi dans cette phrase: j'en ai point vu la pièce nouvelle, mais je la verrai, en deux la ne seraient pas de même nature? c'est, répondrai-je, qu'ils n'en peuvent être. le premier la est l'article et le second un pronom, quoiqu'ils aient la même origine. ce sont à la vérité deux homonymes, comme „murs“, murs et „mûr“, mûr, dont l'un est substantif, l'autre adjectif. le matériel d'un mot ne décide pas de sa nature, et malgré la parité de son et d'orthographe, les deux la ne se ressemblent pas plus qu'un homme mûr et une muraille. à l'égard de l'origine, elle ne décide encore de rien. maturitas venant de maturus ne laisse pas d'en différer. c'est, dira-t-on peut-être, ici un disparate de mots; j'y consens: mais en fait de grammaire et de philosophie, une question de mot est une question de chose. —



Trentième Leçon.

Du Pronom.

Les Pronoms sont une Classe de mots à part.

Nous allons examiner aujourd'hui la classe de mots que l'on appelle « pronom ». nous disons classe de mots, et c'est à dessein. car bien que les Grammairiens soient d'opinions différentes sur la place que doit occuper le pronom dans l'examen analytique des divers éléments de la proposition, tous cependant s'accordent à reconnaître qu'ils forment une classe à part distincte des divers espèces de mots analysés jusqu'ici.

Les Grammairiens sont peu d'accord sur le pronom.

Possius le définit de la manière la plus vague : selon d'autres c'est un Vice gerant du nom, un proconsul.

Nous n'examinerons pas en détail les diverses opinions des Grammairiens sur la nature des pronoms : nous rappellerons seulement les plus saillantes. Dans le siècle dernier, le père Bufus attaqua la définition de Possius qui dans son traité « de Analogia » définit le pronom : un mot qui 1.^o se rapporte à un nom ; 2.^o signifie quelque chose par lui-même. La critique du père Bufus est légitime ; mais si Possius, qui a une connaissance approfondie des langues grecque

Et latine joignait des études solides en Grammaire générale, n'a pu donner du pronom une définition plus nette, si Sanchez le confond avec le nom qu'il remplace selon lui, si des Grammaires ont pu avec l'abbé Girard l'appeler le Vic-gérant du nom, si d'autres Grammaires ont été jusqu'à comparer le rapport qui existe entre le nom et le pronom à celui qu'on trouve entre Consul et Proconsul, on est fondé à recourir à ce qu'il y a d'autre ce mot quelque chose de très-obscur, pour donner lieu à des observations si contradictoires: nous examinerons d'abord la valeur du mot pronom, puis constatant des divers emplois de ce mot, nous essayerons d'en déduire une théorie générale.

Est-il vrai de dire en général que le pronom tient la place du nom?

Pronom (*Pronomen, appropriata*) signifie à qui tient la place du nom. quand on a appelé pronoms les mots ego, tu, ille, il faut qu'on se soit aperçu que ces mots remplaceient d'autr. le discours ce qu'on appelle nom. mais cette vue ainsi généralisée et appliquée comme dénomination aux pronoms des trois personnes, est-elle à l'abri de toute critique? c'est la première question que nous dirons nous poser, et pour l'examiner nous commencerons par le pronom de la 3^e personne.

Du pronom de la troisième personne; on a tiré de cette vue aux pronoms des deux autres personnes.

Dans cette phrase: „Alexandre vainquit Darius: il ouvrit à l'Europe le chemin de l'Asie,„ nous trouvons que le pronom „il„ remplace ici le nom „Alexandre„. Il le remplace en effet exactement: car si le pronom n'existait pas, nous serions forcés pour rendre notre idée de répéter le nom „Alexandre„ au second membre de phrase. il est donc démontré que le pronom „il„ remplace de la manière la plus complète le nom „Alexandre„. mais suivons la définition des Grammairiens: le mot „Alexandre„ est un nom: donc le pronom est un mot qui remplace le nom. telle est la suite d'idées par laquelle les Grammairiens ont été conduits à définir ainsi le pronom. partant de ce fait réel et vrai dans certains cas, ils l'ont généralisé et appliqué au pronom de la première et de la seconde personne. ainsi le mot „tu„ dans cette phrase: „grand Dieu, tu as créé le monde,„ a été regardé comme remplaçant le mot „Dieu„: et par cela même rangé dans la catégorie des pronoms. le mot „je„ dans cette phrase: „je suis le Dieu des armées,„ a été considéré comme représentant le mot „Dieu„, et par cela même appelé „Pronom„.

Dans le pronom de la 3^e personne, ce n'est pas le nom que il remplace, mais ce qui constitue la personnalité de l'individu que le nom désigne. le pronom est à la place d'un individu, et non point à la place d'un nom. il rappelle l'être dont on a parlé, par ce qui fait son „moi„.

Examinons si cette extension donnée à la signification du pronom qui

fourrant à celui de la 3^e personne, est de tout point légitime. quand on
 dit: „Alexandre vainquit Darius: il ouvrit à l'Europe... &c...”, „il”
 est un mot spécialement destiné par le langage à rappeler un être
 déjà nommé, l'être duquel on veut parler, de quelque nature qu'il soit.
 mais quel est celui de ses caractères qu'on veut spécialement rappeler?...
 il semble que ce soit quelque chose de plus intime à la personne; il semble
 qu'on veuille mettre en scène non pas seulement son nom, ou quelque un
 de ses attributs qui le distingue, mais son individualité en elle-même
 et comme sa personnalité. ainsi d'ail la phrase que nous avons
 prise pour exemple, ce n'est pas précisément le nom d'Alexandre avec
 son sens propre que nous voulons rappeler, ce n'est pas spécialement
Alexandre, filz de Philippe, roi de Macédoine, vainqueur de Darius &c...;
 mais bien, à mon avis, l'individualité d'Alexandre, ce que nous
 appellerions en nous-mêmes le moi ou notre âme, et que nous
 supposons exister dans les autres comme en nous. prenons toutes
 les phrases où ce pronom se rencontre, examinons la fonction qu'il
 remplit dans chacune d'elles, et toujours nous arriverons à ces résultats
 que le mot „il” est un mot consacré par le langage à exprimer tout
 être possible, quand on l'a déjà désigné dans le discours. ce
 être qu'on peut représenter par le pronom, nous sont étrangers, et
 c'est là ce qui distingue le pronom de la 3^e personne des deux autres.
 c'est de ce point de vue que le mot appelé pronom tient toujours la

Place d'un nom, que les Grammairiens ont partiellement établi une définition applicable à tous les pronoms. pour nous, il semblerait plus juste de dire que ce mot est un pronom, non pas parce qu'il tient la place d'un nom; mais qu'il tient toujours la place d'un nom, parce qu'il a cette propriété singulière de rappeler dans le discours un être dont il a été fait mention, et de le rappeler par ce qui fait son moi. « il » ne représente donc pas le nom, mais la personne même qui porte ce nom.

Passons au pronom des deux autres personnes.

De plus que dans le pronom de la 3^e, il y a dans le pronom de la 2^e personne, appel à la personnalité: et ce caractère nouveau doit être bien mis en relief le nom à la place du pronom. Donc il ne tient pas la place du nom.

Dans « tu es grand, ô mon Dieu », « tu » tient-il exactement la place du nom « Dieu »? — nous ne le croyons pas, parce que bien que « tu » puisse être considéré comme remplaçant le mot « Dieu », il y a entre l'un et l'autre une différence marquée. car en substituant « Dieu » à « tu » nous ne disons plus ce que nous voulions exprimer d'abord. rien ne montre que la proposition soit adressée à un être différent de nous, que nous parlions à un autre. nous substituons une proposition historique à une allocution mais d'ailleurs quand même « tu » remplacerait exactement le mot « Dieu », il resterait à expliquer cette forme particulière qui donne à la phrase le mouvement du dialogue, il faudrait rendre compte du vocatif dans

Ces mots: "ô mon Dieu", or, ce qui marque que la proposition est adressée à un être par un autre être, c'est ~~efface~~ le mot "tu", mot qui exprime la personnalité ou l'individualité de l'être que j'interpelle, ce que j'ai trouvé de semblable à moi dans l'être auquel j'adresse la parole et que je nomme "Toi". ainsi appel fait à la personnalité, dénomination de la personnalité elle-même: voilà le caractère saillant de la 2^e personne, l'élément nouveau que nous y trouvons. Dans la 3^e personne, la proposition est historique; dans la 2^e, c'est une proposition dialoguée. la différence vient de la direction du discours dont tel élément fondamental n'est pas toujours le même.

Sous le pronom de la 1^{ère}, y substituer le nom serait altérer fondamentalement la proposition: "je" met en relief l'individualité de celui qui parle; plus l'individualité est supposée comme l'individualité réelle.

Rapport au pronom de la 1^{ère} personne. Dans la phrase: "je suis le Seigneur ton Dieu", "je" est-il un pronom? il faudrait pour cela qu'on pût substituer au pronom le nom qu'il est censé représenter, f. à. d. "Dieu" à "je". mais que si au lieu de dire "je suis", on dit pour remplacer "je" par "Dieu", "Dieu est", on est obligé d'altérer la phrase d'une manière fondamentale. "Dieu" ne peut donc pas remplacer "je", et si on persiste à définir le pronom un mot qui tient

Le place du nom, on n'a pas le droit d'appeler « je » un pronom. car
 évidemment dans la proposition citée, « je » représente ce qu'il y a de plus
 intime dans la personne qui parle, ce qui la fait un être plutôt qu'un autre,
 ce qui constitue sa personnalité, non par plus son nom qu'aucun autre des
 caractères qui contribuent à le former. « je » est donc un mot qui donne une forme
 extérieure dans le langage à notre individualité. c'est la première caractéristique
 qui frappe dans le pronom. mais nous pouvons en vertu de notre imagination
 prêter à chacun des choses qui nous entourent cette individualité que nous
 sentons en nous-mêmes et que nous supposons dans nos semblables.
 nous pouvons lui donner de la faculté de produire au dehors ce « moi » que
 nous lui prêterons, et animant ainsi par une prosopopée hardie tous les
 êtres qui nous environnent, établir un rapport nouveau entre l'âme
 intelligente et la nature inanimée. c'est la seconde caractéristique que l'analyse
 découvre dans le pronom « je », caractère en vertu duquel il reproduit
 les personnalités supposées comme les personnalités réelles. ainsi
 deux éléments dans le pronom « je ». la première personne a donc un
 rapport évident avec la seconde. les deux pronoms diffèrent entièrement
 en ce que la personnalité produite au dehors dans le pronom de la 1^{re}
 personne est celle même de l'être qui parle.

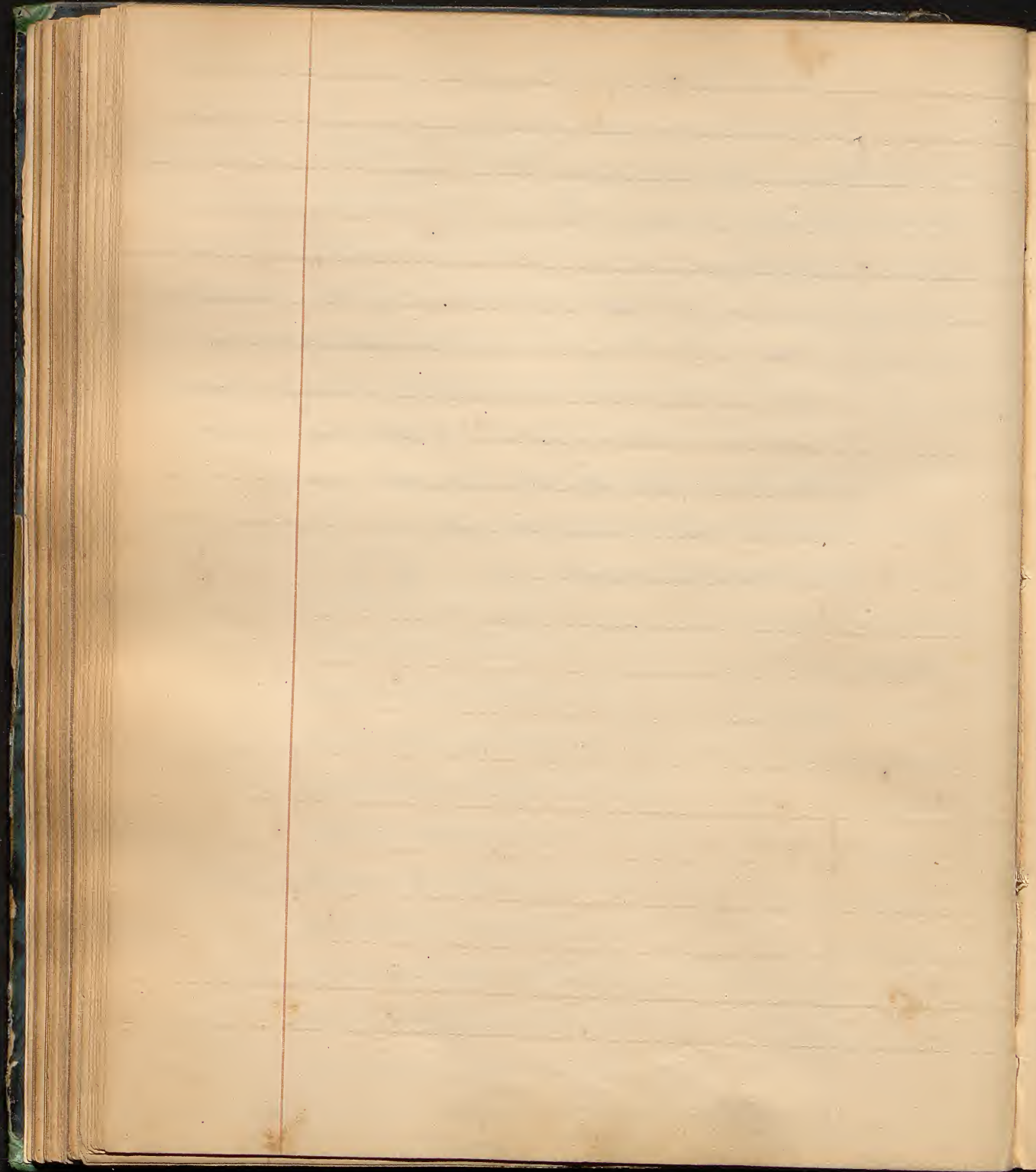
Maintenant que nous voyons la ressemblance et la différence
 des éléments de ces trois pronoms, nous trouvons un caractère qui les
 différencie tous ; c'est que dans le pronom de la 3^e personne, le pronom

Est-il dirigé à la personne qui parle, de même dans le pronom de la seconde personne. mais dans le pronom de la 1^{ère}, le pronom est inhérent à la personne qui parle. c'est qui différencie les pronoms entre eux, c'est donc la direction donnée au discours, et c'est qui les constitue véritablement, c'est qu'il y ait un orateur. tels sont les divers résultats auxquels l'examen du pronom nous a rigoureusement conduits.

Rapportons nos regards en arrière, et voyons quelle espèce de mots nous avons jusqu'à présent analysés. jus qu'à ici nous avons vu des mots d'adjectif sortis; 1^o des mots qui représentent la réalité externe sans aucun rapport à la personne qui parle. avec ces mots le langage se dirige vers celui qui écoute comme sur un tableau où se peint la réalité. tous ces mots nous les avons vus entrer dans la composition de la proposition; ce sont le verbe, le substantif et l'adjectif. ils sont véritablement historiques, car le Drame n'est pas non plus que le dialogue. mais il y a aussi d'autres mots, et ce sont précisément ceux dont nous nous occupons aujourd'hui, qui sont faits pour jouer dans le langage un rôle dramatique et animé, qui mettent en scène certaines personnes qui parlent ou d'autres personnes, ou qui nous les font tenir d'elle. tel est l'emploi du pronom dans le langage: c'est de donner un rôle aux personnes ou à la personnalité des choses et des êtres.

(N. B.) Quant à ce que les Grammairiens appellent pronom possessif, ce n'est pas un pronom : c'est un adjectif possessif, qui indique la possession.

„mon“, „ton“, „son“ ne peuvent être des pronoms, puisqu'ils se mettent avec les noms. ce sont, comme dit Duclos, des adjectifs qu'on peut appeler possessifs, quant à leur signification, et pronominaux, quant à leur origine. il en était de même autrefois de mien, tien, sien, qui se confondaient avec mon, ton, son. L'usage les a depuis séparés, et les premiers ne s'emploient plus que seuls, tandis que les autres accompagnent toujours le nom ; ainsi : „rends-moi mon livre, je te rendrai le tien.“ — la même distinction est établie entre votre et vôtre ; ainsi : „voici votre devoir, et voilà votre le vôtre.“ de même notre et vôtre. ce sont de véritables adjectifs et nullement des pronoms. —



Des pronoms dits Possessifs.

Des mots appelés, pronoms possessifs : ils correspondent chacun à
chacun des pronoms des trois personnes.

Nous reprenons aujourd'hui une espèce de mot qui a du rapport
évident avec le pronom, et que les Grammairiens ont appelés, pronoms
possessifs, adjectifs pronominaux, adjectifs possessifs. ce sont les mots
mon, ton, son, mien, tien, sien ; il y a comme on le voit une
de ces expressions correspondantes à chacun des pronoms des trois personnes :
mon, mien, correspondent à je ; ton, tien à tu ; son, sien à lui.

Voilà si la dénomination est bien fondée. de cette critique il résultera
sans doute une notion exacte des mots que cette dénomination renferme.

En la hant est venu le nom de pronom.

Les mots quel que doive être leur nom, sont appelés ainsi parce qu'ils désignent
des pronoms de la 1^{re}, 2^e, et 3^e personnes. mais si le mot pronom, comme
l'admettent ceux qui désignent aussi de ce nom les mots, mon, ton, son, doit
être considéré d'après son étymologie comme tiens-gérant du nom, comment
appeler mon, ton, son du nom de pronom ? admettez une fois la dénomination,
voici les raisons qui viennent à l'appui : mon est à je, comme terrestre est
à terre ; car mon est pour de moi, comme terrestre est pour de terre.

De quel terrestre il pouv de terre, et non pouv de moi, on a cru pourvoit appeler l'un adjectif, comme représentant la qualité d'une substance, l'autre pronom comme exprimant le rapport avec un pronom.

Ce flux de peste en a suivi nombreux d'adjectifs, expressions abrégées d'un complément, plus de la préposition exposant de ce complément, espèce d'adjectif sur laquelle nous ne nous sommes point arrêtés et que nous verront avec du prépositionnel. et pour suivre cette analogie, les Grammairiens voyant celui pouv du ciel et non pouv de moi, ont laissé celui avec son titre d'adjectif, et ont conclu à nommer les mots mon, ton, son, du même mot que le pronom qui est vic-gérant du nom; pensant qu'ils le feraient à même titre; puis que c'est toujours un mot mis à la place d'un autre. c'est ainsi que l'entend Beauzée.

Ainsi les Grammairiens sont partis de la dénomination, et ont voulu la justifier: mais nous allons leur faire quelques objections.

(D'abord nous avons montré que le pronom n'était qu'une rarement vic-gérant d'un nom: de plus dans ce cas il y a propronom et non pas pronom. ou bien terrestre sera aussi un pronom.)

Nous avons montré combien peu était fondé le caractère principal que les Grammairiens ont attribué au pronom; nous avons démontré que ce qui lui méritait ce nom, c'était la mise en scène des personnages, et nullement en première ligne l'emploi de vic-gérant du nom,

Emploi beaucoup plus rare. La dénomination de pronom pichera donc appliquée à mon, ton, son, et elle pichera du vice général qui lui est affecté par les Grammaisiens. De plus le caractère de cette nouvelle espèce de mot n'est pas de remplacer un nom, mais un pronom. donc ce n'est pas un pronom, mais un propronom, s'il est permis d'employer ce barbarisme. Est-ce si on croit malgré cela devoir laisser à mon, ton, son, le nom de pronom, à égal titre terrestre, céleste, &c., doivent être appelés pronom. donc d'après les explications des Grammaisiens et les notes on ne peut appliquer nullement à mon, ton, son, la dénomination de pronoms.

Voyons si la dénomination de possessifs leur convient mieux.

Quant au mot „possessif“, exprime-t-il bien exactement le rapport qui représentent ce mot ?

S'il est vrai que ce mot mon, ton, son, expriment bien exactement par rapport aux mots je, tu, il, un rapport de possession, doivent-ils être pour cela appelés possessifs &c. à. d. possédant ou possédés. le rapport n'apparaît-il pas au contraire être le même que tous les rapports qui n'ont pas à exprimer par la préposition de, rapports souvant de possession, mais aussi souvant autres ? ... éclaircissons ceci. —

Mon n'a qu'une valeur adjectivale, qui n'indique par elle-même le rapport de possession que tout autre de ceux qui expriment la préposition de.

Quand je dis : „mon livre“, je dis indubitablement „le livre de moi“, mais

C'est exprimé synthétiquement et pas un adjectif, ce qui se pourrait expliquer analytiquement. Lorsque cette espèce de mot en Grec et en Latin est traitée absolument comme celle des adjectifs, c'est qu'elle n'a rien aussi de plus que la nature adjectivale, en comptant son rapport à une certaine des trois personnes. c'est la synthèse portée à un plus haut degré. —

Dans ce mot deux choses : nature adjectivale ; rapport avec une personne. Sont nous résumer, il y a deux éléments bien distincts dans le mot dit « pronom possessif » : 1^o une nature adjectivale, traitée avec ou sans cas selon le génie plus ou moins synthétique de la langue ; 2^o le rapport bien évident qui existe entre cet adjectif et une quelconque des trois personnes qu'expriment les pronoms : rapport qu'exprime différemment encore chaque langue d'un génie différent.

Ces sont donc des adjectifs pronominaux.

Spécieusement, nous sommes accoutumés à donner la dénomination d'un mot de sa nature la plus apparente, la plus spéciale. et le mot dit pronom possessif nous a d'abord paru comme adjectif, nous le disons donc adjectif. mais il nous a aussi paru en fermant un caractère particulier, qui n'ont pas les autres adjectifs ; en y ajoutant un nouveau caractère, c. à d. le rapport qu'il soutient avec le pronom ; appelons-le « adjectif pronominal. »

Ce que nous venons de faire n'a pas pu être une dispute de mots.

Il nous n'a point pu faire cette critique sans nous approprier d'une part sur l'emploi des mots, de l'autre sur leur nature. nous avons donc dû y gagner.

C'est une heureuse invention que celle de l'adjectif pronominal. quand on se met à la place d'un peuple qui manque de cette ressource, du Chinois par exemple, on voit combien il perd de vigueur et de force, en étant obligé d'y suppléer par le pronom et la préposition.

La même conclusion s'applique à mon et à mien.

Je qui nous venons de dire de l'adjectif pronominal, doit s'appliquer aux deux catégories qu'offre à nous plusieurs langues modernes et surtout en français, cette espèce de mots. il est clair que mien, tien, sien, et mon, ton, son ne sont pas la même chose. les Grammairiens qui ont reconnu ces deux catégories, leur ont donné divers noms, qu'il n'est pas inutile de connaître pour en faire remarquer l'usage et la fausseté.

D'après les Grammairiens : « pronoms possessifs absolus »,
« id — id. relatifs ». mais tous deux sont relatifs.

Ils ont appelé mon, ton, son, « pronoms possessifs absolus »; mien, tien, sien, « pronoms possessifs relatifs ». ils n'ont donné aucune raison de leur dénomination d'Absolus. pour l'raison de la dénomination de relatifs, ils ont allégué la relation bien évidente et qui existe réellement entre mien et un nom sous-entendu. mais il existe une relation non moins évidente, non moins certaine, entre l'adjectif pronominal, mon, ton, son, et le nom

Exprime auquel il est joint. D'ailleurs par cela seul que ces deux espèces de mots sont des adjectifs, elles sont nécessairement relatives.

Et de plus celui qu'ils appellent absolu est plus relatif que l'autre. Quoi qu'il en soit, il est bien clair que ce qui a fait insister aux Grammairiens cette différence, c'est la présence ou l'absence du nom auquel est relatif l'un ou l'autre adjectif pronominal. ils appellent relatif l'adjectif pronominal après lequel le nom est sous-entendu. et c'est ce qui justement nous faisait ressortir la théorie. car nous croirions pour sûr d'être à juste titre que mon est plus relatif dans la phrase : « tu as mon livre », que mien dans cette autre : « j'ai ton livre », tu as le mien. » de moindre relation est plus évidente, plus palpable, puisque dans ce cas, le rapport est exprimé, tandis que dans l'autre, il ne l'est pas. la critique que nous venons de faire des termes absolus et relatifs, tombe aussi sur les termes absolu et conjonctif donnés aux mêmes adjectifs pronominiaux par Bernadi, célèbre grammairien allemand, qui tenait beaucoup aux dénominations L. en effet ce qui lui fait donner au mot mien, le nom de conjonctif, c'est évidemment le même caractère qui a valu au même mot le nom de relatif. les deux théories sont également faussées. —

Constatons la différence entre mon et mien.

Je n'ai jamais su quel nom donner à ces deux classes; je n'en sais même pas s'il faut en faire deux; mais je crois essentiel de faire remarquer

La différence qui existe entre les deux formes mon et mien.

Cela sera facile, si nous prenons un exemple. Soit donc : « j'ai perdu mon livre ; prête-moi le tien. »

Evidemment il y a là une différence. voyons d'abord ce qu'il y a dans : mon livre. (dans mon, 1.^o l'adjectif en rapport avec la chose possédée ; 2.^o l'article qui s'y trouve contenu. mon est une expression synthétique traduite de meus.)
 Je le répète : il y a d'abord adjectif en rapport avec la chose possédée ; laquelle est exprimée ; puis encore quel qu'autre chose qui ne tombe pas sur mon, mais sur la chose possédée, et quelque chose qui renferme virtuellement le mot mon. a quelque chose, c'est l'article ; mot qui n'est désigné d'une manière vague, comme il le fait réellement : mon livre est évidemment « le livre de moi. »
 mais pour mieux comprendre, voyons une langue synthétique. dans « meus liber », qu'y a-t-il ? deux mots d'abord ; et dans chaque mot, deux éléments. liber exprime l'idée de livre, mais à un certain cas ; meus exprime l'idée de relation de la chose possédée, mais aussi à un certain cas. Dans chacun de ces deux mots il y a donc un élément primitif de l'idée, puis une flexion organique. traduisant dans une langue analytique, on aura : « le de moi le livre » : car liber se rend exactement par le livre à cause de la flexion. pour la même raison, meus exactement rendu doit aussi conserver la trace de la flexion primitive. si la langue eût conservé l'analyse, elle eût dit ainsi. mais elle a vu que le deuxième le était inutile, et elle n'a laissé que le premier : « le de moi le livre ».

Enfin par une nouvelle inconséquence, comme elle possédait un adjectif très-commode qui résu-mait bien l'expression de moi, elle a dit: „mon livre“. elle a donc résumé l'article dans mon, et l'a rejeté dans livre. cette chose est très-curieuse à étudier, et d'autant plus que la langue a conservé l'article dans le mot qui n'en avait pas besoin, pour l'enlever à celui qui devrait le garder. cette sèche analyse n'a jamais à coup sûr été faite par la langue; elle a trouvé meus libris, et elle a traduit „mon livre“, c.à. d. une expression synthétique par une expression synthétique. mais comme les langues servent tantôt d'un procédé et tantôt d'un autre, en examinant le mien, nous voyons sur le champ une différence.

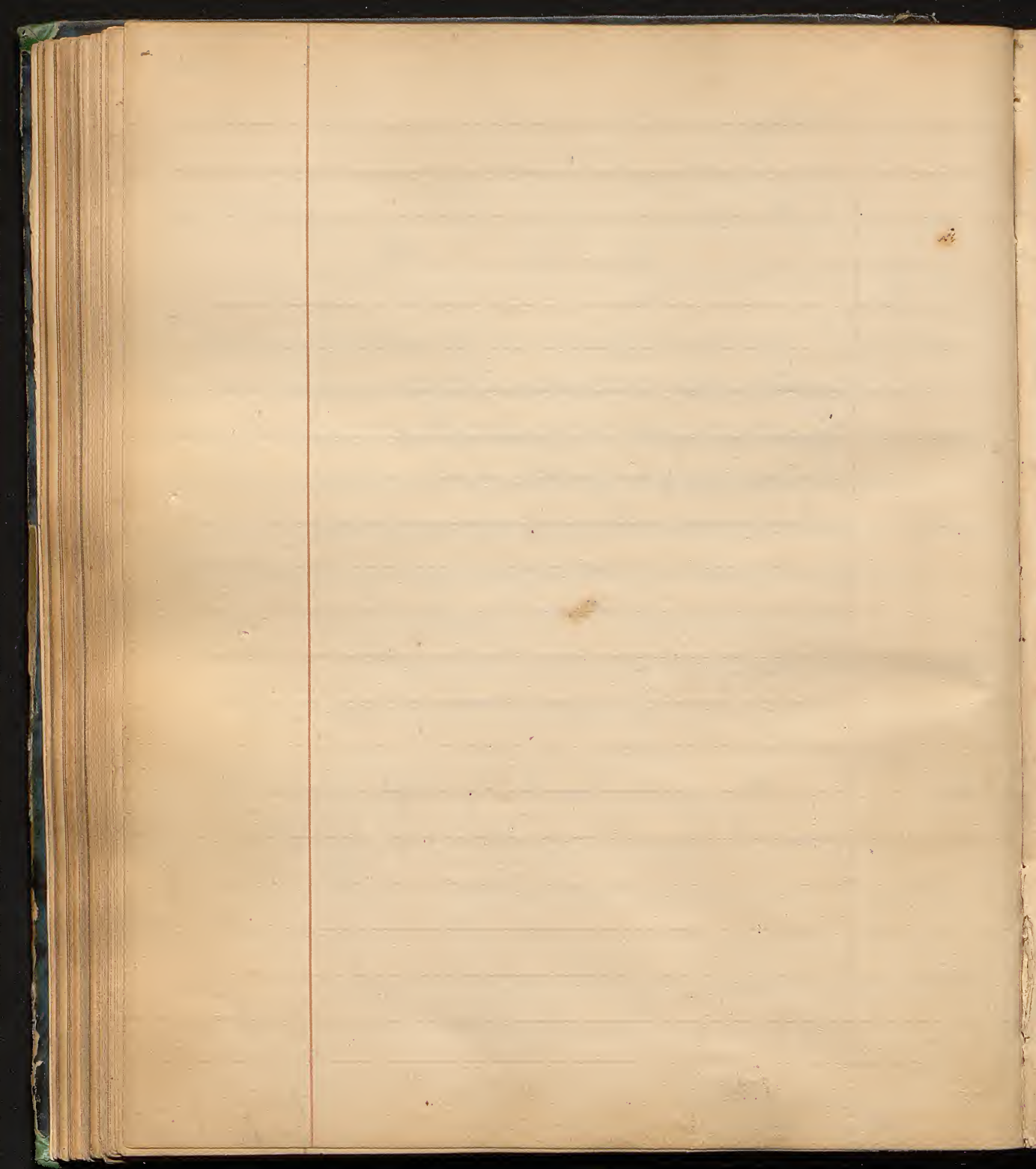
Mien est différent en ce qu'il ne contient pas en lui l'article.

Qu'est-ce que mien? „mien est très-simplement un adjectif en rapport de possession avec une chose possédée. mais ce caractère est aussi celui de mon; sans doute: mais mon de plus contient l'article, qui s'adjoit d'une manière analytique à mien dans la phrase: „rend-moi de mien“. Mien veut dire de moi; mais de moi a besoin d'être déterminé; il prendra donc l'article. cette analyse est si exacte que l'on a dit: „le livre mien“, „le mien livre“, „un mien livre“. il y avait là des mots et analysés les mêmes éléments qu nous avons vus dans „mon livre“, „mon livre“.

Le Mien depuis ne s'est plus employé que séparé du nom: si on eût mes
mon, la syntaxe s'en eût été trop forte, puis qu'elle eût supposé le nom et
 l'article. mien au contraire prenant l'article a bien représenté le nom
 sous-entendu. ⑨

Cette tournure (de mien et de mon) ayant servi, le mien a été
 conservé pour les cas où il est inutile de faire reparaitre le nom déjà
 exprimé auparavant: et ici on voit aisément qu'il eût été impossible
 d'employer mon; la syntaxe s'en eût été trop forte. il a fallu dire:
 „Voici ton livre, rends-moi le mien „ pour que le ton bat surtout
 sur le nom sous-entendu ou du moins le rappelât fortement, besoin qui
 n'existe pas quand je dis „ mon livre „, livre étant exprimé. en résumé
 la différence entre mon et mien, c'est la syntaxe dans l'un, et
 l'analyse dans l'autre: puis cet emploi particulier qu'on fait
 actuellement de mien.

Maintenant nous parlerons plus bas du mot „ qui „ dit pronom conjonctif,
 ainsi que du degré de comparaison dans les adjectifs. ⑩



Vingt-Deuxième Leçon.

Préposition et Adverbe.

Le mot que nous avons examiné jusqu'ici représentait directement des réalités, c. à d. qu'à ces mots dépendent dans la réalité des états qu'ils désignent. cela est vrai même des mots dits métaphysiques. car ils répondent à une vue de l'esprit qui a considéré à part la qualité que représentent ces mots. par là nous comprenons les noms Substantifs et Adjectifs, et les pronoms, quoiqu'ils ne semblent pas représenter les réalités au même titre. il est un seul mot qui semble sortir de cette catégorie; c'est celui qui réunit le sujet à son attribut, le verbe abstrait être p. ainsi nous avons vu des mots placés seuls et un mot qui nous a donné l'idée de rapport. mais ce mot ne constitue le rapport qu'entre les parties de la proposition, et non entre les mots. ainsi nous n'avons fait passer sous nos yeux jusqu'ici que des mots faits pour saisir des réalités, et un autre pour rendre le rapport constitué entre ces réalités: tous ces mots nous ont paru flexibles, c. à d. que l'extérieur du mot varie seul, tandis que la chose reste la même, et cette variation, cette flexion a pour but d'exprimer les diverses relations que soutient ce mot avec d'autres mots. c'est ce que nous avons

Comme Cas. nous avons donc des rapports une notion générale. nous savons qu'il y a dans le langage des exposants de rapports qui existent dans la réalité. —

Les cas ne sont pas les seuls exposants de rapports entre les réalités.

Mais fort souvent le rapport n'est pas exposé par une de ces flexions intimes du mot. il y a aussi des mots particuliers uniquement destinés à exposer les rapports entre les réalités. C'est de ces exposants de rapports que nous allons nous occuper dans cette leçon. —

Les cas représentant des réalités sont synthétiques comme la pensée. mais en total l'esprit va à l'individuel, f. à d. qu'il analyse. alors il a séparé les exposants de rapports et les a mis à part : il a inventé les prépositions.

Les cas, comme nous l'avons vu, donnent aux mots la facilité d'être les représentants exacts des réalités, et rendent le langage presque aussi vif, presque aussi synthétique que la pensée. mais quelques favoris qui soient certaines langues, quant au nombre des cas, cependant elles ont d'autres mots qui à part sont des représentants directs des rapports existant entre les réalités. la légitimité de ces mots est prouvée par la nature de l'esprit humain. l'esprit humain n'a la

Notion de l'individuel et du séparé que par ce qu'il a eu conscience ou perception du tout. comme l'esprit humain ne connaît que des totalités, il connaîtra seulement plus tard des réalités distinctes et individuelles. Il va sans dire que l'esprit a la connaissance des rapports. or, maintenant qu'après avoir vu une totalité, il l'examine avec soin et la conçoit distinctement, clairement, analytiquement; il invente pour exprimer les rapports une nouvelle espèce de mots qui n'importent aucune autre valeur; si ce n'est d'être exposant. D'un autre côté, l'institution des cas parcs, comme on peut le voir, d'un principe tout à fait contraire à l'institution des propositions, puisque les cas se séparent par l'expression du rapport des mots modifiés par le rapport.

On sent combien il est logique d'avoir ainsi attaché le rapport à une réalité, et on comprend qu'il ait dû être principalement attaché au terme dit conséquent. montrons par un exemple la différence profonde qu'il y a entre un cas et une proposition. « le livre de Pierre », « le livre petit ». — le expose le rapport sans être plus attaché à « livre » qu'à « Pierre ». mais le rapport tient exclusivement à la fonction « i » du mot « Pierre » qui exprime à lui seul une réalité et le rapport par lequel cette réalité est liée à une autre.

Les deux systèmes sont légitimes; et ont été employés conjointement. —

Nous ne pouvons pas contester néanmoins la légitimité de

L'invention des prépositions, pas plus que celle de l'invention des
 cas. les deux systèmes admis ainsi à pourvoir vivre ensemble, nous
 pouvons observer comme un fait qu'il arrive rarement que l'un soit
 exclusif de l'autre. les langues anciennes ont toutes l'un et l'autre
 d'une manière assez frappante... comme nous avons déjà traité de
 Cad; nous ne nous occupons que de la préposition.

Les prépositions sont donc, comme nous l'avons dit, des opposans
 de rapports nuds. nous n'énumérerons pas la série des prépositions
 bien qu'elles soient semblables dans les langues qui en ont d'assez
 nombreuses pour former une classe de mots; s'il est vrai qu'un
 grand nombre de rapports se représentent habituellement dans le langage,
 nous ne pouvons cependant préciser au juste toutes les sortes de
 rapports qui soutiennent la réalité combinée de telles. ainsi nous
 ne pourrions pas donner un catalogue des prépositions nécessaires.
 toutefois on pourrait peut-être faire ce travail d'une manière plus
 ou moins logique, et sans doute il ne serait point inutile.

Des prépositions qui ont eu une signification
 propre dans le langage, avant de devenir simples opposans de rapports.

Nous pourrions du moins examiner la signification propre de
 quelques-unes de ces prépositions. nous trouvons que la langue
 française offre ici un phénomène grammatical important. elle a des

Le mot qui significatif par eux-mêmes sont par l'usage devenu de simples
exposant de rapport. telles sont les prépositionnelles, *touchant*, *pendant*,
durant, qui sont ce mot. Je reportons nous à l'Étymologie nous y verrons
des participes, f. à. d. des formes dérivées d'un verbe. montrons comment
ils ont pu perdre toute leur ancienne valeur. prenons pour exemple *durant*.
Les poètes voulaient exprimer cette idée: *l'étoile dura et cette étoile paraît*: il a
employé le participe pour mieux subordonner l'idée secondaire à l'idée
principale; il a dit: *l'étoile durant, cette étoile paraît*. *bientôt* *durant*
a perdu toute idée de participe, et est devenu un simple exposant de
rapport. *durant l'été, cette étoile paraît*. nous pourrions expliquer
aussi facilement les autres prépositionnelles de cette espèce.

En général les prépositionnelles dérivent de mots
primitivement significatifs par eux-mêmes.

S'il en est ainsi, et si notre langue nous présente le spectacle de
prépositionnelles qui se forment de cette manière, quelle induction devons-
nous en tirer? disposés à en tirer? les prépositions nous semblent les uns
dérivés du latin, les autres du Cudesque; mais arrivés là nous les
regardons comme des mots primitifs desquels il est impossible ou tout
au moins inutile de rechercher l'étymologie. cependant l'induction
qu'il paraît légitime d'en tirer quant à l'origine, c'est qu'elles
dérivent de mots qui étaient d'abord significatifs par eux-mêmes.

Systeme de Bopp: exemple de Perle préposition
dont l'origine est dans le latin.

Un savant philologue ^{Admirand} ~~Anglais~~ (M^r Bopp) frappé du fait
présent, et voyant que les propositions avaient une signification propre
qui se retrouvait dans toute leur variation, s'est attaché en premier
lieu à réunir les divers sens pour en retrouver l'identité dans une
signification première; en second lieu, à donner l'origine de ces mots,
après les avoir appliqués le plus souvent avec un rare bonheur. ainsi
pour prendre un exemple, notre mot français vers vient évidemment
du mot versus, et c'est à ce mot qu'il faut l'appliquer. Or sur lui
paraît être au fond une forme du radical de vertire, se tourner, se
diriger. remarquons combien il est logique de supposer une
signification primitive à tout ces mots, puisqu'ils resteraient les seuls
qui ne viendraient pas d'une idée sensible, comme tous les autres mots
de toutes les langues.

Perle de préposition qui ne sont que les lettres
pronominales inflectives d'une certaine façon: in et ille, rapproché
de là.

C'est ce qu'on trouve aussi pour le mot versus, l'est également pour les autres
prépositions, même les plus difficiles à appliquer en apparence: ainsi

„In“, „ab“, „en“, „an“, etc. — des recherches faites dans le dernier temple, recherches qui ont pour base toutes les langues Indo-Germaniques, ont prouvé jusqu'à l'évidence que ce sont que des lettres pronominales inflectées d'une certaine façon. ce sont par précisément des cas, d'aucun sens que la désinence semble introduite pour réduire le pronom à la signification de rapport: on peut accepter cette théorie comme un fait parfaitement constaté. nous n'entrerons pas dans de grands détails; nous nous contenterons d'une seule explication. la préposition „in“ n'est que le pronom de la 3^e personne inflecté avec un certain nasale. tout en donnant quelque chose à l'étonnement que peut causer une proposition si singulière, nous devons être assez disposés à l'accepter; surtout quand nous voyons en français l'adverbe „là“ offrir un phénomène semblable, puisque lui-même est venu d'un pronom. un adverbe dérivé d'un pronom doit étonner autant qu'une préposition venue de la même source. du reste il est prouvé que la plupart des prépositionnelles sont des uns des radicaux verbaux, les autres des flexions d'un pronom. s'il en est ainsi, ce qui pourrait embarrasser le philologue dans la théorie des prépositionnelles, a disparu; s.à. d. que leur origine et leur signification propre sont connues et qu'on les sait puiser à une source légitime.

Après avoir expliqué ainsi les prépositionnelles, passons à une classe de mots qui ont un grand rapport avec les prépositionnelles, s.à. d. les adverbes. —

L'Adverbe. - De cette dénomination on a conclu à tort
que l'adverbe modifie le verbe, - il modifie tout au plus l'attribut.
Et on a très-bien vu qu'il représentait un nom avec une préposition.

L'Adverbe veut dire, qui s'adjoint au verbe. on a adopté ce nom
parce qu'on a vu l'adverbe joint ordinairement au verbe. mais la notion
qu'on en tenait, qu'il est modificatif du verbe, est une notion entièrement
fautive. il modifierait tout au plus l'attribut contenu dans le verbe.
L'adverbe est un mot qui contient un double élément; d'abord un rapport
abstrait, plus l'opposant de ce rapport. les Grammairiens qui ont dit
que l'adverbe modifie le verbe plutôt que l'attribut, ont de plus
montré qu'il soutient un opposant du rapport, plus une qualité
ou rapport abstrait, métaphysique: par exemple: "il se conduit
sagement". les Grammairiens ont très-bien vu que sagement modifie
l'attribut contenu dans "se conduit", c.à.d. l'idée qui présenterait le
participe attributif, "se conduisant"; et ils ont établi avec raison que
sagement équivaut à "avec sagesse". de même: "il mange beaucoup".
le mot beaucoup paraît plus difficile à analyser. cependant on a vu
qu'il représentait bellacopia. nous voyons que déjà beaucoup est
plus métaphysique que "sagement". beaucoup exprime l'idée abstraite
de quantité. c'est-à-d. à la vérité, du rapport premier; mais
ils comprennent tout d'un élément.

quelque fois on emploie plusieurs adjectifs de suite : il court
très-vite // nous voyons là exprimée dans une Synthèse assez
répétée une notion qui demanderait beaucoup plus d'adjectifs pour
être exprimée sans adjectifs. remarquons en passant que très vient
de tres //, et par conséquent veut dire // trois fois //, cette manière
d'exprimer le superlatif par un nombre déterminé est si naturelle,
qu'elle se retrouve dans presque toutes les langues semitiques.

Nous savons maintenant ce que sont les adjectifs, qu'ils soient
ou déterminés par // mens //, ou primitifs ou premiers coup-d'œil, qu'ils soient
des adjectifs de lieu, de temps ou de qualité, ce sont toujours des mots
flexibles d'une certaine façon, et transférant un rapport avec son
exposant.

Il est toujours facile de trouver l'étymologie d'un adjectif,
dût-on la chercher dans une Langue étrangère.

En général les adjectifs sont des mots dont l'étymologie est
visible et certaine. quelques-uns à la vérité ne peuvent s'expliquer
que par les langues anciennes, comme // jadis // venant de // jam-dû //.
il y a encore plusieurs autres adjectifs semblables qui sont de même
que // jadis // une concrétion d'éléments significatifs à part dans
une langue ancienne, et qui sont logiquement d'un côté, de l'autre sont
historiquement, présentent une analogie extrêmement facile.

S'il est adverbe, il est toujours une préposition avec son complément, la réciproque n'est pas vraie.

De quel adjectif nous ont que de l'expression abrégée d'un nom avec une préposition, s'ensuit-il que toute préposition suivie d'un complément puisse devenir adverbe? il y a à la vérité beaucoup d'adverbes latins qui se résolvent en français par une préposition et son complément. mais il ne s'ensuit pas que toute réunion d'une préposition avec son complément puisse devenir un adverbe.

Le substantif avec une préposition peut se traduire en général par un adverbe s'il n'a pas devant lui l'article, ainsi : avec sagesse, avec gloire, avec bonheur.

En latin, du nom ou adjectif à l'accusatif ou à l'ablatif forment des adverbes. rapport de la forme adverbiale avec l'ablatif en latin et en Grec.

Pour pouvoir en core établir en principe qu'il y a des adverbes qui sont adverbes nécessairement et intimement, puisqu'il y a des mots qu'il est impossible de ne pas considérer comme adverbes, et qui cependant ne présentent dans leur forme que le caractère d'un nom et d'un adjectif; c'est ce que l'on prouve par l'exemple de la langue ancienne. tout le monde sait que la plupart de leurs adverbes se présentent sous l'apparence d'un certain cas. il y a de l'accusatif: primum, secundum; surtout de l'ablatif: primo,

fito, noctu, die. cependant il y a aussi des terminaisons propres aux
adverbes comme ter en latin, ως en Grec : et encore Blomfield (dans
son notul sur Eschyle) regarde-t-il ως, comme une contraction du datif
pluriel οις. nous avons dit à vez quels cas étaient opposés de
rapports, mais nous avons trouvé que les adverbes ne l'étaient qu'une
expression abrégée contenant un opposant de rapports, plus son terme
conséquent: n'est-il donc pas admirablement logique de faire
sortir les cas d'opprimer les adverbes !....

Nous n'énumérerons pas ici toutes les espèces d'adverbes. nous
ne rechercherons pas si la différence ter, ne pourrait pas être ramené
à un ablatif primitif qui se serait terminé en ter, petite que la
langue Latine semble affectionner à la fin des mots. on voit la
facilité avec laquelle on peut identifier l'adverbe prudente avec
l'ablatif prudente, en le faisant passer par l'ancienne forme de
l'ablatif prudentis : car le changement de en ter est bien connu.
mais il n'est pas assez logique de le supposer sans preuve, puis qu'il
n'y a pas d'exemple de terminaison en ter dans les mots
declinables. nous devons croire plutôt qu'en faisant subir une
modification à certains adjectifs, on leur a donné une désinence
particulière expressément pour en faire des adverbes. —

— Quelque forme ter de l'adverbialité n'est pas sans
rapport avec le comparatif Anglois : par exemple : Great - greater

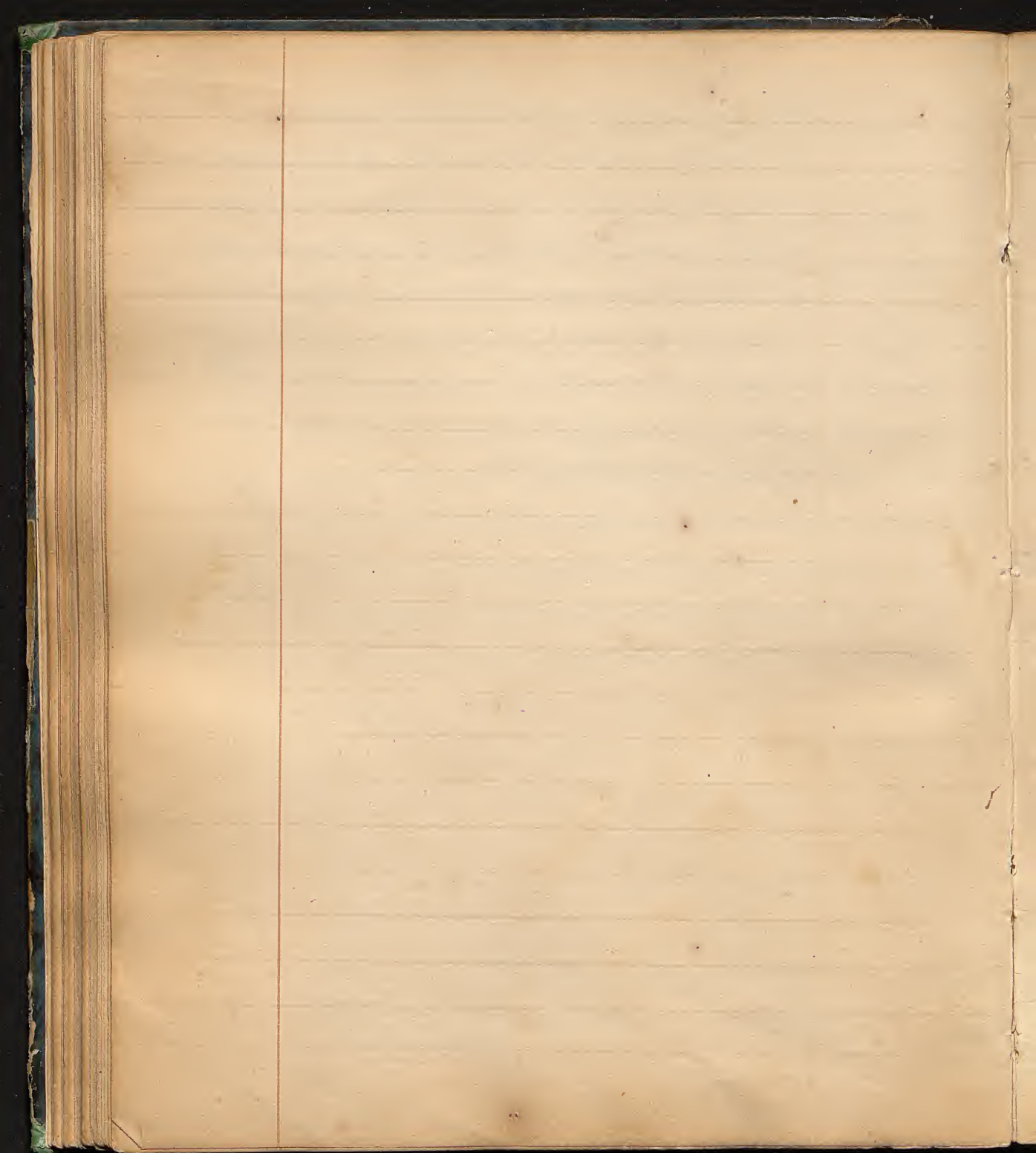
Dans l'adverbe il y a aussi comparaison: *prudentes*, *avec*
sagesse.

Il paraît peut-être possible de rattacher cette terminaison
" *tes* " à l'affixe tout semblable qui indique un Comparatif dans une
série de langues de la famille Indo-germanique. en effet les adverbes
sont un certain point de vue peuvent être appelés des comparatifs.
Dans *sagement* par exemple, *s. à d.* *avec sagesse* n'y a-t-il point
de comparaison entre l'idée de sagesse d'une part, et le sujet auquel on
attribue cette qualité? peut-être la forme comparative vient-elle
uniquement d'une confusion entre l'idée de comparaison et l'idée de mode.
enfin c'est peut-être une forme neutre employée adverbiallement.
qu'on applique au adverbe en *tes* de quelque façon qu'on voudra, ils
n'en seront pas moins des exposant de rapporte avec leur terme
conséquent.

Des degrés de comparaison: en français par l'adverbe
joint à l'adjectif; en latin et en grec par des formes organiques.

Nous finiront par les degrés de comparaison. ce sont des
rues abstraites de l'esprit qui en français sont mesurées par
certains adverbes; *très*, *le plus*, *fort*, *plus*, *moins* &c... *plus*
est appelé proprement comparatif. il exprime une quantité
surabondante entre deux termes comparés. *le plus* ne diffère de *plus*,

Qu'en digu; il marque une quantité plus grande dans le sujet déterminé
 que dans aucun autre sujet de la même espèce. tout cela est parfaitement
 clair en français. le latin et le grec ne diffèrent du français que parce que
 ces deux langues remplacent très, le plus et plus par des affixes
 qui s'attachent intimement et s'unissent profondément au radical de
 l'adjectif, auquel on veut faire exprimer le degré de comparaison.
 Ces affixes sont en latin „tor“, „ius“, „issimus“; en Grec „τερος“,
 „ιός“, „ιατός“, „οίος“. ces terminaisons se déclinent aussi bien
 que celles de tous les adjectifs. /



Conjonctions et Interjections.

Pour unir entre elles les différentes propositions qui composent le tissu du langage, on emploie les conjonctions.

Pour apprécier d'une manière logique l'emploi de mots dont nous allons nous occuper, il est nécessaire de nous reporter à l'origine même de nos recherches, c. à d. aux observations générales que nous avons faites sur le langage. Lorsque nous avons examiné en détail chacun des mots dont se compose le discours, nous avons considéré le langage comme un tissu non interrompu représentant la série des jugements qui le constituent. nous avons vu que par cela même qu'il est l'expression de la pensée, c'est un tissu logique, une suite de jugements enchaînés les uns aux autres, laquelle a pour but de représenter à celui qui écoute le tableau des pensées de celui qui parle ; or ce qui constitue l'enchaînement du discours, ce qui réunit les jugements particuliers dont il se compose, l'élément enfin qui établit un rapport entre les propositions, c'est le mot que l'on appelle en Grammaire Conjonction.

Les conjonctions expriment les rapports entre les différentes propositions, à la différence des prépositions.

Les conjonctions sont donc des expressions de rapports que soutiennent entre elles les diverses propositions dont se compose le tissu du discours. nous voyons que les conjonctions participent de la nature des prépositions. mais si elles sont aussi des exposants de rapports, le rapport qu'elles expriment est différent du rapport exprimé par les prépositions. la préposition n'exprime de rapport qu'entre les divers parties du sujet et de l'attribut. les conjonctions expriment le rapport des propositions les unes avec les autres pour constituer le tissu du langage.

Ainsi de même que la préposition réunit divers parties pour constituer ce qu'on appelle proposition, de même la conjonction réunit entre elles les diverses propositions pour en faire un tissu. cette analogie et en même temps cette différence qu'on remarque entre ces deux espèces de mots, justifient la place que les grammairiens ont donnée à la conjonction parmi les divers parties du discours. le caractère qui lui est propre, c'est d'être un lien, un caractère, qui comme nous l'avons vu, la rapproche de la préposition.

La conjonction se rapproche et diffère du verbe comme de la préposition.

La conjonction considérée ainsi paraît avoir une certaine analogie avec un mot que nous avons déjà examiné, avec le verbe considéré en tant qu'il rattache un sujet à un attribut. nous rappelons ici les rapports montrés sous un même coup. Voilà trois espèces de mots très-importantes d'un langage, et qui portent le caractère commun d'être expressions de rapport. C'est le verbe, la préposition et la conjonction. quant à l'emploi de ces trois mots, le voici : la conjonction réunit entre elles des propositions toutes faites, toutes constituées. mais la proposition se composant d'un sujet et d'un attribut : or c'est le verbe qui réunit le sujet et l'attribut. ensuite ce deux éléments eux-mêmes se composent quelquefois de plusieurs parties ; et c'est la préposition qui réunit ces diverses parties entre elles.

Les Conjonctions sont employées communément avec les formes modales, comme les prépositions avec le cas. —

Nous avons vu que les langues qui ont des cas admettent aussi des prépositions, par ce que les cas ne suffisent pas pour indiquer la totalité des rapports que l'esprit voit entre les choses. nous avons vu même que certains rapports déjà exprimés par la flexion appelée cas sont encore exprimés par une préposition. ainsi l'accusatif qui en latin exprime par lui-même le mouvement d'un objet vers un autre objet, se souvient précédé de *in* ou *ad*, ou de toute autre préposition. le même phénomène a lieu pour les conjonctions. le langage frappe surtout la préposition

D'un caractère particulier qui suffirait à la rigueur, et sans le secours d'une conjonction, pour faire connaître dans quel rapport cette proposition se trouve avec la précédente. prenons par exemple la proposition conditionnelle: *„j'irai venu, si vous me l'avez permis“*. la forme modale du verbe dans cette phrase suffirait pour indiquer la condition; mais cette condition se trouve surabondamment exprimée par le mot chargé dans le langage de la représentation, *„c. à. d. la condition“* si, qui est la même en latin qu'en français. le langage ne croit jamais pouvoir exprimer assez le rapport qu'il a pu voir entre les choses, et voit là pourquoi les conjonctions sont employées concurremment avec les formes modales. ce dernier fait est entièrement analogue à celui que nous avons remarqué tout à l'heure pour la préposition.

Examen de quelques-unes.

Maintenant que la nature des conjonctions nous est bien connue, nous allons en examiner quelques-unes, et voir si l'on ne pourroit pas retrouver dans ces mots une origine primitive.

Utilité des distinctions de Beauzée.

Les principales conjonctions ont été analysées par le Grammairien; Beauzée en compte de neuf espèces, et leur donne à chacune un nom différent. il les distingue en conjonctions adversatives, discursives, &c. mais peu importe cette distinction: les uns que nous sommes accoutumés à y attacher, nous en fait avoir une notion suffisamment

Clair pour l'objet qui nous occupe. que peut-on dire en effet d'un
conjonction, si ce n'est qu'elle indique d'un rapport entre les propositions.
or ce qui indique de tel rapport n'est par quelque chose que l'on puisse
Définir.

Conjonction Et: quelque fois elle semble réunir les
parties d'une proposition et non les propositions entières: mais on
peut toujours la ramener à être liaison des propositions.

Par exemple, quand deux propositions sont jointes par Et: « Dieu
créa le ciel et la terre »; et donne l'existence à tout ce qu'il exprime; «
que peut-on dire, si ce n'est qu'elle réunit deux propositions entre lesquelles
un rapport de liaison est aperçu. nous remarquerons que la conjonction,
quoiqu'elle par la nature et l'usage de définition que nous en avons donnée,
elle paraisse ne devoir jouer le rôle qu'entre diverses propositions,
cependant réunit souvent les divers parties d'une même proposition.
mais alors c'est qu'un des mots entre lesquels elle est placée représente
une proposition tout entière, et qu'il est facile d'y substituer la
proposition entière. ainsi dans cette phrase: « Dieu créa le ciel et
la terre », on peut trouver deux propositions: « Dieu créa le ciel » et
« Dieu créa la terre ». alors la conjonction n'est plus un lien entre deux
mots, mais entre deux propositions, comme nous venons de le prouver.
mais comme dans ces deux propositions, chacun des compléments appartient

et à un même verbe et à un même sujet, on a supprimé une fois le sujet et le verbe pour Dieu ensuite : » Dieu a créé le ciel et la terre », nous avons remarqué un fait analogue en parlant des Sujets : nous avons vu que cette phrase par exemple : » l'espérance, la foi et la charité sont des vertus Chrétiennes », renferme réellement trois propositions dont les différents Sujets sont l'Espérance, la foi, la charité.

Nous venons de voir quel est le rôle de la conjonction et.
Examinons-en quelques autres.

Mais : Exemple du fait que les conjonctions sont surabondantes, quelquefois, quand les formes modales suffisent. —

La conjonction Mais est appelée adversative, c. à. d. qu'elle marque une opposition entre deux propositions qui se suivent. Ex. » il avait promis qu'il rendrait ; mais il n'est pas venu ». nous pouvons remarquer ici l'exactitude de l'observation que nous avons faite quand nous avons dit que les conjonctions sont des expressions surabondantes des rapports qui se trouvent entre les propositions. à la rigueur la seule juxtaposition de ces propositions suffirait pour faire voir dans quel rapport elles sont l'une avec l'autre. mais l'esprit veut exprimer d'une manière plus sensible l'opposition qu'il aperçoit intellectuellement, et il se sert de la conjonction Mais.

Car: elle annonce le pourquoi de qui précède la phrase qu'elle commence.

Car est d'une autre espèce: il exprime la raison, le pourquoi d'une chose. je le saurai; car il doit me le dire. // car est donc une conjonction qui indique que la proposition qui va suivre renferme l'application de la précédente, qu'elle la motive; qu'elle en rend compte: // je le saurai: pourquoi? parce qu'il doit me le dire //.

Or, montre le lien qui rattache la proposition qu'elle commence à celle qui précède.

Or a de l'analogie avec la conjonction Car, quoiqu'un peu différente en effet. cette conjonction or réunit une proposition à la proposition précédente, en montrant qu'elle contient quelque chose qui l'y rattache. elle est appelée Discursive, et elle est surtout propre au Syllogisme. ainsi quand on fait un Syllogisme, or indique une proposition qui soit plus ou moins de la précédente, et réciproquement. soit pour Exemple:

Les vertus sont estimables:

or la patience est une vertu.....

Or est posé pour indiquer que la proposition renferme quelque chose qui se rapporte au fait énoncé dans la proposition précédente. les vertus sont estimables. maintenant je dis que la patience ressort de ce vertu, que ce vertu renferme la patience.

Donc conclut. — Donc exprime une conclusion, c.à.d. que la proposition à laquelle il est attaché sort immédiatement de la précédente ou des précédentes.

Et rapporte à une autre espèce de conjonctions qui unissent ensemble deux éléments. c'est le mot aussi (autant que), &c. —

Aussi exprime l'égalité de deux propositions, et est une conjonction en dépôt de Beaujeu. —

Aussi exprime l'égalité entre deux propositions, et c'est pour cette raison sans doute que Beaujeu l'a regardé comme un adjectif.

nous n'admettons pas son opinion. Aussi est un mot qui joint une proposition à une autre proposition d'une manière différente de Et.

« Il veut réussir ; aussi fait-il de grands efforts ». on pourrait difficilement réduire aussi en adjectif, quand même on dirait : « il fait de grands efforts ; ce qui est une manière convenable pour réussir ? » il y aurait toujours la liaison et renfermé dans ce qui. Si l'on dit : « il veut réussir ; c'est pourquoi... » il y aura toujours la conjonction pourquoi.

Comme exprime rapport de conformité.

Comme exprime la ressemblance, l'égalité, un rapport de conformité : « je crois qu'il viendra me voir, comme il me l'a promis » nous pourrions résoudre cette proposition en : « je crois conformément à ce qu'il m'a promis ». mais il faudra trouver toujours une relation ;

Ces le mot comme contient incontestablement une relation à la proposition suivante.

Si conditionnel. origine dans Sit. conjonction surabondante avec les formes modales: d'où les conjonctions se régissent par les Verbes.

Si exprime une condition, et demande toujours par la même une seconde proposition. on voit sans le champ que le mot Si n'est autre chose que Sit, 3^e personne du singulier du présent du subjonctif du Verbe Sum. le subjonctif exprimant la subordination, Sit a été très-bien choisi pour marquer une condition. „ S'il venait, j'irais „ cette proposition double peut se traduire: „ que cela soit. lui venit: j'irais „. mais observons que la condition est surabondamment exprimée par Si, puisqu'elle l'était déjà suffisamment par la forme modale: „ j'irais „. nous sommes amenés à croire d'après ceci que ce ne sont pas les conjonctions qui régissent les verbes, car elles ne sont que de simples exposants de rapport; mais que c'est l'action d'une proposition qui fait que le verbe de celle-ci prend tel ou tel Mode.

Etymologie. — Car, quare (ou q̄ar), ca, quā relatif.

Voilà s'il nous serait possible de trouver l'étymologie de quelques conjonctions. Car vient de quare, composé de quā et de ca, „ par laquelle chose „. „ il travaille; car il veut réussir „, c. à. d. „ par laquelle chose, il veut réussir „, dans quare il y a un terme qui soutient un rapport

Ne et puis le relatif quâ. (car ne viendrait-il pas de quâ?)

Donc, Dunque. De-undè-que. - Donc paraît venir du mot Italien
Dunque accompagné du relatif (de-undè-que, de celui.) Dunque marque
le point de départ d'une chose, et répond à, d'où il vient, ainsi dans: il est
sobre; donc il peut vivre long-temps; c'est comme s'il y avait: il est sobre,
chose de laquelle il vient, il résulte qu'il peut vivre long-temps.

Conjoint le que, et, seul élément conjonctif qui renferment
ce ^{Propositions}.

Dans les conjonctions que nous venons d'examiner; et dans un
grand nombre d'autres que nous aurions pu analyser encore, nous voyons
toujours un mot qui exprime la relation à la proposition précédente, et
ce mot est que. (Donc, dunque, d'où il résulte que.) que est à proprement
parler le seul élément conjonctif qu'elles renferment: or que est
mis pour Et. il résulte de là qu'il n'existe qu'une conjonction; car
toutes les autres peuvent se résoudre en une certaine suite de mots qui
présentent toujours le que mis pour et, et indiquent l'espèce de rapports
que l'esprit voit entre deux propositions. Les mots qui entourent la
conjonction déterminent le rapport exprimé par que, mais ils ne sont
pas eux-mêmes des éléments conjonctifs. ces mots donnent un
caractère particulier et spécial à la conjonction; mais ils ne sont
pas la conjonction elle-même, c. à. d. ce qui unit les propositions
entre elles. c'est le mot que; mais que n'est autre que Et. Et est donc

La seule conjonction qui existe, à proprement parler, dans le langage.

Nous trouvons que toutes les conjonctions contiennent en l'élément conjonctif, quelque chose à quoi cet élément s'unit, (i. e. d. le mot déterminant qui l'environne); et elles paraissent avoir de l'analogie pour la composition avec des adverbels. les conjonctions parce que, comme, puisque, &c. contiennent: 1^o l'élément conjonctif que; 2^o quelque chose qui accompagne cet élément para, pour, puir &c. les conjonctions se trouvent ordinairement devant la proposition parce qu'elle contiennent un élément, auquel se rattache la proposition subordonnée. « il viendra parce qu'il m'a promis »: parce que signifie par la raison que, et par la raison est une circonstance à laquelle se rattache la proposition secondaire, unie à la précédente par la conjonction que. il résulte de là que toute conjonction quelque forme, quel qu'étymologie qu'elle puisse avoir, se compose de et accompagné d'élément étranger qui se rattachent à la proposition suivante, et indiquent l'espèce de rapport exprimé par la conjonction. —

Que, exprime le rapport d'une proposition subordonnée à une proposition principale. —

Nous n'avons pas encore parlé de que. que exprime un certain rapport entre deux propositions. « j'espère que tu viendras ». la forme modale, tu viendras indique l'idée de futur et de subjonctif. que est donc l'expression du rapport d'une proposition subordonnée à une

proposition principale.

Lorsque que remplace si, c'est comme simple conjonction.

Nous avons vu en parlant des verbes que le langage attache à cette espèce de mots certains caractères indiquant la modalité.

Il y a les modes qui expriment l'idée de subjonctif et de conditionnel. que exprime le rapport du subjonctif, si exprime celui du conditionnel. mais souvent on peut mettre que à la place de si. « s'il m'eût promis de venir et qu'il eût pu venir » mais si n'est pas entièrement remplacé par que. en effet que n'est qu'un simple lien, et c'est comme tel qu'il remplacera si. si contient outre cela un élément étranger qui n'existe pas dans que, je veux dire la condition. ce vient de la nature propre de Que. —

2

Le Relatif qui ne contient que la Conjonction Et, plus un pronom: il indique le rapport le plus général.

Que doit être considéré dans les éléments auxquels on peut le ramener. que est l'expression la plus générale et la plus vague du rapport qui existe entre deux propositions. cette espèce de formulation venant du mot dit relatif, qui a de ce côté des nombres dans les langues anciennes. ce mot est resté dans nos langues sous la forme de qui, lequel, laquelle. il sert à réunir deux propositions l'une à l'autre: « Dieu qui créa le monde, peut bien l'aniéantir. s'il le

Vient. — nous voyons un mot rattachant la proposition, « c'est le monde », à un sujet précédemment exprimé. ce mot contient une conjonction et un sujet, lequel doit jouer un rôle dans la proposition incidente, « il créa »; ce mot « qui » ne paraît donc pouvoir contenir que la conjonction « Et ». car quel autre rapport qu'un rapport d'addition peut exister entre la proposition incidente et la proposition principale? qui contient un exposant de rapport tellement général que tous les rapports possibles entre deux propositions pourront être exprimés par cet élément. il ne s'agit plus que d'y joindre certaines expressions qui déterminent l'espèce de rapport que l'on veut exprimer. ceci suffit pour montrer quelle est la nature du rapport exprimé par qui; c'est le rapport le plus général. il ne contient aucun élément qui lui donne un caractère particulier. c'est est qu'un rapport de juxtaposition que l'esprit a besoin de déterminer suivant le point de vue qu'il veut y joindre.

Du Que latin répondant au Et français :
 Élément renfermé dans qui, quon, quod.

Maintenant nous voyons que la langue latine, outre la conjonction et renferme le mot que, qui répond au mot Et de la langue française. ce mot « que » paraît être un élément identique à celui qui est renfermé dans qui, quon, quod. il a le caractère d'être aussi l'exposant du rapport le plus vague qui puisse exister entre deux

Propositions, f. à. d. du simple rapport de liaison entre elles.

Nous voyons d'après cela que s'il est facile de ramener à une signification primitive plusieurs conjonctions, il ne sera pas impossible de le faire pour toutes les autres; et ce travail aura l'avantage de nous en donner une connaissance exacte. Si quelque fois il se fait que l'on puisse trouver l'origine de l'un d'elles, au moins lui substituant d'autre mot qui pourrons la remplacer, ouvrira toujours de cette manière quelle en est la véritable signification.

Interjections.

Interjections, ou classe de mots qui n'est pas l'expression d'un idée conçue par l'esprit, mais bien d'un mouvement subit et indompté.

Il y a une autre espèce de mots qui n'est pas comme celles que nous avons précédemment examinées, l'expression d'une idée conçue par l'esprit. L'intelligence n'y a aucune part, f. à. d. que ces mots ne sont pas un résultat de la réflexion. ils consistent dans de simples sons qui s'échappent à l'organe, quand l'âme se trouve éprouver quelque sentiment vif, quelque passion violente; la douleur, la joie, la crainte, &c., s'expriment au dehors sans que la réflexion intervienne et ne sont pas les paroles des passions, ces

Sentiment s'expriment, prennent le nom de, Interjections.

Fin.

Table Des Matières

Contenues dans le Troisième Cahier

XXIII	Leçon	(Suite Des Cas) Génitif	page I
XXIV	Leçon	(Suite Des Cas) Datif, Accusatif, Ablatif, Vocatif.	page XIV
XXV	Leçon	Les Nombres et les Genus - (genre p. 37)	page XXVII
XXVI	Leçon	Des Adjectifs - Nature, Emploi, Choix de l'adjectif	page XLVIII
XXVII	Leçon	Suite de l'adjectif - L'adjectif sert d'attribut à une proposition, de déterminatif à un objet - Classification des adjectifs	page LVII
XXVIII	Leçon	De l'Adjectif (suite la fin) et des Adjectifs destinés à marquer l'étendue d'une proposition - Pronoms démonstratifs - Articles -	page LXVIII
XXIX	Leçon	De l'Article (Suite et fin)	page LXXX
XXX	Leçon	Des Pronoms - Choix du Pronom	page LXXXIX
XXXI	Leçon	Des Pronoms possessifs.	page XCVIII
XXXII	Leçon	Des Prépositions et des adverbes	page CVII
XXXIII	Leçon	Des Conjonctions et des Interjections	page CXX



145

145

145

147

154

155

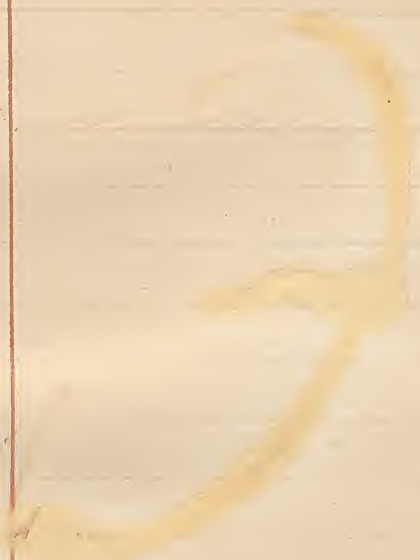
161

163

1 165











177

Ortho
Cory

